

DIXMUDE

LES FUSILIERS MARINS

PAR CHARLES LE GOFFIC

de l'Académie française

PARIS - FLAMMARION – 1934.

Introduction.

I. — Vers Gand.

II. — La bataille de Melle.

III. — En retraite.

IV. — Sur l'Yser.

V. — Dixmude.

VI. — La prise de Beerst

VII. — Les premiers effets du bombardement.

VIII. — L'inondation.

IX. — L'assassinat du commandant Jeannot.

X. — Dans les tranchées.

XI. — L'attaque du château de Woumen.

XII. — La mort de Dixmude.

XIII. — La nuit du 10 novembre.

XIV. — L'adieu à Dixmude.

XV. — Sur la route de France.

INTRODUCTION

A MON FILS
JEAN LE GOFFIC
*Médecin au 3e Bataillon
du 1er Régiment de la Brigade des Fusiliers
marins.*

Note préliminaire : Les sources auxquelles nous avons recouru pour l'établissement de cette relation sont de diverses sortes : communiqués officiels, rapports français et étrangers, etc. Mais la majeure partie de nos renseignements nous viennent de correspondances privées, rassemblées par M. de Thézac, le fondateur des Abris du marin, de carnets de route obligeamment prêtés par leurs auteurs, d'enquêtes verbales près des survivants de Melle et de Dixmude. Le plus souvent que nous l'avons pu, nous avons cédé la parole il nos correspondants.

La louange, a-t-on dit, languit auprès des grands noms. Elle languit aussi auprès des grandes choses, et c'est par **la seule simplicité d'un récit fidèle** qu'on peut se flatter de ne pas trop les diminuer.

Ces grandes et belles choses accomplies par la brigade des fusiliers marins, le public, hier encore, les ignorait. Elles dormaient sous un amas confus de notes, de communiqués, de lettres de service, de schémas d'opérations, de correspondances particulières et d'articles de journaux : ce n'était pas une petite entreprise d'y porter la lumière. Tout paraît simple, aisé, à qui les faits se présentent dans leur ordre logique et avec leur enchaînement régulier. L'historien qui **opère** sur une matière neuve sait ce qu'il en coûte pour y introduire ou, plutôt, y rétablir cet ordre et cet enchaînement. Et avant de faire la philosophie de l'histoire, il faut commencer par écrire l'histoire.

On ne s'étonnera donc pas outre mesure de ne trouver ici que des considérations en rapport direct avec les événements. Les faits nous ont plus occupé que les idées. Et, en définitive, rien n'est perdu, puisque ce sont des matériaux tout préparés pour rétablissement de cette mystique de la guerre que le sombre génie de Joseph de Maistre avait entrevue, dont Vigny avait montré les effets en certaines âmes et qui sera demain notre religion nationale. On sent bien qu'un effort aussi rude, une tension aussi prolongée, un sacrifice aussi entier que ceux qui ont été demandés à la poignée d'hommes que voici, n'ont pu être obtenus par des moyens ordinaires. Il y a fallu un pacte spécial, un état de grâce particulier : le miracle n'était possible qu'au prix d'une étroite communion et, pour employer le mot propre, d'une véritable fraternité spirituelle entre la troupe et le commandement.

Si cette fraternité s'est observée dans toutes nos armes et sur presque tous les champs de bataille au cours de la lutte actuelle, peut-être ne fut-elle jamais aussi absolue que chez les fusiliers marins. Ils y étaient préparés sans doute. La mer est un champ de bataille perpétuel et l'on ne se sent guère moins à l'étroit sur un navire que dans une tranchée. La communauté du danger crée rapidement celle des cœurs : pourrait-on concevoir autrement que les plus indépendants, les plus individualistes des hommes, transportés à bord, en soient les plus disciplinés ? C'est le cas des Bretons. A Dixmude, encadrés par leurs officiers, gardant, avec l'habit, le langage et l'âme de leur profession, ils restaient encore marins. Il y avait d'ailleurs à côté d'eux des inscrits de tous nos quartiers maritimes, de Bayonne, de Toulon, de Dunkerque, etc. Et le bataillon du commandant de Sainte-Marie, formé à Cherbourg, contenait même un assez joli lot de natifs des Batignolles. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec trois ou quatre de ces **Parigots** : je ne conseillerais à personne de **blaguer** devant eux leurs officiers. Et il est vrai que, de ces officiers, si peu demeurent que la plaisanterie, huit fois sur dix, risquerait de ne frapper qu'une ombre. Les mots les plus profonds, les plus tendres, que j'ai entendus sur le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières m'ont été dits par un fusilier de la rue des Martyrs, Georges Delaballe, qui faisait le coup de feu avec lui devant le cimetière, la nuit où ses mitrailleuses encrassées ne jouaient plus et où cinq cents Allemands, conduits par un major qui portait le brassard de la Croix-Rouge, se jetèrent à l'improviste sur nos tranchées.

— Mais pourquoi l'aimiez-vous tant ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas... On l'aimait parce qu'il était brave et qu'il avait toujours le mol pour rire... mais surtout parce qu'il nous aimait.

Voilà le secret de cette emprise extraordinaire des officiers sur leurs hommes, l'explication du miracle de cette résistance de quatre semaines, à un contre six, sous la plus formidable dégelée d'obus de tous les calibres qui ait arrosé une position, dans une ville littéralement déchiquetée, dont tous les immeubles flambaient et où, suivant le mot d'un correspondant du Daily Telegraph, il ne faisait plus ni nuit, ni jour : **il faisait rouge**. Quand les Boches eurent assassiné le commandant Jeannot, ses hommes furent comme fous. Ils n'auraient pas pleuré davantage un père. On me communiquait récemment la lettre d'un petit Breton, Jules Cavan, blessé à Dixmude, soigné dans un hôpital de Bordeaux et qu'étaient venus voir les parents de l'enseigne Gautier, tué le 27 octobre dans les tranchées du cimetière.

Cher Monsieur, écrivait-il le lendemain à M. Dalché de Desplanel, vous ne pouvez vous douter combien votre visite m'avait pris au cœur... Le 19 octobre, alors que mon bataillon était à l'offensive, à Lannes, à trois kilomètres de Dixmude, je fus blessé à la cuisse par une balle. Je me suis traîné, comme j'ai pu, sur le champ de bataille, les balles tombant toujours à mes côtés. Je fis environ cinq cents mètres sur le champ de bataille et je gagnai la route. C'est à ce moment que le lieutenant Gautier, m'apercevant dans le fossé, alors qu'il venait avec une section vers moi, me demanda : **Eh bien, petit, qu'est-ce que tu as ?** — **Oh ! lieutenant, je suis blessé à la jambe, et je ne peux pas me traîner.** — **Tiens, monte sur mon dos !** Et il me porta dans une maison à Lannes, et il me dit ces mots, dont je me

rappellerai toujours : Reste là, petit, d'ici qu'on vienne te chercher. Je vais faire prévenir les autos-ambulances. Puis il repartit au feu. Oh ! le brave homme !

Le brave homme ! Jules Cavan fait écho à Georges Delaballe, le Breton au Parigot. Chez tous deux, c'est le même timbre cordial. Et parfois je me demande, penché sur ces ombres héroïques, lesquels furent les plus admirables, des officiers ou des marins ? Quand l'enseigne Gautier reçoit l'ordre de remplacer le lieutenant de vaisseau des Pallières, enseveli par un obus dans la tranchée du cimetière où était déjà tombé le lieutenant Eno, il lit clairement dans son destin ; il dit : *C'est mon tour*. Et il sourit à la mort qui lui fait signe. Mais je sais une circonstance où, la mort ne voulant pas d'eux, les fusiliers la provoquèrent ; où, après s'être battus jusqu'à épuisement de leurs cartouches, cernés de toutes parts, ne restant plus que quinze avec leur capitaine, celui-ci, pris de pitié et sentant l'inutilité d'une plus longue résistance, dit à ses hommes : *Mes pauvres enfants, vous avez fait votre devoir. Il n'y a plus qu'à se rendre*. Et, pour la première fois, désobéissant à leur capitaine, ils répondirent : *Non !* Rien ne montre mieux, à mon sens, le degré d'exaltation sublime, de complet oubli de soi, où nos officiers avaient porté le moral de leurs hommes. Tels étaient les élèves qu'avaient formés ces maîtres d'héroïsme que souvent leurs élèves les surpassaient. Il y avait, il y a encore à l'hôpital de Trouville, un jeune marin breton du nom de Michel Folgoas. Sa blessure est une des plus effroyables qu'on ait vues ; il a eu tout un côté du corps raboté par un obus, qui tua, le 2 novembre, près de lui, un de ses camarades de tranchée. *Moi*, explique-t-il dans une lettre, *sur le coup j'ai été étourdi. Je suis revenu à moi et j'ai fait trois cents mètres sans savoir que j'étais blessé. Il a fallu que les frères me disent : Mon Dieu ! On t'a enlevé la moitié !* — Et c'était vrai. Va-t-il gémir, crier ? Il plaisante ; *Comme les Boches y z'avaient faim, ils m'ont pris un bifteck dans le côté, mais c'est pas gênant, du moment qu'ils ne m'ont pas tout pris*.

Tirez ce Michel Folgoas à six mille exemplaires ; vous aurez la brigade. Cet enfer de Dixmude est un enfer où l'on *ne s'en fait pas*, suivant le mot des Parisiens. Et les battues de lapins, la chasse aux lièvres roux d'Allemagne qui détalent devant l'armée d'invasion, les corridas de *muerte* où nos Mokos ne craignent personne pour estoquer à la baïonnette quelque pacifique bœuf flamand abandonné de ses propriétaires, des équipées moins recommandables et, d'ailleurs, sévèrement réprimées, dans les sous-sols des estaminets de Dixmude, certaine histoire de gueuz-lambick où l'on voit, en plein jour, par les canaux, deux Bretons ramener triomphalement à la godille, sous un harnachement de gendarmes belges, un tonneau de bière forte déniché Dieu sait où, au temps où la brigade, officiers compris, n'avait pour toute boisson que l'eau saumâtre de l'Yser, — cent et une fariboles du même genre, qui feront plus tard la joie des veillées, attestent que Jean Gouin — ou *Le Gwenn*, Jean-le-Blanc —, comme s'appellent entre eux les marins, ne perdait pas complètement le nord au milieu des pires vicissitudes.

Une épopée donc, si l'on veut, ou, comme le proposait M. Victor Giraud, une *geste* française, telle fut Dixmude, mais une geste où l'héroïsme n'a rien de roide ni de compassé, où le naturel de l'homme de mer reprend à tout instant le dessus, où il y a du tonnerre, des éclairs, de la pluie, de la boue, du froid, des balles, des shrapnells, des marmites, des écrabouillements — et toute la jeune gaieté de la race. Et cette épopée ne se termine pas à Dixmude ; la brigade n'est pas restée l'arme au pied après le 10 novembre. Reconstituée par les dépôts,

maintenue à l'effectif de deux régiments, elle connut d'autres fastes. Ypres et Saint-Georges la virent charger les bandes du prince Ruprecht après celles du duc de Wurtemberg. Dixmude n'est que le premier panneau du triptyque : sur l'ogive rompue de la noire capitale des Communiens, sur les fonds livides du plat pays nieupoortais, la brigade, deux fois encore, inscrivit sa silhouette d'ouragan.

Mais, à Ypres et à Saint-Georges, les marins avaient derrière eux le gros des forces anglo-françaises ; à Dixmude, jusqu'au 7 novembre, ils opéraient en enfants perdus. Et c'était le sort des deux Flandres qu'ils tenaient dans leurs mains. Un des combattants de Dixmude, le lieutenant de vaisseau Georges Hébert, a pu dire que les fusiliers avaient gagné là [mieux qu'une bataille navale](#). Je ne reproche à cette déclaration que sa modestie. Dixmude, ce sont nos Thermopyles du Nord, comme le Grand-Couronné de Nancy fut nos Thermopyles de l'Est ; les fusiliers ont été le premier et le plus solide élément de la longue défensive triomphante qui portera un jour le nom de victoire de l'Yser, — victoire plus disputée et, si l'on veut, moins rayonnante que la victoire de la Marne, mais qui n'aura pas développé des conséquences moins heureuses.

On prête au généralissime un mot que lui-même a peut-être été tout surpris d'avoir à prononcer :

— Vous êtes, aurait-il dit aux fusiliers, mes meilleurs fantassins.

Arrêtons-nous sur ce mot si simple, tout militaire et qui fait pâlir les plus belles harangues. La brigade en restera éternellement décorée.

VERS GAND

Le 8 octobre 1914 au matin, dans la grisaille du petit jour, deux trains régimentaires se croisaient en gare de Thourout. L'un de ces trains contenait des carabiniers belges ; son vis-à-vis, des fusiliers marins. D'une rame à l'autre on s'interpellait. Les carabiniers agitaient leur petit bonnet de police à liséré jaune et criaient : *Vive la France !* Les marins ripostaient par des vivats en l'honneur de la Belgique.

— Où allez-vous ? demanda un officier belge.

— A Anvers. Et vous ?

— En France.

Il expliqua que les carabiniers étaient des recrues de la Campine qu'on dirigeait vers nos lignes, pour compléter leur instruction.

— Vous les formerez vite, hein ? dit un marin à l'officier.

Et, montrant le poing à l'horizon :

— Et soyez tranquille, mon lieutenant. On finira bien par les avoir, ces fumiers !...

L'officier belge qui rapporte la scène, M. Édouard de Kayser¹, avait lui-même quitté Anvers dans la nuit. Il ignorait que la résistance était à bout de souffle, que l'évacuation des troupes avait commencé. Nos marins n'étaient pas mieux renseignés. Le contre-amiral Ronarc'h, qui les commandait, croyait mener sa brigade à Dunkerque : on lui avait donné huit jours pour la former et l'organiser sur le pied de deux régiments — six bataillons et une compagnie de mitrailleuses —. Tout était à créer, les cadres, les hommes, les services. Tâche ardue, compliquée par le défaut de cohésion des éléments de la brigade et les changements continuels de cantonnement — Creil, Stains, Pierrefitte, etc. —. Mais l'idée n'était venue qu'assez tard de former des bataillons de marche avec nos marins. L'article n de la loi du 8 août 1913 permettait bien de *verser à l'armée de terre les inscrits maritimes en excédent aux besoins de l'armée de mer*, mais les modes d'utilisation de ces contingents n'avaient pas été nettement définis : les affecterait-on aux formations existantes ou les constituerait-on en unités autonomes ? Ce dernier parti, le plus raisonnable en l'espèce, qui ménageait la transition et, tout en rattachant l'inscrit maritime à l'armée de

¹ *Revue hebdomadaire* du 9 janvier 1915. Ce sont ces mêmes recrues que les derniers trains de fusiliers croiseront en gare de Dunkerque. 8 octobre, 16 heures. Arrivée à Dunkerque. Croisé la classe 1914 belge. Nombreux cris de : *Vive la France !* (Carnet de route de l'enseigne Gautier.)

terre, lui conservait cet esprit de corps, un peu jaloux, mais dont le stimulant a tant de force sur les âmes, était loin de rencontrer un assentiment général. Le ministre passa outre et fit bien. 70, les glorieuses leçons du Bourget et du Mans, lui avaient appris ce qu'on peut attendre de la coopération des marins avec la troupe. Quelque préparation y était requise assurément. Par définition, une marine est faite pour naviguer, ce qui explique qu'on y néglige un peu l'école de bataillon : les hommes habillés de frais, **capelés**, comme ils disent, à la nouvelle mode, bérêts sans pompon¹, vareuses remontantes et sans col, il fallait encore en faire des soldats ; si débrouillards que soient les marins, une certaine roideur de mouvements, dans les premiers jours, trahissait l'inexpérience de ces oiseaux de mer auxquels on rognait les ailes et qu'on engonçait par surcroît dans de grosses capotes d'infanterie. Presque aussitôt, d'ailleurs, la brigade ralliait le camp retranché de Paris ; elle venait à peine d'y prendre ses cantonnements que son chef recevait l'ordre de la tenir prête à partir pour Dunkerque où se formait une nouvelle armée. Dunkerque n'était pas encore menacé : la brigade y pourrait achever son organisation. L'ordre portait la date du 4 octobre. Le 7 au matin, la brigade embarquait à Saint-Denis et à Villetaneuse avec ses convois.

Nous sommes confortablement installés dans des wagons à bestiaux, note sur son carnet le fusilier R... A Creil, nous voyons des maisons brûlées par les Allemands. La nuit arrive ; on cherche à dormir, mais on ne peut pas. Il fait froid. Nous grelottons dans les wagons. Mais à la pointe des dunes, qu'on côtoie depuis Boulogne, voici un gros paquet de clarté violâtre, d'autres feux qui oscillent, verts et rouges, et la rude haleine du large : Dunkerque. Une surprise y attendait la brigade : les ordres sont changés ; on ne descend pas et les trains de transport vont continuer vers la Belgique, vers l'ennemi, sur Anvers pour préciser.

Les hommes trépignent de joie. A la portière des fourgons, leurs grappes se pressent, acclament la terre belge dans une envolée de bérêts². L'amiral est parti dans le premier train avec son état-major. En débarquant à Gand, dans l'après-midi du 8, il trouve sur le quai le général Pau qui arrive d'Anvers, où ce grand agent de liaison des armées alliées s'est rendu pour organiser la retraite de l'armée belge. Le général lui apprend que la voie est coupée au-dessus de la ville et que les six divisions qui défendaient Anvers ont commencé de se replier sur Bruges : deux divisions sont échelonnées à l'ouest du canal de Terneusen, trois à l'est. Une seule division reste, encore à Anvers, avec les 10.000 hommes des forces anglaises³ ; la cavalerie belge couvre la retraite sur l'Escaut, au sud

¹ On rétablit par la suite les pompons, jugés d'abord trop voyants : des confusions regrettables s'étaient produites et les bérêts de nos hommes ressemblaient trop, à distance, aux calots des troupes allemandes.

² Dans toutes les gares la population est massée sur les quais. Des vivats s'élèvent et nos compartiments sont littéralement remplis de fruits, sandwiches, cigares, cigarettes. La bière, le café, le thé coulent à flot. Inutile de vous dépeindre la joie de nos mathurins qui s'imaginent être en Terre promise. Dans la plupart des gares nous croisons des trains allant vers la France, transportant de jeunes recrues belges... La Marseillaise retentit de toutes parts dans les wagons belges ; nos marins répondent par des vivats, ne pouvant entonner la brabançonne qu'ils ne connaissent pas. (Cahier du docteur L. F...)

³ Une brigade de la marine royale et 6.000 volontaires de la réserve navale. Ces forces n'étaient à Anvers que depuis le 4 octobre où les avait précédées M. William Churchill : elles se battirent très bravement pendant les derniers jours du siège et furent un puissant élément de réconfort pour les troupes belges. Au cours de la retraite, qu'elles contribueront à assurer, une partie seulement d'entre elles furent rejetées en Hollande.

de Lokeren. Il n'est plus question d'entrer à Anvers, mais de coopérer à la manœuvre de repli avec les renforts anglais qui sont annoncés et les troupes de la garnison de Gand : l'ennemi, de toute évidence, va essayer de gagner dans l'ouest pour investir l'armée belge épuisée par deux mois de luttes incessantes et que talonnent le long de la frontière hollandaise d'autres forces venues d'Anvers. Mais, pour que cette manœuvre d'enveloppement réussisse, il faut d'abord qu'il prenne Gand et Bruges où il lui eût été si aisé de s'installer un mois plus tôt et qu'il a volontairement dédaigné, certain qu'il se croyait de les occuper à son heure sans brûler une amorce.

Dès la fin d'août en effet, le corps d'armée du général von Bøehn s'était avancé jusqu'à Melle, à quelques kilomètres de Gand. Bien qu'il n'y eût trouvé aucune résistance, Melle, disait-on, avait été pillée et brûlée en partie ; les Allemands n'y avaient respecté que la distillerie où logeaient leurs troupes et qui appartenait à un Bavaois naturalisé. Pour prévenir une occupation effective de la ville, le bourgmestre de Gand, M. Braun, avait dû s'engager près du général von Bøehn à pourvoir au ravitaillement des troupes allemandes cantonnées à Belegghem. Contribution de guerre assez douce en somme. Mais on était de revue : à la date du 25 août, au lendemain de Charleroi, le kaiser eût cassé aux gages, comme dûment convaincu d'imbécillité, un général qui se fût permis de penser qu'en octobre et à supposer qu'elle fût encore vivante, la France, dans les soubresauts de son agonie, aurait encore la force de distraire des unités pour les envoyer au secours de la Belgique. Il est certain, quoi qu'il en soit, que c'est à cette erreur de calcul ou à cette folle présomption que l'armée belge a dû son salut.

L'effort qu'il avait dédaigné de faire en août sur Gand et la Flandre occidentale, l'ennemi allait le tenter en octobre, après la chute d'Anvers. Les conditions ne semblaient pas avoir beaucoup changé. Gand, ville ouverte, largement étalée dans une plaine d'alluvions, au confluent de l'Escaut et de la Lys, qui s'y désarticulent en une infinité de canaux, est de tous côtés à la merci d'un coup de main. Pas de forts, pas de remparts : pour arrêter l'ennemi, nous ne devons compter que sur les défenses improvisées. Les troupes de la garnison, sous les ordres du général Clothen, se réduisent à huit escadrons de cavalerie, une brigade mixte, une brigade de volontaires et deux régiments de ligne, et leurs effectifs sont bien amaigris. C'est assez cependant, avec nos 6.000 fusils, pour leur permettre de se déployer dans la boucle de l'Escaut et entre ce fleuve et la Lys, sur le front sud de la ville, qui semble particulièrement menacé ; si elle débarque à temps, demain, la 7e division anglaise renforcera le front, qu'il est inutile d'étendre davantage pour une défense toute provisoire, puisqu'on nous demande seulement de faire gagner une journée ou deux à l'armée d'Anvers. L'action sera chaude vraisemblablement : ni le général Pau, qui en a établi le dispositif, ni l'amiral Ronarc'h, qui doit en supporter le principal effort, ne se font d'illusions à cet égard. — Saluez ces messieurs, aurait dit à son état-major le général en montrant les officiers de marine : vous ne les reverrez plus¹...

Le reste de la brigade a suivi de près l'amiral. Les derniers trains² arrivent à Gand dans la nuit. Toute la population est sur pied, acclamant les marins qui

¹ Cf. Jean CLAUDIUS, *la Brigade navale*. (*Petite Gironde* du 1er février 1915.)

² Ils étaient au nombre de sept. Le septième et dernier ne partit qu'à cinq heures du soir de Saint-Denis. Il emportait les deux grandes ambulances de la marine attachées à la brigade, les deux sections de mitrailleuses des régiments, formant corps avec ces

traversent la ville pour gagner leurs casernes respectives¹. Le lendemain, branle-bas à quatre heures et demie. On boit le jus, et en route pour Melle où les Belges nous ont préparé des tranchées.

régiments, et la compagnie autonome de mitrailleuses du lieutenant de vaisseau de Maynard (quatre sections de quatre pièces chacune ayant pour capitaines les lieutenants de vaisseau de Maynard, des Pallières, de Roucy et Cayrol) : au total trente-deux pièces fournies par la Guerre et montées sur de petits chariots de débarquement de la Marine. Ce train n'arriva à Gand qu'à onze heures du soir le lendemain et le débarquement de son matériel lut assez long. Il est près de deux heures du matin lorsque la compagnie traverse la ville silencieuse. Cependant le bruit des petits chariots sautillant sur les pavés réveille plus d'un Gantois, car aux fenêtres on aperçoit des visages à demi endormis qui scrutent les rues. (Cahier du docteur L. F...)

¹ La caserne Léopold, le Cirque et le Théâtre Flamand. Les officiers furent logés, avec l'amiral, à l'Hôtel des Postes.

LA BATAILLE DE MELLE

Elle n'a pas autant souffert que nous le craignons, la petite ville dentellière, sœur cadette de Malines et de Bruges : les seuils n'y bruissent plus du froissement des fuseaux ; quelques maisons portent dans leurs orbites creuses, sur leurs façades noircies, les stigmates d'un commencement de martyr, Mais son pouls continue à battre et, autour d'elle, dans cette grande serre à ciel ouvert qu'est la banlieue gantoise, l'automne a rassemblé toutes ses magnificences florales : *Nous traversons des champs de bégonias superbes dans lesquels nous allons peut-être mourir*, écrit le fusilier R... Mourir dans les fleurs, comme des jeunes filles, l'étrange aventure pour des marins tels qu'on se les représente d'ordinaire, — en boulingueurs d'océans aux faces cuites par l'embrun ! Mais la plupart des recrues que voici ressemblent si peu à ce cliché ! Elles ont des yeux clairs dans des visages à peine hâlés ; les Marie-Louise n'étaient pas d'un âge plus tendre. Et comme, avec leur dandinement léger, ce je ne sais quoi de féminin et de coquet dans le précoce épanouissement de la vigueur musculaire, on s'explique le surnom que leur décernera la lourdeur teutonne, troublée comme à l'apparition de Walkyries adolescentes : *les demoiselles au pompon rouge*¹ !... L'amiral, qui vient d'inspecter le terrain, confère sur place avec ses lieutenants : une fraction du 2^e régiment (commandant Varney) ira se poster entre Gontrode et Quadrecht et laissera un bataillon en réserve au nord de Melle ; une fraction du 1^{er} régiment (commandant Delage) se portera entre Heusden et Goudenhaut et laissera un bataillon en réserve à Destelbergen. Lui-même garde sous la main, en réserve générale, au carrefour de Schelde, où il installe son poste de commandement, le reste de la brigade, soit deux bataillons et la compagnie de mitrailleuses. Les convois, sauf les ambulances sous la direction du médecin en chef Seguin, demeureront à l'arrière, aux portes de Gand. Précaution indispensable pour un repli rapide, mais que l'amiral entend bien n'exécuter qu'après avoir suffisamment étalé le choc de l'ennemi.

Grâce à nos renforts, les troupes belges ont pu donner toute l'extension désirable à leur front en occupant Lemberge et Schelderode. L'artillerie de la 4^e brigade mixte, en batterie vers Lendenhock, tient sous son feu les débouchés de la plaine. Aucune troupe ennemie n'est en vue. Mais on sait, par les rapports de cyclistes belges, que les avant-gardes allemandes ont dépassé la Dender. Nous n'avons que le temps d'occuper nos tranchées ; en dernier ressort, s'il faut nous

¹ Ah ! les bandits ! Nous leur inspirons une terreur sans pareille. Aussi nous ont-ils surnommés *les oiseaux noirs*, *les tirailleurs bleus* et puis *les demoiselles au pompon rouge*. Va pour les demoiselles au pompon rouge ! En tout cas ils ont senti nos coups de crosse. (Lettre du fusilier A. C..., du Palais.)

rabattre sur Melle, nous trouverons un épaulement tout organisé dans le talus de la voie ferrée, près du pont de la gare.

Anvers brûle et les heures qu'il lui reste à vivre sont comptées : les forces anglaises et la dernière division belge ont heureusement pu quitter la ville dans la nuit ; elles ont fait sauter les ponts derrière elles et, à marche forcée, se sont portées vers Saint-Nicolas qu'elles ont atteint au petit jour. Elles espèrent gagner Eeclō à la brune. Mais déjà l'ennemi les relance : un parti de cavalerie allemande est signalé à Zele et près de Wetteren où il a traversé l'Escaut sur un pont de péniches ; au hameau de Bastelœre, il s'est heurté aux avant-postes belges, dont l'artillerie l'a provisoirement arrêté ; d'autres forces, plus au nord, poussent dans le pays de Waës jusqu'à Loochristi, à 10 kilomètres de Gand. Une partie de ces forces viennent d'Alost ; les autres d'Anvers même ; le gros de l'armée allemande demeure cependant à Anvers : nous ne pouvons qu'en marquer notre satisfaction.

Il est certain qu'un ennemi moins présomptueux ou moins amoureux de l'effet théâtral se fût jeté avec toutes ses disponibilités sur les derrières de la retraite : celui-ci préféra faire une entrée tapageuse dans les rues d'Anvers, à midi, fifres sonnants, enseignes déployées¹. A la même heure, les troupes qu'il avait détachées d'Alost prenaient leur premier contact avec le deuxième régiment de la brigade. On les attendait et quelques salves bien dirigées suffirent à briser leur élan. Suivant l'expression d'un des fusiliers, les Allemands **tombaient comme des quilles** à chaque décharge. **Ça sifflait aussi autour de nos têtes**, écrit un autre des combattants, qui exprime le regret de n'avoir pu **graisser** à ce moment sa baïonnette **dans le ventre des Boches**. Ce devait être pour plus tard. L'ennemi revenait en force et le commandant Varney crut bon d'appeler sa réserve, remplacée aussitôt à Melle par un bataillon de la réserve générale. **Il y eut là**, dit le docteur Caradec, **un certain canon qui fut mis en batterie par les Boches à 800 mètres des tranchées : il n'avait pas tiré son quatrième coup qu'on lui démolissait attelage et servants. La pièce ne put être enlevée qu'à la nuit**. En général, du reste, le tir ennemi, sensiblement trop long, nous fit peu de mal au cours de cette bataille : la ville elle-même souffrit peu et trois obus seulement frappèrent l'église. Vers six heures, l'attaque s'arrêta. La nuit tombait ; une brume légère traînait sur les champs et l'ennemi en profitait pour organiser la position ; tout en faisant mine de se replier, il demeurait à proximité, occupant les bois, les maisons, les haies, les **paillers**, tous les obstacles du sol. Signes non équivoques d'une prochaine reprise d'offensive. Le commandant Varney, dont les contingents ont supporté le principal effort de la journée, ne s'y trompe pas et se tient sur ses gardes. Défense aux hommes de bouger : on mangera plus tard. D'ailleurs, on n'a rien à se mettre sous la dent. **Vers minuit seulement**, dit le fusilier R..., **je peux me procurer un peu de pain ; j'en offre à mon commandant qui accepte avec plaisir**. La brume s'est dissipée, mais en n'y voit pas plus clair². Nuit noire partout, sauf sur Quadrecht, là-bas, où deux torches s'allument, des fermes qui brûlent. L'oreille tendue, on écoute. C'est un quart comme un autre qu'on fait sur terre au lieu de le faire en mer. Mais rien ne remue jusqu'à neuf

¹ En fait cette entrée triomphale, suivie d'une revue à grand orchestre de l'armée d'investissement, n'eut lieu que dans l'après-midi du dimanche suivant. Mais l'observation subsiste : une partie seulement des forces allemandes se jetèrent, après avoir rétabli le pont sur l'Escaut, aux troupes de l'armée belge ; 60.000 hommes restèrent à Anvers.

² **Le temps est froid, humide.** (Cahier du docteur L. F...)

heures. Brusquement, l'ombre se déchire : des obus à fusées lumineuses éclatent à quelques mètres des tranchées ; l'ennemi a reçu des renforts d'artillerie ; notre position va devenir promptement intenable. Nous voyons les Boches, à la lueur des obus, qui se fauillent de tous côtés le long des haies et des maisons comme des rats. On tire dans le tas : on en abat à foison. Ils avancent toujours. Le commandant ne veut pas qu'on s'expose davantage : il donne l'ordre de lâcher Gontrode et de se replier un peu plus loin, sur Melle, derrière le talus du chemin de fer¹. Dans le repli, nous perdons quelques hommes. Mais la position est excellente. A 60 mètres des tranchées, nos mitrailleuses ouvrent un feu d'enfer sur l'ennemi qu'on a laissé approcher. Une magnifique charge des fusiliers achève sa déroute. Il est quatre heures du matin. A sept heures, nos patrouilles signalent que Gontrode et Quadrecht sont évacués : les Allemands n'ont même pas pris le temps de ramasser leurs blessés. C'est un soin dont se chargent pour eux les fusiliers, en allant réoccuper Gontrode et non sans profiter de l'occasion pour faire une rafle de casques boches². La brigade, entre temps, est passée sous les ordres du général Cappers, commandant la 7e division anglaise qui vient de débarquer à Gand où elle a été l'objet des mêmes ovations que nos marins. Les hommes, bien vêtus, solidement charpentés, défilaient dans leurs uniformes couleur de terre, le fusil sous le bras ou tenu par le canon sur l'épaule à la manière d'une raquette, en sifflant l'air de la ballade fameuse :

*It's a long way to Tipperary,
It's a long way to go...*

Il y a loin pour aller à Tipperary, il y a loin... On y arrive sans doute en passant par Gand, car les Tommies n'avaient jamais été plus gais. Ces belles troupes, qui marchaient au feu comme elles se fussent rendues à une partie de football ou de golf, ne faisaient pas seulement l'admiration des Gantois : nos marins eux-mêmes se sentaient pour elles une tendresse inattendue ; l'ennemi héréditaire n'était-il pas devenu le plus solide de nos alliés ? Ce sont pour nous de véritables frères, écrira le lendemain à sa famille un marin du Passage-Lanriec.

Renforcés par deux de leurs bataillons et les troupes belges du secteur, nous avons ordre de tenir sur nos positions précédentes dans la boucle de l'Escaut. Mais vers midi, après la visite d'un taube, l'ennemi prononçait une si vive attaque sur Gontrode et Quadrecht qu'à la fin de la journée il fallait recommencer la manœuvre de la veille et se replier derrière le talus du chemin de fer. Du moins son offensive venait-elle un fois de plus se briser sur le glacis de cette redoute naturelle, défendue avec un remarquable acharnement par les trois bataillons du commandant Varney. Le reste de la nuit ne fut pas troublé ; la relève des tranchées se fit normalement au petit jour, et les hommes qui le désiraient

¹ Fusilier Y. M. J., *Corresp.* Voir aussi la lettre du marin P. L. G..., d'Audierne : ... Alors là, voyant qu'ils venaient sur nous en nombre (ils étaient un régiment contre nous une compagnie), nous avons été forcés de nous replier 400 mètres en arrière, car nous ne pouvions plus les tenir. J'ai vu le capitaine d'armes tomber mortellement blessé et quatre hommes blessés quand nous revenions sur la voie du chemin de fer. Là, nous sommes restés pendant le jour et la nuit pour leur tenir tête, faisant des coups de salve quand on les voyait s'approcher de nous, chargeant à la baïonnette. C'était beau de les voir tomber sur la plaine à chaque salve. Le feu cessa le 10, vers quatre heures du matin.

² Ce matin nous avons ramassé une belle collection de tués allemands, de 50 à 100 mètres de nos lignes. Nous avons quelques prisonniers ; mes hommes ont très bien fait leur devoir. Une de mes mitrailleuses a été avariée par une balle qui a un peu écorché Primat, mon ordonnance, et c'est tout. (Lettre de l'enseigne Gautier.)

purent assister à l'office. C'était un dimanche. J'ai été à la messe dans une petite église très jolie, écrit le marin F..., de l'île de Sein. La journée a passé très bien. Le soir, après souper, on se couchait. A peine dans la paille : *Debout, tout le monde !*

Nous battions en retraite, et il était temps. L'inaction apparente de l'ennemi pendant cette journée du 11 s'expliquait par son désir de tourner la position et de nous cerner avec toutes ses forces dans la boucle de l'Escaut¹. Sur les deux rives du fleuve, en aval et au sud, serpentaient de longues files grisâtres. Devait-on s'exposer davantage ? Convenait-il de fournir à l'ennemi un prétexte pour bombarder Gand, ville ouverte, qu'il n'entraînait pas dans nos intentions de défendre ? Et l'objectif principal n'était-il pas atteint, puisque notre résistance des jours précédents avait donné plus de quarante-huit heures d'avance à l'armée belge ? Le quartier général reconnaissait que nous avions rempli **sans défaillance** le mandat qu'il nous avait confié. Dès leur premier contact avec l'ennemi, les fusiliers marins s'étaient comportés avec la solidité, l'endurance de troupes éprouvées, en **vieux grognards**, comme disait le fusilier R... A deux reprises, sous leur charge irrésistible, l'infanterie allemande avait plié². Ça promettait pour l'avenir.

Nos pertes étaient assez faibles cependant : une douzaine de tués, dont le lieutenant de vaisseau Le Douget, qui faisait le coup de feu dans la tranchée avec sa compagnie et qu'une balle avait frappé comme il se repliait vers le talus du chemin de fer, trente-neuf blessés et un disparu, tandis que l'ennemi n'en avait pas été quitte à moins de 7 ou 800 hommes et de 500 blessés ou prisonniers³. Melle ne fut pas une grande bataille, mais c'était une victoire, **notre première victoire**, disaient orgueilleusement les hommes ; — le premier chant de leur Iliade. Et les troupes qui avaient remporté cette victoire voyaient pour la première fois le feu. Elles venaient de cinq ports, principalement de la Bretagne,

¹ Les Allemands arrivaient à quatre régiments. Nous étions obligés de battre en retraite, car nous étions en ce moment 6.000 contre 45.000 Allemands. (Lettre du fusilier P. L. G..., d'Audierne.)

² Les Allemands étaient si près de nos tranchées, nous disait l'enseigne de Blois, que le commandant Maurois engageait avec eux un dialogue à la façon des héros d'Homère. Brusquement nous entendons une grande clameur : *Tiens ! disons-nous. Ils chargent.* C'étaient en effet nos marins qui, pour en finir plus vite, tombaient à la baïonnette sur les premiers rangs ennemis.

³ A la bataille précédente, ils avaient 800 morts et 700 blessés ou prisonniers ; c'était beau pour le premier combat des marins. (Lettre du fusilier P. L. G..., d'Audierne.) Les évaluations officielles sont un peu différentes pour le chiffre des prisonniers, mais beaucoup trop faibles pour celui des morts et des blessés (100 à 300). — On s'étonnera, par ailleurs, des hésitations et du manque d'insistance de l'attaque allemande. La raison nous en a peut-être été donnée par l'enseigne de Blois. Les Allemands ne s'attendaient pas à une telle résistance, nous dit-il, et encore moins à nous trouver devant eux. Ils crurent à un piège. C'est ce qui paralysa leur offensive. Et cependant, étant donné la minceur de notre rideau, une attaque énergique eût tout emporté. Ils n'osèrent pas ; ils s'avancèrent à plusieurs reprises jusqu'à quelques mètres de nos tranchées, et toujours ils s'arrêtèrent. Nous les mitraillâmes à notre aise. Nos positions étaient loin d'être solides pourtant : sur le talus du chemin de fer, les tranchées consistaient en quelques trous creusés entre les rails ; le pont n'avait même pas été barricadé par le génie belge et rien n'eût été plus simple que de passer dessous. A la nuit, le commandant Conti m'ordonna de l'organiser. J'allumai une petite lanterne électrique de poche ; immédiatement des balles sifflèrent à mes oreilles : les Allemands étaient à vingt mètres du pont... et ils n'essayaient pas de passer !

qui fournit à la marine de guerre les quatre cinquièmes de ses effectifs. Et la majorité de leurs éléments, à l'exception de quelques brevetés fusiliers, étaient des jeunes hommes, des apprentis fusiliers de dix-huit à vingt ans¹, prélevés dans les dépôts avant l'achèvement de leur instruction, mais solidement encadrés par des gradés de la réserve et de l'active. Les officiers eux-mêmes, sauf les commandants des deux régiments — capitaines de vaisseau Delage et Varney —, qui avaient rang de colonels, et les commandants des bataillons — capitaines de frégate Rabot, Marcotte de Sainte-Marie et de Kerros : 1er régiment ; Jeannot, Pugliesi-Conti et Mauros : 2e —, appartenaient pour une bonne part à la réserve de la flotte. Singulière armée au demeurant, composée presque tout entière de recrues et de brisquards, poils follets et barbes grises. Il s'y voyait jusqu'à des novices de la Compagnie de Jésus, le P. de Blic² et le P. Poisson³, qui servaient comme enseignes, et un ancien député radical, le Dr Plouzané⁴, qui servait comme médecin. Les barbes grises ne furent pas les moins éprouvées au début de la campagne. On leur en a fait un reproche. Si tant d'officiers sont tombés, ce n'est point par vaine gloriole, encore moins, comme on l'a laissé entendre, par ignorance du métier militaire, mais parce que les chefs doivent prêcher d'exemple et qu'il n'y a pas deux manières d'apprendre aux autres à bien mourir. N'oublions pas qu'ils commandaient à des recrues, sans homogénéité, sans expérience, presque sans instruction. Le moral d'une troupe dépend de celui de ses chefs. Si vous allez ne parlant à personne, triste et pensif, dit Montluc, quand tous vos hommes auraient cœur de lion, vous le leur ferez venir de mouton. C'était bien l'avis des officiers de la brigade et de celui-là même qui commandait le 2e régiment, le capitaine de vaisseau Varney, toujours sur la brèche, au rapport d'un témoin, poussant à pied jusqu'aux premières lignes et aux postes avancés, les dépassant même, comme à Melle... Et il est vrai, ajoute ce témoin, qu'il était alors en automitrailleuse, mais... sur le marchepied, complètement découvert, pour donner confiance à ses hommes. Un des officiers de son régiment, le lieutenant de vaisseau Gouin⁵, blessé au pied dans la même rencontre, refusait de se rendre à l'ambulance, tant que l'ennemi n'avait pas battu en retraite ; l'enseigne de 1re classe Gautier⁶, commandant un groupe de mitrailleuses, laissait arriver à 60 mètres une attaque allemande, pour apprendre aux servants à ne pas gaspiller leurs munitions, et, blessé à la tête, disait : L'essentiel, c'est que mes 502 balles aient toutes porté.

Aussi bien le chef de ces braves, le contre-amiral Ronarc'h, avait-il fait, sur d'autres champs de bataille, ses preuves de manœuvrier : le hasard ni la complaisance n'avaient dicté le choix du ministre.

L'amiral Ronarc'h est Breton⁷ : son nom guttural et puissant équivaut à un certificat d'origine. Et l'homme se révèle exactement tel qu'on l'imagine d'après

¹ Même de seize, comme ce jeune Yves Lehouc, de l'Ecole des mousses, parti au front sur sa demande et blessé en relevant son capitaine.

² Tué à Dixmude. Décoré de la région d'honneur.

³ Blessé à Dixmude. Décoré de la région d'honneur.

⁴ Décoré de la région d'honneur.

⁵ Tué à Dixmude.

⁶ Tué à Dixmude.

⁷ Pierre Ronarc'h, né à Quimper en 1865, entré à l'École navale en 1880 (à quinze ans et demi) ; prend part comme enseigne à l'affaire des Grandes-Comores, où il est blessé ; lieutenant de vaisseau à vingt-quatre ans, décoré à vingt-cinq. Aide de camp de l'amiral Courrejolles pendant la guerre de Chine (1900-1901), commandant le détachement français de la colonne Semour, est le seul ramener son détachement. Nommé capitaine

son nom et ce qu'on sait de sa race : physiquement, sur un corps ramassé, trapu, large d'épaules, une tête rude, volontaire, aux plans accusés, très fine cependant, même imperceptiblement ironique, avec ces yeux des Celtes, un peu voilés, qui semblent toujours regarder très loin ou en dedans ; au moral, et suivant l'expression d'un de ses officiers, un ajonc de falaise, une de ces plantes de grand vent et de terre pauvre qui s'incrument aux fissures du granit et qu'on n'en arrache plus, l'opiniâtreté bretonne dans toute sa force, mais une opiniâtreté calme, réfléchie, extrêmement sobre de manifestations extérieures et qui concentre sur son objectif toutes les ressources d'un esprit merveilleusement apte à tirer parti des éléments les plus ingrats. Il est assez remarquable que tous les grands chefs de cette guerre soient des méditatifs, des taciturnes : l'opposition ne s'est jamais tant accusée entre l'action et la parole. Par ailleurs on a fait observer qu'il était peut-être dans la destinée de l'amiral Ronarc'h, — marin très distingué pourtant, puisque c'est son commandement des flottilles de la Méditerranée qui lui a valu ses étoiles et qu'il est l'inventeur d'un drague-mines adopté par la marine anglaise, — de combattre surtout comme un soldat de la guerre : lieutenant de vaisseau et adjudant-major du commandant de Marolles, il fait partie de la colonne Seymour envoyée au secours des légations européennes que les Boxers assiègent dans Pékin. La colonne, trop faible, bien que composée de marins des quatre divisions navales européennes stationnées dans les eaux chinoises, est obligée de se replier en toute hâte vers la côte. C'est presque une déroute, au cours de laquelle les détachements des divisions alliées perdent un grand nombre d'hommes et toute leur artillerie de débarquement. Seul de la colonne, le détachement français ramena la sienne. Les galons de capitaine de frégate récompensèrent l'auteur de cette belle manœuvre stratégique : il avait trente-sept ans ; promu le 23 mars 1902, il était l'officier le plus jeune de son grade. A quarante-neuf ans, avec sa moustache grisonnante et son bouc à l'américaine, c'est aujourd'hui encore le cadet de nos amiraux.

de frégate, commande en second le Duguay-Trouin, vaisseau des aspirants. Capitaine de vaisseau à quarante-deux ans, reçoit le commandement supérieur des flottilles de contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins de la Ire armée navale, poste créé à ce moment, très lourd, à tel point qu'à son départ le commandement fut partagé entre deux capitaines de vaisseau. Promu amiral en juin 1914 et, presque aussitôt, appelé à former la brigade des fusiliers marins. (*Corresp. part.*)

EN RETRAITE

Comment allait se faire le décrochage ?

L'opération semblait assez délicate. On se sentait épié de tous côtés par l'ennemi. L'ordre du général Cappers portait de se dégager par une marche de nuit et de gagner Aeltre, au croisement des routes de Bruges et de Thielt. Très méthodique, très précis, favorisé par les dispositions que l'amiral avait prises en vue de son exécution, le repli commença : nos convois d'abord ; puis, une demi-heure après, nos troupes, que les unités anglaises remplacèrent momentanément sur leurs positions. En traversant Gand, note le fusilier R..., nous sommes acclamés de nouveau, d'autant que quelques-uns ont pris des casques prussiens et les montrent. L'enthousiasme est indescriptible ; les dames surtout nous font fête. La douce Belgique nous avait gagé son cœur : elle ne nous le retire pas, même quand nous semblons l'abandonner. Couverts par la division anglaise, qui nous suit à deux heures de distance, nous franchissons Tronchiennes, Luchten, Méerande, Hansbeke, Bellem : une rude traite de 40 kilomètres, par un clair de lune glacé, avec des haltes de dix minutes à chaque étape. Les autos de la brigade roulaient à vide, tous les officiers, jusqu'aux plus vieux, s'étant imposé de marcher au pas de leurs hommes. Ce ne fut qu'au petit jour levé qu'on parvint à Aeltre. La brigade n'avait pas été inquiétée dans sa retraite : nous n'abandonnions rien, pas un traînard, pas une cartouche. Et tous nos morts, pieusement ensevelis par l'aumônier du 2e régiment de la brigade, M. l'abbé Le Helloco, avec l'aide du curé et du bourgmestre, dormaient depuis la veille dans le petit cimetière de Melle.

Le temps d'avaloir un morceau et de se déraidir les jambes, on repartait dans la direction de Thielt. Vingt-cinq kilomètres à s'appuyer après les 40 de la nuit, remarque dans une de ses lettres un fusilier. Et l'on dit que les marins ne sont pas de bons marcheurs !¹ Pour s'épargner les durillons, ils marchaient pieds nus,

¹ C'avait été une des premières questions du général Pau à l'amiral : Vos hommes sont-ils bons marcheurs ? Il prévoyait qu'un repli extrêmement rapide leur serait imposé. Nos officiers cependant n'étaient pas sans quoique appréhension. Loin du danger, lisons-nous dans le cahier du docteur L. F..., le matelot, suivant l'expression, rouspète... Au début d'octobre, nous avons touché, officiers et marins, la capote bleue d'infanterie, devenue réglementaire. Les hommes endossent le havresac (non sans maugréer) et nous voilà transformés en troupiers n'ayant plus de marins que le béret et la casquette... Ce rôle de fantassins qu'on leur impose leur semble inférieur et la bonne volonté fait défaut, surtout pour les marches militaires avec capote et sac au dos. Que d'éclopés, de traînards, lors de nos promenades aux environs de Paris ! Et quel contraste pour ceux qui les ont vus ensuite à l'œuvre en Belgique ! Preuve du ressort merveilleux de notre race, en particulier de nos Bretons, toujours en majorité dans la brigade.

leurs souliers en bandoulière. Et il fallait encore traîner les mitrailleuses, qui n'avaient pas d'attelage. Mais Aeltre, les gâteries des habitants, le bon jus de l'étape, corsé d'un généreux tafia municipal, les avaient ragaillardis. Quel bon peuple ! dit un autre fusilier. Partout il nous accueille comme ses enfants ! La brigade touchait Thielt entre quatre et cinq heures de l'après-midi ; la division anglaise y arrivait à six, et l'on prenait aussitôt ses cantonnements d'alerte : routes barrées, grand'gardes à toutes les issues. Cinquante mille Allemands galopèrent à nos trousses : s'ils ne nous rattrapèrent point à Thielt, on le dut peut-être au bourgmestre d'une des localités que nous avons traversées qui les lança sur une fausse piste. Cet héroïque mensonge lui coûta la vie et valut à nos hommes une nuit franche de repos. Pour la première fois, depuis trois jours, sur la paille des hospitalières fermes belges, ils purent dormir tout leur saoul, pioncer en double, comme ils disaient, afin de réparer les fatigues des nuitées précédentes. Un taube, au matin, troubla la fête ; mais, accueilli par une vigoureuse fusillade, le sale oiseau presque tout de suite donnait de la bande et allait s'abattre dans les lignes anglaises, à la grande joie de nos hommes. Peu après nous levions le camp dans la direction de Tourout, que nous atteignions à trois heures de l'après-midi¹. La division anglaise devait nous quitter là pour marcher sur Roulers et, du même coup, la brigade passait sous les ordres du roi Albert, dont nous avons rejoint les avant-gardes.

L'armée belge, après son admirable retraite d'Anvers, n'avait fait que toucher Bruges et, renonçant à défendre Ostende, elle se repliait à petites marches vers l'Yser. Tous ses convois n'étaient pas encore arrivés. Pour assurer leur transport, elle avait décidé de faire front, malgré son état d'épuisement, sur une ligne ondulée s'étendant de Menin aux marais de Ghisteltes ; la part des fusiliers sur ce front devait aller du bois de Vijnendaule à la gare de Cortemark. Le 14, par une pluie battante, la brigade se portait à l'ouest de Pereboom et prenait formation de rassemblement articulé, face à l'est². C'était la meilleure position, et elle ne valait pas grand'chose, en raison de son excentricité. L'ennemi, qui avait fini par nous dépister, était signalé se dirigeant en masses profondes sur Cortemarck : les 6.000 hommes de la brigade, quelque héroïsme qu'ils déployassent, ne pouvaient espérer résister longtemps à des forces si disproportionnées et sur un terrain aussi difficile à organiser, sans défenses naturelles, sans couverture d'aucun côté, même vers l'ouest, où le mouvement d'extension des troupes françaises n'était pas encore terminé. Il était du devoir de l'amiral d'appeler sur ces déficiences tactiques l'attention du quartier

¹ Arrivée à Thielt cinq heures soir. Cantonnés dans une caserne en construction. Encombrement. Départ de Thielt sept heures. Descendu un taube. Arrivée Thourout à trois heures. Cantonnés école communale. Instituteur flamand, six enfants, très aimable. Départ de Thourout à sept heures quarante-cinq. (Carnet de l'enseigne Gautier.) — Mardi 13 octobre. A sept heures du matin on démolit un taube à coups de feu. A huit heures, départ vers Thourout. Nous sommes suivis de près par une patrouille de uhlans. Pendant ce temps la division anglaise bat en retraite sur une route parallèle vers Roulers, dans la division d'Ypres, où une bataille était engagée. La cavalerie anglaise fait prisonnière la patrouille. Arrivée à Thourout sous la pluie battante vers cinq heures du soir. (Carnet de l'enseigne X...)

² Mercredi 14 octobre. Étape très courte jusqu'à Pereboom. Le reste de la brigade à Cortemarck et à Handzeme. Ordre de se préparer à l'attaque. Tranchées pour couvrir Cortemarck. Au nord nous sommes en liaison avec l'armée belge ; au sud nous avons perdu tout contact avec la division anglaise qui n'est pas loin d'Ypres. (Carnet de l'enseigne X...)

général belge, qui, après avoir répondu par l'ordre de tenir **coûte que coûte**, trop justifié en la circonstance, revint sur ses instructions et, à minuit, le 15 octobre, fit reprendre la retraite¹.

Elle ne devait plus s'arrêter qu'à l'Yser.

¹ Dans la nuit du 14 au 15, ordre de battre en retraite. Canonnade du côté d'Ypres. A quatre heures du matin, départ. (Carnet de l'enseigne X...)

SUR L'YSER

Nos colonnes s'ébranlent à quatre heures, en pleine nuit, mais les chaussées sont bonnes encore, malgré la pluie qui tombe sans discontinuer depuis la veille.

L'itinéraire passe par Warken, Zarren, Eessen, avec Dixmude comme point terminus. Le 1er bataillon du 2e régiment et la petite artillerie belge du groupe Ponthus ferment la marche. Le mouvement est bien un peu gêné par l'encombrement extrême des routes : c'est l'habituelle caravane des [réfugiés](#) qui fuient l'invasion, lestés de ballots contenant toute leur fortune. Il n'y a plus que les jambes qui fassent mécaniquement leur office chez ces malheureux. Ils se rangent pour nous laisser défiler ; ils nous regardent d'un œil vide, comme si leur âme était restée là-bas, derrière eux, avec toutes les choses familières et douces qu'ils ont quittées. Nos hommes leur crient au passage : [Espère un peu : on reviendra !...](#)

Ils ne répondent pas. Il pleut toujours et les capotes ruissellent. Près d'Eessen, nous laissons le commandant de Kerros, avec le 2e bataillon du 1er régiment, pour tenir les routes de Vladsloo, de Clercken et de Roulers ; le 3e bataillon du 2e régiment (commandant Mauroos) pousse plus loin dans la direction de Woumen, barrant la route d'Ypres. Un beau front, mais d'une envergure un peu large, au gré de l'amiral, pour les forces dont nous disposons. Les quatre autres bataillons et la compagnie de mitrailleuses entrent à Dixmude vers midi¹ et vont immédiatement se poster derrière l'Yser, après avoir détaché une grand'garde au nord, près du village de Beerst, sur la route d'Ostende, dont l'accotement porte les rails d'un petit chemin de fer d'intérêt local. L'amiral, qui cherche, sur ce pays désespérément plat, un mouvement de terrain derrière lequel il puisse défiler son artillerie, finit par le rencontrer au sud de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à mi-chemin d'Eessen. Il place lui-même son poste de combat à la chapelle. Toutes ces dispositions ont été prises sur l'heure, et les hommes, à peine dans leurs cantonnements, ont été chargés de pioches et de pelles et envoyés, avec une compagnie du génie belge, mettre en état de défense les lisières extérieures de la ville. On doit se contenter de pourvoir au plus urgent t l'ennemi nous presse de partout. Il s'insinue autour de Dixmude. Quelques shrapnells tombent déjà sur la ville, dont les habitants ne vont pas tarder à déménager. Cependant, la voie ferrée est intacte et, précisément, on attend à Dixmude les derniers trains de matériel venant d'Anvers. [Coûte que coûte](#), — c'est un mot qui reviendra bien souvent dans les ordres de l'état-major et auquel

¹ Arrivée à Cortemarck. Tranchées. Moulin. Couché dans le moulin. Départ à quatre heures matin. Arrivée à Dixmude à 11 heures. Tranchées en deux endroits. Entendu le canon. (Carnet de l'enseigne Gautier.)

la brigade se pliera sans observation, — il faut protéger la ligne, tenir l'ennemi à distance. Deux, trois trains passent. Les étranges convois ! Jusqu'à la nuit, ils arrivaient, tous feux couverts : les mécaniciens ne sifflaient pas au disque : on n'entendait que le halètement sourd de la machine, pareil au grand soupir de ces plaines dévastées...

Le soir même, nos grand'gardes de la route d'Eessen étaient attaquées par une automitrailleuse et 200 cyclistes allemands : elles repoussaient l'attaque ; mais nous étions vraiment là trop à découvert, trop **en l'air**. L'amiral estimait peu prudent de garder un front aussi vaste avec des troupes numériquement aussi faibles et dont l'**écoulement** demanderait néanmoins un assez long temps. A Dixmude, au contraire, où l'Yser commence d'obliquer vers la côte et dessine un rentrant tourné vers l'ennemi, la position permettait à notre artillerie un tir concentrique particulièrement favorable à l'attitude défensive qui nous était commandée. Il n'y avait plus lieu d'invoquer les considérations qui nous avaient obligés à étendre notre front : tous les transports venant d'Anvers avaient pu s'opérer en temps opportun. Désormais le sort de l'armée belge était assuré ; son matériel avait rejoint, et elle-même, sauf quelques effectifs faits prisonniers à la sortie d'Anvers ou rejetés en Hollande et les divisions qui nous prolongeaient jusqu'à la mer du Nord, se trouvait à l'abri derrière l'Yser, en liaison avec le corps anglais et l'armée du général d'Urbal : la brigade pouvait donc, sans inconvénient, resserrer sa défense autour de Dixmude.

Le commandement belge, passé entre les mains du général Michel, se rendit sans peine à ces raisons, et l'opération fut décidée pour le lendemain. **Les Boches étaient là vingt-quatre heures après nous, dit une lettre de marin. Nous les espérions à huit kilomètres de la ville. Tout le monde était éreinté, mais solide au poste.** L'évacuation de ces avancées dangereuses, sur un terrain plat, découvert, où quelques fermes, des muons de paille et des peupliers en bordure de route ne nous offraient que des abris intermittents, s'exécuta malgré tout sans pertes sensibles et, tout de suite, la résistance s'organisa autour de Dixmude.

L'amiral a mouillé ici, écrit le 18 octobre un breveté de Servel. M'est avis que nous ne démarrerons pas de sitôt.

Rien de plus exact. Dixmude, jusqu'à un certain point et surtout quand les eaux noieront sa banlieue orientale, est un peu comme un navire embossé à l'entrée d'une mer intérieure. Mais ce navire n'avait ni cuirasse, ni bastingages, ni sabords. Les tranchées creusées à la hâte autour de la ville n'auraient pu résister à une solide attaque d'infanterie : la première lame de fond les eût emportées. Tout était à faire pour l'organisation de la défense et tout devait être fait en quelques jours, presque en quelques heures, sous le feu même de l'ennemi. C'est l'honneur de l'amiral de l'avoir tenté et de s'être cramponné à Dixmude comme il se fût cramponné à son bord. Dès l'instant qu'il a reconnu l'importance de la position, il met tout en œuvre pour accroître sa valeur défensive : il ne se laisse pas égarer par les feintes de l'adversaire et les tentations de déploiement qu'il lui offre ; ramassé sur l'Yser, la tête vers l'ennemi, il ne sortira de ses lignes que trois fois, pour soutenir une attaque de la cavalerie française sur Thourout, pour ramener l'ennemi qui porte ailleurs son effort et qu'on inquiétera sur Woumen et enfin pour coopérer à la reprise de Pervyse et de Ramscappelle. Mais toujours, même quand il détache ainsi des unités assez loin de sa base, il maintient tout ou partie de ses réserves à Dixmude, il s'accroche à son rentrant, — il monte le quart sur l'Yser.

DIXMUDE

A la date du 16 octobre 1914, Dixmude — en flamand *Diksmuiden* — comptait quelque 4.000 âmes. Les Guides l'appellent une *jolie petite ville* : ce n'était qu'un gros bourg. *Imagine-toi Pont-Labbé*, écrit un de nos marins, mais un Pont-Labbé flamand, tout briques et tuiles, fleuri d'estaminets et de béguinages, propre, mystique, sensuel et charmant, surtout quand la pluie faisait trêve et que, sous un ciel lavé, derrière un rideau de tilleuls centenaires, ses vieux logis bariolés d'ocre et de vert pomme riaient aux eaux de son canal. Des quatre aires de l'horizon, de longues files de peupliers s'acheminaient en procession vers l'antique église qui lui sonnait les heures et qui était placée sous le vocable de saint Nicolas. C'était la merveille du lieu. On louait fort son élégante abside du XV^e siècle ; mais, après qu'on en avait fait le tour, on pouvait encore, sans déception, pénétrer à l'intérieur où se voyaient un beau Jouvenet, l'*Adoration des Mages* de Jordaens, des fonts baptismaux d'une sobre ordonnance et l'un des plus magnifiques jubés de la Flandre occidentale, contemporain et rival de ceux du Folgoët et de Saint- Etienne-du-Mont.

Cette riche église, la délicieuse grand'place gothique de l'Hôtel-de-Ville, le pont *romain* du canal de Handzaeme et la svelte silhouette de sa *maison du juge*, cinq ou six autres *demeurances* du vieux temps, aux pignons en escalier ou en console rampante, comme ce cabaret *Der Papegai* — Au Perroquet — qui étalait sur sa façade ventrue, en énormes chiffres espacés, le millésime de sa fondation, ne suffisaient peut-être pas à dériver vers Dixmude le courant de la badauderie cosmopolite : les touristes la négligeaient ; l'histoire l'ignorait. Chef-lieu d'arrondissement d'une contrée essentiellement agricole, au confluent de deux cultures et comme à cheval sur l'infini des betteraves et l'infini des prairies, dont l'Yser forme la ligne de démarcation, Dixmude ne s'animait un peu qu'aux jours de foire : elle apparaissait bien alors comme la capitale de ce grand pays plat, zébré de canaux, plus aquatique que terrestre, où paissaient, sous la garde des bergers classiques à huppelande grise, d'innombrables troupeaux de vaches et de moutons ; les prés-salés de Dixmude, presque autant que son beurre qui s'exportait jusqu'en Angleterre, étaient célèbres. Une population pacifique, un peu lourde, de chair rose et de parler rauque, traînant, appuyé, menait dans les fermes éparses autour de la ville une existence tramée de rude labeur, de pratiques dévotieuses et d'honnêtes beuveries. Les pays de plaine ne portent pas au rêve. Quand ils sont, comme celui-ci, des pays amphibies, moitié terre, moitié eau, ils n'exaltent pas non plus la fibre guerrière : trop de soucis domestiques absorbent l'habitant, qui doit batailler à la fois, pour son gagne-pain, contre deux éléments rivaux.

Seule lutte qu'il connaisse : jamais invasion ne s'est risquée par là. Et comment l'eût-elle fait ? Tout le pays, entre les collines de Cassel, Dixmude et le bourrelet de dunes du littoral, n'est qu'une immense *schoore*, un vaste polder conquis sur la mer et presque partout en contre-bas d'elle, à cause du tassement des tangles après leur assèchement. Jusqu'au XI^e siècle, c'était encore un golfe où pouvaient s'aventurer les drakkars des pirates Scandinaves : si Dixmude, comme Penmarc'h et Pont-Labbé, avait conservé sa physionomie maritime, on aurait retrouvé, aux murs des maisons riveraines, les organaux rouillés qui servaient à l'amarrage des barques. Pour s'assurer la possession de cette terre incertaine, lentement annexée par l'effort des générations, conquise, mais non soumise et toujours nostalgique de son premier état, il ne suffisait pas de refouler la mer, qui l'eût remplie deux fois le jour de ses remontées régulières : il fallait encore évacuer les eaux douces qui y déversent de l'ouest et du sud et principalement des collines glaiseuses du Houtland, stagnent sur un sol imperméable, noient les prairies, coupent les chemins, battent les villages. La lutte est de toutes les heures. Un tel pays, menacé sur tous ses fronts, n'est habitable que moyennant des précautions et une surveillance incessantes : contre la mer, on a Nieupoort et son formidable outillage de pertuis, de jeux d'écluses, de sas, de vannes et décries : contre l'eau douce, qui suinte de partout, dont les flaques, dès l'automne et longtemps encore après l'hiver, diamantent la bure de la glèbe, on n'a que le drainage méthodique, continu, dirigé, sous le contrôle de l'État, par des associations de fermiers et de propriétaires (les *gardes-wateringues*). De là les innombrables fossés d'écoulement (*watergands*) qui longent les haies, les milliers de canaux collecteurs qui quadrillent le sol, les digues de plusieurs mètres de haut qui surplombent les rivières, l'Yser, l'Yserlée, le Kemmel, le Bertearaart, le Viret, vingt autres ruisseaux innomés et d'allure débonnaire qui, brusquement, aux guilées d'automne, s'enflent, bouillonnent et dévalent torrentiellement dans l'ancien *schoore* de Dixmude. Les routes, sur ce pays déprimé, cette palude illimitée, dont quelques bouquets d'arbres, des toits de fermes basses rompent seuls la monotonie, doivent être fortement surélevées. Elles sont peu nombreuses. Juste ce qu'il faut pour assurer les communications. Encore exigent-elles un entretien permanent ; ravinées par les obus, défoncées par les marmites allemandes, les *gros noirs*, comme les appellent les marins, nos compagnies de cantonniers françaises et belges, pendant toute la durée des opérations qui vont commencer, seront occupées nuit et jour à les remettre en état.

Des autres routes qui rampent sur la plaine, il ne faut pas parler. Ce ne sont que des pistes, dont la plupart s'effacent, l'automne venu, sous l'afflux des eaux souterraines. L'eau est ici partout : dans l'air, sur terre et sous terre, où elle apparaît à moins d'un mètre de profondeur, dès qu'on crève la croûte d'argile molle qu'elle soulève comme une ampoule. Il pleut trois jours sur quatre dans cette région. Les vents de noroît eux-mêmes, qui étêtent les maigres arbres et les couchent dans une attitude de panique, y charrient les lourds nuages de pluie froide formés au large, dans les zones hyperborées. Et, quand la pluie cesse, la brume monte du sol, une brume blanche, presque consistante, où hommes et choses prennent un aspect fantomal. Il arrive bien que le *schoore* s'éclaire entre deux ondées, comme un visage en pleurs qui s'essaie à sourire. Ces bonnes fortunes sont rares. C'est ici le pays de l'humidité, le royaume de l'eau, — l'eau douce, la bête noire de nos marins. Et c'est ici que la destinée les appelle à combattre, à fournir leur plus gigantesque effort. Pendant près de quatre semaines, du 16 octobre au 10 novembre — date de la prise de Dixmude —, à

l'entrée de ce delta de marécages, veillé par de vieux moulins aux ailes disloquées, un contre six, sans caleçons, sans chaussettes, sous la pluie, dans la vase plus cruelle que les obus, ils vont, avec l'amiral, s'accrocher désespérément à leur radeau de misère pour barrer la route de Dunkerque, sauver l'armée belge d'abord, puis permettre à nos armées du Nord de se masser derrière l'Yser et d'étaler le choc ennemi. *Au début d'octobre*, dit le *Bulletin des armées* du 25 novembre 1914, qui résume exactement la situation, *l'armée belge sortait d'Anvers trop éprouvée pour participer à une manœuvre*¹ ; les Anglais quittaient l'Aisne pour le Nord ; l'armée du général de Castelnau ne dépassait pas le sud d'Arras ; celle du général de Maudhuy se défendait du sud d'Arras au sud de Lille. Plus loin, nous avons de la cavalerie, des territoriaux, des fusiliers marins. Pour le moment, à Dixmude, au point le plus exposé et sauf quelques détachements beiges, qui se raidissaient, dans un suprême effort, pour coopérer à la défense, nous n'avions que les fusiliers.

L'amiral leur avait dit : *Le rôle qu'on vous donne est dangereux et solennel : on a besoin de vos courages. Pour sauver tout à fait notre aile gauche jusqu'à l'arrivée des renforts, sacrifiez-vous. Tâchez de tenir au moins quatre jours*².

Au bout de quinze jours les renforts n'étaient pas encore arrivés et les fusiliers continuaient de *tenir*³. Ces hommes n'avaient aucune illusion sur le sort qui les attendait. Ils se savaient perdus, mais ils embrassaient toute la grandeur de leur sacrifice. *C'est à nous, les marins*, écrira de Dixmude à la date du 5 novembre le fusilier P..., d'Audierne, *qu'on avait confié le poste d'honneur, c'est-à-dire que dans ce coin-là il fallait tenir coûte que coûte ; plutôt mourir tous que de capituler ! Et je t'assure que nous avons tenu bon, quoique nous n'étions qu'une poignée d'hommes contre une force six fois supérieure en nombre avec de l'artillerie*. Exactement 6.000 marins et 5.000 Belges, sous les ordres du général Meyser, contre trois corps d'armée allemands. Une artillerie insuffisante, au moins dans les débuts. Pas de pièces lourdes, pas d'avions non plus, rien pour nous éclairer que les rapports des cyclistes belges et les évaluations approximatives des hommes des tranchées. — Combien étiez-vous donc ? demandera au lendemain de la prise de Dixmude un major prussien fait prisonnier. Quarante mille au moins, n'est-ce pas ?

Et, quand il apprendra que les marins n'étaient que 6.000, il en pleurera de rage :

— Ah ! si nous avions su !

¹ Quatre de ses divisions allaient cependant défendre seules, jusqu'au 23 octobre, la route d'Ypres à Ostende, entre Dixmude et Stype, puis la ligne de l'Yser, de Dixmude à Nieuport. (V. plus loin.)

² Pierre Loti, *Illustration* du 12 décembre 1914.

³ Jusqu'au 4 novembre exactement, où les renforts arrivèrent, mais pour nous quitter presque aussitôt.

LA PRISE DE BEERST

Sauf un maigre faubourg qu'elle pousse au delà du canal de Handzaeme, Dixmude est tout entière étalée sur la rive droite de l'Yser. Cependant notre front de défense générale, à la date du 16 octobre, en amont et en aval de la ville, déborde sensiblement le tracé du fleuve : de Saint-Jacques-Cappelle à la mer du Nord, par Beerst, Keyem, Leke, Saint-Pierre, etc., petites agglomérations rurales, hier inconnues, endormies dans la douce paix flamande et qui vont s'éveiller au coup de tonnerre de l'invasion, l'arc de cercle qu'il décrit suit à peu près sur tout son parcours, jusqu'à Stype, l'accotement du chemin de fer routier d'Ypres à Ostende. Les fusiliers flanquent ce front, de Saint-Jacques au confluent du Viret. Les 1^{re}, 2^e, 4^e et 5^e divisions belges occupent le reste du fer à cheval, mais les effectifs de ces divisions étiques n'ont pas été complétés ; certains régiments sont tombés de 6.000 à 2.000 hommes ; des compagnies entières ont fondu. Ces débris continuent de faire tête avec un beau courage. Jusques à quand ? Comme à nos fusiliers, on leur a demandé de tenir quatre jours, et c'est le 23 octobre seulement, au bout de neuf jours, qu'arriveront les renforts du général Grossetti¹.

L'amiral avait partagé la défense de Dixmude en deux secteurs, coupés par la route de Caeskerke : le secteur nord, confié au 1^{er} régiment (commandant Delage), et le secteur sud, confié au 2^e régiment (commandant Varney). Il avait placé son poste de commandement à la gare de Caeskerke, au point de jonction des lignes de Fûmes et de Nieuport, ne gardant à sa disposition qu'un bataillon du 2^e régiment. Des deux batteries du groupe belge, l'une s'était défilée au sud

¹ Les effectifs belges qui vont coopérer avec nous à la défense de Dixmude ne se montrèrent pas inférieurs à ceux du bas et moyen Yser et si, au lieu d'un historique de la brigade, nous avons fait ici un exposé général des opérations, la plus simple équité nous eût commandé de restituer à ces troupes la part qui leur revient dans la défense. Elle fut assez belle pour que le général en chef des armées chargeât le général Foch d'aller porter au général Meyser, dont la brigade s'était particulièrement distinguée à Dixmude, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et pour que deux des drapeaux de cette même brigade, le 11^e et le 12^e, fussent décorés par le Roi et autorisés à inscrire dans leurs plis le nom de la glorieuse cité. Nous n'avons pas davantage insisté, et pour les mêmes raisons, sur l'actif et brillant concours que nous prêtèrent les quelques centaines de Sénégalais qui, vers la fin, furent adjoints aux fusiliers.

du deuxième passage à niveau de la voie ferrée de Fûmes, l'autre au nord de Caeskerke. Une ligne téléphonique les reliait à la grande minoterie de Dixmude située à l'entrée du Flaut-Pont et dont la plate-forme en ciment armé nous offrait un excellent observatoire. L'épaisseur de ce massif de béton, aussi coûteux que disproportionné à l'importance de l'établissement, mais très propre à recevoir de l'artillerie lourde qui battrait de là toute la vallée de l'Yser, ne laissait pas d'inspirer certaines réflexions : c'est peut-être une des rares occasions où les préparatifs de l'avant-guerre auront tourné contre leurs auteurs. La compagnie des mitrailleuses se tenait à la croisée des routes de Pervyse et d'Oudecappelle ; dans les tranchées de l'Yser nous avons surtout des troupes belges ; au sud enfin, débouchant de la forêt d'Houthulst avec quatre divisions de cavalerie¹, le général de Mitry lançait une pointe hardie sur Clercken et nous soulageait un peu de ce côté, sans parvenir à enrayer l'offensive allemande qui se déployait en force à quatre heures de l'après-midi.

Suivant son habitude, l'ennemi avait commencé par préparer le terrain à l'aide de son artillerie, qui, du plissement où elle s'était défilée, aux abords d'Eessen, à l'est de Dixmude, nous couvrait des projectiles de ses canons de 10 et de 15 centimètres. A peine les derniers flocons des batteries allemandes s'étaient-ils dissipés que l'infanterie attaqua : l'action fut assez chaude et se prolongea pendant toute la nuit et la matinée du 17, avec des alternatives violentes d'avance et de recul. L'ennemi, désireux d'en finir d'un coup, se présentait en masses compactes dans lesquelles nos mitrailleuses et nos feux de salve ouvraient des brèches sanglantes. Ces bastions mouvants oscillaient pendant quelques secondes, rebouchaient leurs brèches et revenaient en formations aussi serrées qu'avant. Aucun réseau de fils barbelés ne protégeait les abords de nos tranchées ; la plupart n'avaient ni toit, ni créneaux. Dans ces installations de fortune, le succès de la résistance dépendait uniquement de l'intrépidité des hommes et de l'adresse du commandement. Quelques éléments furent perdus, repris, perdus et repris encore. Mais, dans l'ensemble, notre ligne se maintint : l'ennemi ne put pénétrer dans la défense. Au petit jour, découragé, il suspendit l'attaque ; mais, comme un chien qui s'éloigne en grondant, il n'arrêta de nous canonner qu'à onze heures du matin. Après, note le fusilier R..., tout bruit cesse. Dixmude a peu souffert ; les dégâts causés par les obus sont insignifiants. Mais il est vrai que l'ennemi n'avait pas reçu encore son artillerie lourde.

On profita du répit qu'il nous accordait pour refaire les tranchées des lisières extérieures, quelque peu endommagées, et commencer l'organisation des autres ; le travail, d'ailleurs, était repris à chaque accalmie, mais il s'exécutait surtout la nuit et le matin, de cinq à neuf heures, jusqu'au lever de la brume. A cette heure-là, généralement, avec la clarté, la canonnade reprenait : nos pièces étaient trop faibles et en trop petit nombre pour répliquer efficacement à l'ennemi. Aussi la brigade accueillit-elle avec un vrai soulagement le renfort qui lui arriva dans la journée du 17 : cinq batteries du 3e régiment d'artillerie belge (colonel Wleschounes) qui, ajoutées au groupe Ponthus, allaient donner à la défense de Dixmude un total respectable de soixante-douze bouches à feu, sans grande portée malheureusement et d'un métal trop peu résistant pour nos obus

¹ C'est ce corps qui gardait l'Yser vers Loo. Avec une magnifique audace, le général d'Urbal, avant même d'être en possession de toutes ses forces, le jetait sur la forêt d'Houthulst, d'où il devait débusquer les Allemands, pour marcher ensuite sur Thourout et Roulers, tandis que sir Rawlinson marcherait sur Menin.

de 75. Telles quelles, réparties de Caeskerke à Saint-Jacques-Cappelle¹, notre front s'en trouva singulièrement amélioré. L'amiral, qui voulait s'en réserver l'emploi, fit relier téléphoniquement cette artillerie à son poste de commandement : une bataille se dirige aujourd'hui du fond d'un cabinet. Néanmoins il autorisa d'une façon permanente les batteries à ouvrir instantanément le feu de jour comme de nuit sur les abords de Dixmude, toutes les fois que la fusillade et particulièrement le bruit des mitrailleuses indiquerait qu'une attaque d'infanterie était dirigée contre nos tranchées.

Son échec du 16 octobre avait-il induit notre adversaire à plus de circonspection ? Comme il nous avait laissé respirer dans l'après-midi du 17, il nous donna campos toute la journée du dimanche 18. On ne signala que deux ou trois patrouilles de cavalerie vers Dixmude et qui furent rapidement dissipées par quelques volées d'artillerie. Ce jour-là encore, nos fusiliers eurent une heureuse surprise : un officier de haute taille, silencieux, aux yeux graves, sanglé dans son dolman noir, vint visiter avec l'amiral les tranchées de l'Yser. Son inspection avait dû le satisfaire. Il serra la main de l'amiral et, remonté sur la berge, s'arrêta un moment pour contempler le triangle de marécages qui faisait à présent tout son royaume : c'était Albert Ier.

D'autres nouvelles arrivaient du front, qui étaient de nature à nous inspirer confiance. Malgré la chute de Lille, nos armées du Nord avaient pris l'offensive de Roye à la Lys, avec un succès marqué : du quartier général anglais ordre était donné au 1er corps de se concentrer à Ypres, d'où il essaierait de se porter dans la direction de Bruges². Ce mouvement stratégique avait même reçu un commencement d'exécution et la cavalerie française qui venait d'enlever Clercken pouvait être considérée comme l'avant-garde du corps de sir Douglas Haig. Elle demandait à l'amiral de la faire appuyer en flanc pour continuer sur Zarren et Thourout. L'amiral détacha immédiatement vers Eessen le commandant Mauros avec un bataillon du 2e régiment et deux automitrailleuses belges. La route était libre, jonchée de cadavres de chevaux, même de soldats, comme après une retraite précipitée. L'ennemi semblait s'être volatilisé. Mais à Eessen, l'église, dont il avait fait son écurie, comme il fera de l'église de Vladsloo une sentine, par vieux goût luthérien du sacrilège, gardait les traces toutes fraîches de son passage. Ces fumées de la bête ne nous renseignaient pas sur la direction qu'elle avait prise. Plusieurs routes s'ouvraient devant elle. Le plus vraisemblable est qu'averti du mouvement de la cavalerie française l'ennemi se retirait sur Bruges par Wercken ou Vladsloo. A tout hasard, le commandant Mauros s'était installé en halte gardée à Eessen pour y attendre le jour, cependant que deux régiments de goumiers³, qui avaient été mis pour la circonstance à la disposition de l'amiral et qui assuraient sa liaison avec le gros du corps opérant sur Thourout, partaient en fourrageurs vers Bovekerke et les bois de Couckelaere. On atteignit ainsi la matinée, et l'exécution du plan français semblait devoir se poursuivre normalement, quand un terrible coup de boutoir de l'ennemi, sur un point où on ne l'attendait pas, vint brusquement tout compromettre.

¹ Un groupe sur l'Yser, au nord de Caeskerke, un au sud d'Oostkerke, un à la ferme Bien-Acquis, un à Kappelhock, un à Saint-Jacques-Cappelle.

² Cf. *Rapport du maréchal French*. On sait que ce mouvement, prononcé le 21 octobre, fut arrêté sur la ligne Zonnebeke-Saint-Julien-Langermack-Bischoote.

³ Sous les ordres du colonel du Jonchay.

En réalité les Allemands n'avaient pas battu en retraite. Ou plutôt ils ne s'étaient repliés que pour reprendre le contact plus loin et dans des conditions plus favorables. Renseignés sur le genre d'accueil qui les attendait à Dixmude, ils voulaient tâter un autre point du front, dans l'espoir que les [petits Belges](#) se montreraient de meilleure composition que les [demoiselles au pompon rouge](#). Vers neuf heures, dans la matinée du 19, en trois bonds simultanés, ils se jetaient, à Leke, à Keyem et à Beerst, sur la mince ligne belge, qui chancelait sous le choc. Pourrions-nous la soutenir à temps ? Qu'elle soit enfoncée, et c'est la route ouverte vers l'Yser, l'Yser emporté peut-être, Dixmude prise à revers. L'amiral n'hésite pas : toute la brigade donnera, s'il le faut. Il pousse à marche forcée deux des bataillons de sa réserve sur la route d'Ostende, un autre ([commandant Mauros](#)) en flanc sur Vladsloo et Hoograde. L'artillerie appuie le mouvement, qui commence à dix heures. Mais il est impossible de savoir si Keyem et Beerst sont aux mains des Belges ou des Allemands et, dans le doute, l'artillerie n'ose les fouiller. Les deux villages s'enveloppent d'un silence de mauvais augure. Le commandant Jeannot et le commandant Pugliesi-Conti, qui marchent sur Keyem avec le 1er et le 2e bataillons du 2e régiment, prennent leurs dispositions en conséquence : tandis que la 6e compagnie du 2e bataillon s'avance vers Keyem, avec le lieutenant de vaisseau Pertus, la 5e compagnie, commandée par le lieutenant de vaisseau de Maussion de Candé, reçoit l'ordre de se porter sur Beerst. De Maussion fait mettre sa compagnie en ligne de sections par quatre. Aux approches du village, il est accueilli par une salve de mitraille ; les Allemands sont retranchés dans les maisons et l'église, d'où ils dirigent un feu nourri sur nos troupes. L'attaque de la position est rendue singulièrement difficile par la nature du terrain, complètement plat, et sans autre abri que les fossés d'irrigation et quelques haies défeuillées ; on ne peut s'en approcher qu'en rampant. Nous perdons pas mal d'hommes dans cette manœuvre de déploiement, si peu conforme à la nature impulsive des marins : toute tête qui émerge est une cible ; de Maussion, qui s'est mis debout, pour inspecter la position ennemie, tombe foudroyé. A chaque instant quelqu'un des nôtres roule dans les betteraves. La charge ne sonnera donc pas ? Elle sonnera. Mais trop tôt encore. Pertus, qui est entré dans Keyem, culbute le premier, la jambe broyée, au moment où il emportait le village : on lui détache en soutien le lieutenant de vaisseau Hébert avec la 8e compagnie. [Mais les fossés de la route sont déjà remplis par les hommes du 1er bataillon, et le capitaine Hébert doit obliquer à travers champs pour éviter cette route encombrée.](#) Le feu que nous recevions était devenu très vif. Il nous prenait par le flanc et nous risquions d'être anéantis avant d'avoir atteint notre objectif : la compagnie Hébert fit donc un à-droite et marcha sur la lisière des bois et des maisons situés entre Beerst et Keyem, lisière où semblaient se tenir l'infanterie et l'artillerie ennemies. Hébert se retranche dans une ferme avec la 3e section ; l'enseigne de Blois et l'officier des équipages Fossey, avec la 1e et la 2e section, se déploient en tirailleurs, face au boqueteau. De haie en haie et de [watergand](#) en [watergand](#), appuyés par la section de mitrailleuses du lieutenant de vaisseau de Roucy, ils parviennent jusqu'à 500 mètres de la position ennemie, en liaison avec le commandant Jeannot qu'une manœuvre semblable a porté sur leur gauche à la même hauteur.

— Je crois que c'est le moment de faire le bond, dit le commandant.

— En avant ! crie de Blois à ses hommes.

Fossey donne le même ordre : les deux sections s'élancent de leurs tranchées provisoires sous une pluie de balles. Plusieurs hommes basculent ; Fossey est

tué, de Blois grièvement blessé à la tête et à la jambe¹ : le reste des sections se débande vers la ferme où Hébert, par les meurtrières qu'il a réussi à ouvrir aux étages supérieurs, truqués par leurs premiers occupants de telle sorte qu'on ne pût pas tirer, essaie d'arrêter la contre-attaque ennemie, jusqu'au moment où une batterie invisible défonce les murs, blesse ses deux lieutenants et l'oblige à se replier. Lui-même, en se défilant par les fossés, est atteint de deux balles² ; l'enseigne du Reau, qui s'est levé de son abri pour se porter en avant, a l'épaule fracassée ; les pertes du bataillon Jeannot, dont les sections ont continué l'attaque et laissé cent dix des leurs sur le carreau, sont bientôt si fortes qu'il faut le ramener en arrière. C'est alors que le colonel du 2e régiment, ralliant les débris des compagnies engagées et sans cesser de se couvrir vers Keyem, fait masse de toutes ses forces, prend leur tête et, après avoir rampé jusqu'à deux cents mètres de la position, se jette en foudre sur Beerst. Son exemple électrise les hommes. On sent qu'ils se feront hacher cette fois plutôt que de céder le terrain ; pour être plus libres de leurs mouvements, certains ont décapelé leurs capotes. Le vieux sang corsaire gronde en eux. Ce n'est plus la charge, c'est l'abordage, où, comme aux temps héroïques, le premier qui saute sur le pont ennemi, sabre aux dents, pistolets au poing, est le chef de la bordée. Derrière le colonel du 2e régiment, redevenu le commandant Varney, tout l'équipage se rue. Mais, une maison enlevée, il faut prendre d'assaut la suivante. Cependant l'attaque progresse. L'amiral, pour lui conserver son souffle, la fait soutenir par un nouveau bataillon de sa réserve (commandant de Kerros), que le bataillon Jeannot, trop éprouvé, ira remplacer à Dixmude. Le bataillon Mauros débouche dans le même temps de Vladsloo d'où il a délogé l'ennemi avec l'aide des automitrailleuses de la brigade belge³ ; la 5e division alliée prolonge le front de combat à droite et en arrière. Et, tout de suite, on voit les effets de cette heureuse disposition tactique : l'ennemi, qui a mis en action son artillerie,

¹ On sait que, sous le pseudonyme d'Avesnes, le comte de Blois a publié les souvenirs de voyage, des contes et un roman maritime, la Vocation, d'une délicatesse de sentiment et d'une finesse d'analyse peu communes. Il n'est que juste de nommer ici le quartier-maître Echivant qui emporta sous les balles son officier blessé et le ramena en arrière.

² Une à une les compagnies de mon bataillon furent engagées. La mienne prit position dans une ferme. En l'inspectant, je m'aperçus qu'elle était truquée : les murs du côté regardant Dixmude étaient percés de meurtrières ; du côté opposé, au contraire, tout était arrangé de telle sorte qu'on ne pût pas tirer. Il fallut construire des échafaudages pour arriver aux fenêtres surélevées... Et, quelques instants après, une batterie invisible nous couvrit d'obus. Les shrapnells labouraient le sol, les percutants enfonçaient les murs, mes hommes tombèrent, mes deux lieutenants furent blessés. En se défilant dans les fossés, nous pûmes sortir. Des tireurs habiles dissimulés dans les arbres nous décimaient. Et brusquement mon bras gauche me fit un mal horrible, une balle m'avait déchiré les muscles du coude au poignet. Une autre me frappa au cœur, traversant un bloc-notes, un manuel d'officier en campagne et s'arrêta sur mon portefeuille. Je tombai. Mes hommes m'emportèrent sous le feu. Ma dernière vision est un ballon captif qui se dandinait au-dessus des bois et dirigeait le tir de la batterie ennemie. (B. KIMLEY, *op. cit.*). M. G. Hébert est le célèbre inventeur des méthodes athlétiques en usage dans la marine et qui portent son nom.

³ Cette opération, qui fut très brillante et valut au capitaine de frégate Mauros son inscription au tableau d'avancement, semble s'être faite d'assez bonne heure et peut-être dans la nuit même. En arrivant à Eessen, à une heure du matin, note le fusilier R..., une compagnie, envoyée en reconnaissance au village de Vladsloo, est accueillie à coups de fusil : les Allemands n'ont pas encore abandonné ce village ; nous les délogeons, aidés par des automitrailleuses belges et par l'artillerie belge. Nous réussissons à nous emparer de Vladsloo et devons faire notre jonction avec le reste du régiment à Beerst.

tâtonne à la recherche de nos pièces défilées au nord de Dixmude ; à cinq heures de l'après-midi, nous sommes maîtres de Beerst. Les baïonnettes peuvent se reposer : elles ont fait du **bon travail** ; dans les rues, les cours des fermes, on marche sur une litière de cadavres. Mais la nuit tombe ; l'amiral, qui s'est porté sur la ligne de feu, ordonne au commandant Varney d'organiser immédiatement les abords du village en prévision d'un retour offensif de l'ennemi. Nos hommes s'y mettent allègrement ; ils sont encore dans tout l'enivrement de leur coûteuse victoire¹.

A peine la pioche en main, un contre-ordre : du quartier général belge, on nous commande de nous replier sur nos anciennes positions. La brigade rentre à onze heures du soir dans ses cantonnements de Caeskerke et de Saint-Jacques-Cappelle. Derrière elle, l'horizon flambe ; c'est Vladsloo que l'ennemi a réoccupé et qui dresse le **coq rouge** sur ses toits.

¹ Lundi 19 octobre attaque de Beerst à la baïonnette. Plusieurs officiers tués et blessés. (Carnet de l'enseigne X...) — Depuis cinq jours on se bat, écrit dans une lettre à la date du 22 octobre l'enseigne Gautier. Avant-hier nous avons repris l'offensive. Cela a été un peu dur. Ne te frappe pas des pertes annoncées. Je ne t'en aurais pas parlé, mais, puisque aussi bien tu les verras dans les journaux, j'aime mieux que ce soit moi qui te les dise : Le Douget, qui était aux compagnies de formation à Lorient, a été tué à Gand. De Maussion a été tué avant-hier ; Hébert, Pertus, de Mons sont blessés... Dans son carnet de route, à la date du 18, l'enseigne Gautier ajoute aux noms précédents ceux des enseignes de Blois et de Roussille, blessés. Sur l'affaire elle-même, il fournit quelques précisions intéressantes : Les Allemands tirent sur nous à 100 mètres à droite de leurs petits postes. Mise on batterie sur une route près d'une maison ; reçu des shrapnells en quantité ; replié plus loin, puis au crépuscule mis en route sur Beerst. Rampé pendant 800 mètres. — Voici d'autre part un petit fait que nous rapporte l'abbé Le H... et qui met en belle lumière l'héroïsme et l'esprit d'abnégation des hommes. C'était à Beerst. Un quartier-maître a la jambe cassée d'une balle dans la tranchée provisoire qu'il occupait avec sa compagnie. Il continue à se battre. Ses camarades sont obligés de céder du terrain sous un feu d'enfer. Il refuse de se laisser emporter et se traîne dans un fossé d'où il abat encore trois Allemands venus en rampant pour le prendre. Heureusement un jeune fusilier n'a pu se résoudre à laisser là le quartier-maître qui fit son instruction à Lorient. Au prix d'efforts inouïs, il parvient jusqu'il lui et réussit à le traîner pendant 300 mètres jusqu'à une maison où il le met à l'abri. A peine est-il sorti de cette maison qu'une balle l'atteint à son tour au bras. La nuit tombait. Il s'en vient seul au poste de secours pour se faire panser. Je m'y trouvais. Il me raconte son histoire avec une émotion si communicative que je lui demande de servir de guide à deux brancardiers que j'accompagnerai et qui iront chercher le quartier-maître. Sans hésiter, malgré le danger très réel, il se remet en route devant nous. Après une marche très pénible sur un terrain complètement plat et balayé par les mitrailleuses allemandes, nous avons la chance de retrouver le quartier-maître et de pouvoir le ramoner dans nos lignes. Je signalai le soir même ces deux braves au commandant du régiment. Puissent-ils avoir obtenu la récompense qu'ils méritaient !

LES PREMIERS EFFETS DU BOMBARDEMENT

Le quartier général belge a-t-il jugé que son front de la route d'Ostende était trop excentrique et que la ligne de l'Yser lui offrirait un plus solide épaulement ? C'est probable. Et, à ce compte, notre diversion sur Beerst n'aura pas été complètement inutile, puisqu'elle aura permis le repli en bon ordre des troupes belges ; mais, d'autre part, du fait de cette diversion et du renforcement des troupes allemandes, de Mitry n'a pu se maintenir à Thourout : les goumiers sont rentrés à Loo ; le reste de la cavalerie française a dû suivre le mouvement. Tout le terrain est dégagé devant Dixmude, et l'ennemi, grossi de nouvelles formations et qui a reçu d'Anvers son artillerie lourde, devenue disponible par la chute de la ville, va pouvoir reprendre en toute sécurité l'attaque de nos positions, combinée avec une action parallèle sur les lignes du bas et moyen Yser. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il convient en effet de se rappeler que la défense de Dixmude et celle de l'Yser, puis, après que l'Yser aura été forcé, la défense de la voie ferrée de Caeskerke-Nieuport, sont intimement liées et que Pervyse et Ramscapelle mènent aussi bien à Furnes que Dixmude, Pollinchove ou Loo.

A une situation nouvelle convenait une organisation nouvelle des forces alliées : dans la nuit du 19 octobre, la brigade belge Meyser passait sous les ordres de l'amiral ; le 20, à onze heures, la première marmite tombait sur Dixmude. Jusque-là, écrit le capitaine de compagnie X..., les shrapnells de 77, aux miaulements étranges, étaient les seuls cadeaux que l'ennemi avait envoyés. Mais, dans la journée du 20, commencèrent à pleuvoir les marmites, et leur premier objectif fut, bien entendu, l'église. A la cinquième ou sixième, ce joli édifice était en feu¹. Nous n'y avons pourtant aucun observateur. Jusqu'au matin, en prévision du bombardement, on avait travaillé aux tranchées. Les plus rapprochées de l'ennemi avaient été crénelées, barbelées, approfondies à 1 m.

¹ Cf. Docteur CARADEC, *op. cit.* V. aussi le carnet de route et les lettres de l'enseigne Gautier : Onze heures, église en flammes... Les marins sont amusants. Hier, pendant la canonnade sur l'église, ils disaient : *Ah ! les vaches, les fumiers ! Si je pouvais tenir le dernier, je lui casserais la gueule !* Et ce matin nous avons fait un prisonnier blessé. Sur son passage pas un mot de haine, pas une injure. Deux marins l'aidaient à marcher. Il disait : *Bonjour. La guerre est terrible.* Et les hommes répondaient. Ils sont plus Français qu'ils ne croient, nos hommes !

70 et solidement plafonnées¹. Mais toute la défense intérieure était encore à organiser, notamment le talus du chemin de fer, où les **gros noirs** pleuvaient dru. Un soir que sa compagnie était de réserve après quarante-huit heures de tranchées, le lieutenant de vaisseau A... fut commandé pour y prendre position. Il y avait été de garde la troisième nuit précédente ; il savait, par expérience, combien l'endroit était dangereux et, moins pour lui que pour les 250 hommes dont il avait la responsabilité, il tenait à libérer sa conscience de chef :

— Il n'y a pas de tranchées au talus du chemin de fer, commandant, fit-il observer au capitaine de vaisseau V...

— Je le sais.

— Bien, commandant.

Et souriant, pour donner confiance à ses hommes, ajoute le témoin qui nous rapporte ce dialogue, il s'en alla vers un poste aussi découvert qu'un glacis.

Avec de tels officiers, Dixmude était mieux défendue que par un triple cordon de blockhaus. Les hommes, qui valaient les chefs, s'étaient vite habitués au fracas des **marmites**. Elles font plus de bruit que de mal, parce qu'on peut les voir venir et qu'elles s'annoncent par un grincement de poulies mal graissées, expliquait à sa famille un fusilier, qui ajoutait naïvement : Tout de même, celui qui a envie d'entendre des coups de canon n'a qu'à venir ici. De fait, le tapage était effroyable : 420, 305 et 77 tonnaient à l'unisson. Sans artillerie lourde pour riposter à l'ennemi, nous devions nous contenter d'attendre l'attaque inévitable qui allait suivre le nettoyage du terrain. Mais, là, les soixante-douze pièces de nos six groupes pouvaient dire leur mot. Malheureusement, à notre droite, les ravages causés dans les tranchées belges par les rafales de l'artillerie allemande ne permettaient plus à nos alliés de se maintenir : prévenu à temps, l'amiral envoya quatre de nos compagnies les remplacer. Les tranchées n'étaient pas plus tôt regarnies que l'attaque ennemie se déclencha. Sûre d'elle, du succès, elle avait adopté, comme la première fois, la formation en masses profondes, les mitrailleuses à l'arrière, les vétérans aux deux ailes, les conscrits au centre et à l'avant, ceux-ci avec des figures d'extatiques, ceux-là gorgés du souvenir de leurs anciennes victoires, tous communiant dans le même idéal patriotique, cadencant le pas et chantant leurs hymnes au Dieu national. C'étaient des jeunes gens pour la plupart, presque des enfants. Dans les tranchées plus tard, quand les fusiliers tomberont sur eux, ils se jetteront à genoux, joindront les mains et demanderont grâce en pleurant. Mais ici, dans l'ivresse de la mêlée, coude à coude sur seize rangs d'épaisseur², ils n'ont qu'une grande âme et farouche ; ils avancent d'un mouvement rythmique, à peine onduleux, quand la mitraille les bat, vrais fils de ces autres barbares qui se liaient de chaînes pour ne faire qu'un bloc dans la mort ou dans la victoire. Une odeur d'alcool, d'éther et de meurtre les précédait, comme l'haleine de cette machine sanglante. Nos hommes les laissèrent approcher à moins de cent mètres : aux cris de **Vorwaerts** — En avant ! —, partis des rangs ennemis, répondirent brusquement chez nous les ordres : **Feu à volonté ! Feu à répétition !** jetés par les officiers et les premiers maîtres. Derrière leurs créneaux, dans le bourdonnement des balles et l'éclatement des shrapnells, les fusiliers ne perdaient pas un de leurs coups. Nos mitrailleuses se

¹ Je me suis révélé entrepreneur de terrassements : mes tranchées font l'admiration des camarades... J'ai deux chambres pour les mitrailleuses, un corridor central à 1 m. 70 de profondeur avec soutes, etc. Tout le confort moderne... (Lettre de l'enseigne Gautier.)

² Vingt rangs, selon d'autres ; en colonnes par huit, suivant une troisième version.

mettaient de la partie. **On va t'en moudre !** hurlaient les pointeurs, gagnés à leur tour par l'ivresse contagieuse de la bataille. Les Allemands avançaient toujours, mais leurs masses n'étaient plus aussi profondes ; la machine disloquée ne jouait plus que faiblement. Elle vint râler son dernier effort au pied des tranchées, dans les réseaux de fil de fer barbelé où chaviraient les survivants. A huit heures du soir, trois coups de sifflet stridents comme une sirène d'usine, mettaient fin au travail de ce monstrueux organisme.

Depuis six heures on se battait dans la nuit. Une fois de plus, nous étions vainqueurs, mais à quel prix ! Dixmude, que l'artillerie lourde de l'ennemi n'avait cessé de bombarder durant l'attaque, n'est pas encore **le tas de cailloux et de cendre**, l'alignement de pierres noircies qu'elle sera plus tard ; mais déjà son agonie a commencé. On ne compte pas les maisons éventrées. Tout un quartier brûle autour de l'église. Si forte qu'elle soit, la pluie n'éteindra pas ces incendies attisés par la déflagration des obus à pétrole. Un projectile, à l'heure de l'angélus, est venu frapper le clocher de Saint-Nicolas : le bourdon, atteint en plein corps, a poussé une sorte de râle dont les vibrations se sont longuement propagées dans l'espace. **Pauvre Dixmude !** écrit un marin, **c'est ton glas qui sonne**. Heureusement, la population n'est plus là. Le bourgmestre a donné le signal de l'exode, et tous lui ont obéi, la mort dans l'âme, à l'exception des Carmélites et d'une douzaine de traînants ou d'entêtés comme ce vieux bedeau dont nous parle M. T'Serstevens, qui habitait sur la Grand'Place une vieille petite maison à ogives et à fenêtres grillées et qui, la pipe à la bouche, vous apportait les clefs de l'église : il jargonnait le flamand rude de la côte, il était tanné par le vent marin. **L'église, la maison, la place, le bonhomme, s'accordaient, traduisaient l'âme unique de la mère Flandre**, et tout cela devait s'abîmer en même temps, le bonhomme n'ayant pu se désencastrer de son logis **dont il semblait une pierre plus vivante**.

Par précaution, malgré la retraite de l'ennemi, les quatre compagnies de fusiliers avaient été laissées à leur poste de combat. Dans la nuit, en effet, des fusillades intermittentes, au nord de l'Yser, purent faire croire à une reprise d'offensive. La seule attaque un peu sérieuse se produisit à trois heures du matin, mais **nous n'eûmes pas de peine à la repousser**, note le fusilier R..., **car, dans nos tranchées couvertes, nous sommes inexpugnables**. Déçu, l'ennemi se retourna vers la ville qu'il recommença au petit jour à bombarder. Par hasard, le temps s'était nettoyé, **débouché**, disent les marins ; le **schoore** souriait ; l'alouette chantait ; lasses de meugler après l'étable ou déjà résignées à leur vie d'abandon, des vaches rumaient au soleil, et l'interminable file des canaux, les plaques argentées des **watergands** luisaient doucement sur le velours brun du palus. Le ciel, lui, comme chez le Psalmiste, s'armait de tonnerre et d'éclairs. Le bombardement devint particulièrement intense dans l'après-midi. **Par moments, la ville s'effondrait**, écrit un officier. **Les Allemands avaient d'abord amené contre elle du 10 centimètres, puis du 15 centimètres, puis du 21 centimètres, puis, comme cela ne suffisait pas, pour avoir raison de ces satanés marins, on finit par leur servir le grand jeu : 305 et 420**. Nos compagnies de réserve dans Dixmude ne laissaient pas d'être fortement éprouvées par ce feu terrible, malaisé à repérer et plus malaisé encore à éteindre avec des canons fourbus. Pour ajouter au désarroi de la situation, nous apprenons tout à coup que l'ennemi, à quatre heures, s'est emparé d'une tranchée des lisières extérieures, au sud de la ville. Surprise par une attaque en force, la section belge qui l'occupait, après une belle résistance, **quelques belles secousses**, dira pittoresquement un marin, a cédé, entraînant la débandade de la section de fusiliers en soutien derrière elle. Seul le

lieutenant de vaisseau Cayrol est resté à son poste, revolver au poing, pour permettre à ses hommes d'emporter les mitrailleuses¹. Trois compagnies se glissent immédiatement vers les tranchées compromises, après que nos canons en ont un peu nettoyé les abords.

Nous voilà en tirailleurs, écrit un des acteurs de cette scène, et, pendant que les Boches essaient de se reformer, avant qu'ils soient revenus de leur surprise, à cinquante mètres, feu de salve, puis à la baïonnette. Il fallait les voir courir comme des lièvres, jetant les armes et tout leur fourniment. Ah ! alors quelle razzia ! Cinq à six cents morts et blessés et quarante prisonniers, dont trois officiers. Nous réoccupons les tranchées, et je reste toute la nuit en tête à tête avec un Belge mort et un Boche blessé, qui ne se réveille que pour crier : *Vive France !...* de peur qu'on ne l'embroche. Quand le jour est venu et que nous avons vu notre ouvrage... — Ici un arrêt : un obus éclate au-dessus de ma tête, casse un fusil et me jette une poignée de terre dans la figure. Léger désagrément. Je continue. — ... c'était du joli. Toute la journée, les brancardiers ont ramassé des morts et des blessés, pendant que nous tirions de temps en temps des coups de fusil. Tous les blessés ramassés sont des jeunes : seize à vingt ans, de la dernière levée.

La nuit suivante, même aventure, sauf que, cette fois, ce sont les tranchées du nord qui ont molli. Comme toujours, c'est aux marins de les reprendre. Faute d'éléments disponibles, on y envoie deux compagnies du 2e régiment qui étaient prévues pour la relève : elles rétablissent les affaires en quelques coups de baïonnette.

Vous croyez qu'après cette danse-là on avait droit à un tour de buffet ? écrit un deuxième maître de manœuvre. Ouiche ! Ma compagnie était prévue pour la relève : elle va prendre la relève. Dire qu'on n'est pas un peu esquiné, ce serait mentir ; mais enfin, on tient tout de même ; on se compte : il en manque à l'appel qui ne reverront plus leur maman... Si encore on pouvait se secouer un peu pour se dégourdir les pattes !... Mais on est tassé dans la boue comme des sardines dans leur huile, lit, au matin, voilà le charivari qui recommence : quelques shrapnells d'abord, puis, de midi à une heure, une vraie trombe d'obus de tous les calibres. En font-ils un gaspillage de munitions, les brigands !...

Cette défense de l'Yser, c'est, suivant l'expression du docteur L..., une éternelle toile de Pénélope : à peine raccordé, le tissu craque sur un autre point. On sent que la pression allemande, grâce aux renforts qui lui arrivent de tous côtés, se fait chaque jour plus violente. Impuissante sur le flanc de la défense, où l'énergique attitude de nos marins lui donne l'illusion qu'il se heurte à des forces supérieures, l'ennemi insiste sur son centre, qu'il réussit à enfoncer le 22 octobre, occupant Tervaete et prenant pied pour la première fois sur la rive gauche de l'Yser². La 1re division belge, refoulée, mais non rompue, nous fait

¹ La note qui me fournit ce renseignement sur l'héroïque conduite du lieutenant Cayrol ajoute : Reçoit une balle en plein front. Rapporté par ses hommes au poste de secours où il nous rend compte de l'événement et de la bravoure de ses hommes. Ne se laisse évacuer qu'après avoir reçu l'assurance que ses mitrailleuses sont sauvées. — Revenu au front.

² *Courrier de l'armée belge*. La pression, dit cet officier, était très forte depuis le 20. Ce jour-là, une furieuse canonnade de pièces de tous calibres avait été dirigée contre les lignes belges. Une ferme comprise dans le front de la 2e division fut prise par les Allemands, reprise par les belges et reperdue à nouveau... Le 21, une attaque allemande

savoir qu'elle contre-attaquera le lendemain, appuyée par notre artillerie. Nous lui enverrions bien, en outre, un ou deux de nos bataillons de réserve. Mais, le lendemain, Dixmude et nos tranchées extérieures sont soumises à un tel bombardement que nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour résister. Les Allemands utilisent évidemment les plus gros calibres, de 21 et peut-être de 28. Leur infanterie, malgré tout, ne peut entamer nos tranchées. Nous faisons quelques pertes, tant en tués qu'en blessés¹, dont le commandant Delage, colonel du 1er régiment, qui, une fois pansé, ne voudra pas rester à l'ambulance et reprendra son commandement avant d'être guéri. Mais, à Tervaete, les choses n'ont pas aussi bien tourné pour nos alliés : si, après l'échec d'une première tentative, une seconde contre-attaque, plus vigoureusement menée, est parvenue à rejeter les Allemands dans la rivière ou sur l'autre rive, c'est, reconnaît le *Courrier de l'armée belge*, un succès passager, car, le soir, des renforts allemands reprirent l'attaque et emportèrent Tervaete. Notre artillerie avait fait de son mieux en la circonstance ; mais, couverte par le tintamarre des grosses pièces allemandes, elle n'était pas de taille à soutenir longtemps la conversation. Nous n'avons toujours à notre disposition que les petits canons belges, écrivait le matin du 22 l'enseigne M... Pourtant on nous annonce deux batteries de 155 court et deux de 120 long. Elles arrivèrent dans la soirée. A la bonne heure ! Maintenant peut-être va-t-on pouvoir causer avec les Boches.

Mais déjà n'est-il pas trop tard ? Dixmude n'est inexpugnable qu'autant qu'on ne peut la prendre à revers. Et l'ennemi, qui a fini par occuper toute la boucle de Tervaete, s'infiltré d'heure en heure dans la vallée de l'Yser. En dernier lieu, on le signale à Stuyvekenkerke. La 42e division d'infanterie française (général Grossetti), qui doit remplacer sur l'Yser la 2e division belge, aux trois quarts démolie, n'a pas encore eu le temps d'entrer en ligne. A Dixmude même, la pression est formidable ; les obus pleuvent sur nous de tous les côtés, de Vladsloo, d'Eessen, de Clercken, où les Allemands ont transporté leur artillerie lourde. En même temps, avec l'obstination d'un bélier qui donne du front contre l'obstacle, l'infanterie ennemie, à intervalles réguliers d'une heure, prononce contre nos tranchées des attaques toujours précédées de quelques obus de gros calibre. On dirait qu'elle veut retenir notre attention, nous empêcher de remarquer ce qui se passe là-bas, dans la dépression de l'Yser, où moutonne une houle grise et dont le *schoore* semble en marche vers Oud-Stuyvekenkerke. Mais le mouvement n'échappe pas à l'amiral, qui l'observe de Caeskerke. D'où viennent ces troupes ? De Tervaete, de Stuyvekenkerke ou d'ailleurs ? Nous l'ignorons et peu importe. Qu'une brèche ou une autre ait été ouverte dans la défense du moyen Yser, l'infiltration allemande a gagné jusqu'à nous : Dixmude est tournée !

Dans la situation la plus critique où se soit encore trouvée la brigade, l'amiral ne dispose que de sa réserve générale et des réserves des secteurs : pour barrer l'accès des ponts de Dixmude, le commandant Rabot, avec un bataillon, court étayer l'aile gauche du front ; le commandant Jeannot, avec un autre bataillon, se glisse vers Oud-Stuyvekenkerke, où il a pour instruction de s'établir coûte que coûte. Manœuvre singulièrement difficile à exécuter, sous un feu qui nous

sur Schoorbakke, combinée avec l'attaque sur Dixmude, échoua complètement. Mais les Belges s'épuisaient...

¹ Payer tué ; Pollès blessé. Violente attaque de nuit. (Carnet de route de l'enseigne Gautier à la date du 23.)

prenait de plein fouet et avec des hommes déjà brisés de fatigue, crevant de froid et de sommeil. Mais ces hommes étaient des marins.

Le 24 octobre, écrit le fusilier F..., de l'île de Sein, on venait de passer la journée et la nuit en première ligne. Cette nuit-là, on avait eu deux hommes de tués dans la tranchée et quatre de blessés par un obus, et l'on allait à l'arrière pour avoir un repos bien gagné. A peine le jus avalé, branle-bas, comme on dit à bord, et sac au des... On marchait dans les fossés, et les obus tombaient devant nous. Arrivés plus près, les balles commencent à siffler ; on avance à quatre pattes sur un terrain découvert, et rien pour s'abriter. Si on levait la tête, on avait tout de suite des blessés. Nous autres, on ne voyait pas les Boches. On a été au moins trois quarts d'heure à marcher comme ça. On était si habitué d'entendre les balles passer à côté de l'oreille qu'on n'avait pas peur et qu'on marchait toujours...

Ce jour-là pourtant, notre brave mathurin n'alla pas plus avant : au fort de la rafale, une balle lui cassa la jambe et l'envoya rouler dans une mare. Mais, comme il était Breton et qu'il avait en grand respect Madame sainte Anne du Porzic, il fit vœu, s'il s'en tirait sans autre méchef, de lui offrir, pour le jour de son pardon, un bel ex-voto de marbre blanc, et gravé dessus : *Merci, sainte Anne, de m'avoir préservé.*

Tous n'avaient point cette chance autour de lui et, à la fin de la journée, la plupart des officiers des éléments engagés, notamment des 2e et 3e bataillons du 1er régiment, étaient hors de combat. Mais Oud-Stuyvekenskerke nous appartenait : le commandant Jeannot avait réussi, avec le commandant Rabot, à constituer, comme le portaient les instructions de l'amiral, un front de défense face au nord qui défiait les attaques de l'ennemi. Si fortes qu'eussent été nos pertes¹, elles n'étaient rien, d'ailleurs, à côté des pertes allemandes. Sur le carnet d'un officier du 202e d'infanterie, tué le lendemain à Oud-Stuyvekenskerke, on pouvait lire ces lignes désenchantées :

Partout nous perdons du monde, et nos pertes sont hors de proportion avec les résultats obtenus... Nos canons n'arrivent pas à réduire les batteries ennemies au silence ; les attaques de notre infanterie sont sans effet ; elles ne mènent qu'à des boucheries inutiles. Nos pertes doivent être énormes. Mon colonel, mon major et beaucoup d'autres officiers sont morts ou blessés. Tous nos régiments sont enchevêtrés les uns dans les autres : le feu impitoyable de l'ennemi nous prend en enfilade. Il a beaucoup de francs-tireurs avec lui...

Des francs-tireurs ! On sait ce que les Allemands entendent par ce mot, qui désigne tout simplement des tireurs exercés². Le lendemain, dès la brume levée,

¹ De 3 à 4 heures, note à la date du 24 l'enseigne Gautier, violente attaque. Bombardement, secousses de la tranchée... Deux compagnies du 1er régiment presque anéanties ; deux hommes de Gamas étouffés par un éboulement provoqué par un obus de gros calibre... Les Allemands, 6 ou 7.000, — il dira ailleurs 5.000, — ont passé l'Yser au [signe illisible. Sans doute ici le nom d'un pont sur l'Yser entre Dixmude et Tervaete] — Ce jour furent mortellement blessés [outre beaucoup d'autres] les enseignes Sérieyx (neveu du lieutenant de vaisseau) et Carrelet. Il s'agissait, en liaison avec de l'infanterie française, de repousser 2 à 3.000 Allemands qui, grâce à la négligence..., avaient réussi à franchir un pont au-dessous de Dixmude. (*Corresp. part.*)

² R. KIMLEY (*op. cit.*), d'après le lieutenant de vaisseau Hébert, nous propose une autre explication, plus acceptable peut-être : *Vêtus d'une capote bleu foncé et le chef orné*

la bataille reprenait sur toute la ligne : bombardement de la ville, des tranchées extérieures, des tranchées de l'Yser, de la gare de Caeskerke surtout, où se tenait l'amiral, qui dut se résigner à porter ailleurs son poste de commandement, sans y trouver plus de sécurité. L'ennemi avait des intelligences dans Dixmude même : Les maisons des états-majors étaient exactement repérées au fur et à mesure de leur déplacement, écrit un officier¹. Et chaque midi, au moment du repas, nous étions encadrés de quatre marmites. Une batterie lourde était à peine en position depuis cinq minutes que la position devenait intenable : à cent mètres derrière, un homme, dans un arbre, faisait tranquillement des signaux.

Au nord seulement, une certaine détente s'observait dans la pression ennemie : renonçant à tourner Dixmude par Oud-Stuyvekenskerke, les Allemands semblaient vouloir s'engager sur Pervyse et Ramscappelle, dont ne les séparait plus que le remblai de la voie ferrée de Nieuport. La division Grossetti essayait de lui barrer le passage avec ce qui restait des divisions belges et nous faisait relever à Oud-Stuyvekenskerke par un bataillon du 19^e chasseurs. Le commandant Jeannot rentra aussitôt dans les tranchées de réserve du secteur : ses hommes n'en pouvaient plus ; les compagnies, qui occupaient les tranchées extérieures de la défense et qui n'avaient pas été relevées depuis quatre jours, n'étaient pas moins épuisées. Sur le front de Dixmude, le feu ennemi n'arrêtait pas : la ville tanguait à chaque décharge ; l'ébranlement était tel que les pavés se déchaussaient ; toutes les vitres avaient sauté ; continuellement, dans une gerbe de gravats, des maisons s'aplatissaient et, après chaque explosion, d'immenses volutes de fumée noire tourbillonnaient jusqu'à 100 mètres de hauteur au-dessus des puits creusés par les obus. Dans la nuit du dimanche 25, note le fusilier R..., étant de service auprès du commandant du 3^e bataillon Mauros, nous avons dû évacuer à trois reprises différentes les maisons qui nous abritaient et qui s'effondraient sur nous. Dixmude tombe petit à petit en miettes, écrit le lendemain le lieutenant de vaisseau S... Dès le 21 octobre, les Carmélites étaient parties : leur communauté, où les aumôniers de la brigade² continuaient imperturbablement à célébrer l'office, avait reçu cinq marmites dans la journée. Le beffroi tenait bon, mais il avait perdu deux de ses échaugettes et, au premier étage, la mignonne façade ogivale de l'hôtel de ville montrait un grand trou, comme une dentelle crevée par le poing d'un goujat. L'ennemi n'épargnait même pas nos ambulances : une chapelle, en pleine ville, où était la Croix-Rouge [l'hospice Saint-Jean], a été bombardée d'un bout à l'autre, constate le fusilier F. A..., d'Audierne ; les églises environnantes, des clochers, il n'en reste pas un seul debout³. Le pis est que nos effectifs, très éprouvés dans les dernières rencontres, ne suffisaient plus aux besoins de la défense. On devait à tout

d'un béret à pompon rouge, ils [les marins] semblèrent étranges aux Allemands, qui les prirent pour des francs-tireurs. La terreur qu'ils inspièrent en grandit d'autant.

¹ *Corresp. part.*

² L'abbé Le Belloco et l'abbé Pouchard. Bottés, la soutane retroussée, un bonnet de police à trois galons remplaçant l'ancien castor, qui diantre, nous écrit-on, s'aviserait de reconnaître en eux des ecclésiastiques ? Nous avons parlé à plusieurs reprises de l'abbé Le Belloco, homme de grande intelligence et d'une abnégation poussée, suivant le mot de saint Augustin, *usque ad contemptum sui*. De l'abbé Pouchard un témoin nous écrit : Il donne ses soins aux âmes et aux corps, n'oubliant que lui-même, ne tenant compte ni des privations, ni du danger permanent.

³ Il n'y a plus aucune église intacte dans le doyenné, déclarait le 28 février M. l'abbé Vanryckegbern, vicaire de Dixmude. Près de quarante églises, de Nieuport vers Ypres, sont détruites.

instant faire appel aux dépôts. Les grandes pluies avaient commencé, noyant les tranchées : sans la grosse capote de **biffin** que leur avait imposée la prévoyance administrative, les hommes fussent morts de froid : beaucoup, qui, par insouciance ou dans la précipitation du départ, avaient laissé leurs sacs à Saint-Denis, montaient leurs grelottantes factions en tricot de coton, les pieds nus dans des brodequins éculés ; toutes leurs lettres sont pleines de malédictions contre cette eau impitoyable qui les transissait, diluait l'argile et les bloquait dans une carapace de boue. C'est d'elle pourtant qu'allait leur venir le salut.

L'INONDATION

Un nouvel acteur entrain en scène, un nouvel allié, plus lent, mais singulièrement plus efficace que les meilleures troupes de renfort.

Au mois de *novembre dernier*, le *Moniteur belge* publiait un arrêté royal nommant au grade de chevalier de l'Ordre de Léopold, pour sa coopération courageuse et dévouée aux travaux d'inondation dans la région de l'Yser, M. Kogge (Charles-Louis), garde-wateringue du nord de Furnes.

Est-ce, comme on l'a dit, ce M. Kogge qui, le premier, eut l'idée d'appeler l'eau à notre aide ? Ou, comme le veut une version plus romanesque, cette idée fut-elle suggérée aux bureaux de l'état-major par la découverte, singulièrement opportune, d'une liasse de vieilles cédules révolutionnaires, dossier de l'action reconventionnelle intentée en 1795 par un fermier flamand à son propriétaire « en dédommagement des pertes que lui avait fait subir l'inondation de ses terres durant la défense de Nieuport ? » Toujours est-il que, dans la soirée du 25 octobre, le grand quartier général belge prévenait l'amiral qu'il venait de prendre toutes mesures nécessaires pour inonder la rive gauche de l'Yser entre ce fleuve et la chaussée du chemin de fer de Dixmude à Nieuport.

Les effets de cette inondation ne pouvaient néanmoins se faire sentir dès les premiers jours, ni même dès les suivants. Le mot d'inondation évoque ordinairement à l'esprit l'image d'une torrentielle poussée des eaux, d'une grande charge de cavalerie marine ou fluviale qui balaie tout sur son passage. Rien de pareil ici. Nous sommes en Belgique occidentale, dans un pays invertébré, sans relief d'aucune sorte, où tout procède lentement, flegmatiquement, les cataclysmes compris. Il est regrettable peut-être que la langue n'ait pas un autre mot pour désigner l'opération hydrographique à laquelle nous allons assister : à défaut du substantif, elle possède du moins un verbe qui a surpris, comme un néologisme, la plupart des lecteurs de communiqués, mais qui, en réalité, s'est employé de tout temps dans les Flandres et qui a l'avantage de rendre admirablement la nature de l'opération. C'est le verbe tendre. On tend une inondation là-bas, comme on tend un filet. Pas d'image plus exacte. Le tendeur, en l'espèce, est aux écluses de Nieuport. C'est un chef-wateringue qui a sous ses ordres une douzaine d'hommes armés de leviers pour la manœuvre des crics. A l'heure du flot, il fait lever les vannes des écluses : la mer entre, forçant les eaux douces du canal et de ses tributaires à refluer ; et la mer ne redescend pas : les vannes ont été abaissées. Désormais les eaux douces, qui accourent de partout dans le bassin de l'Yser, n'auront plus d'écoulement ; elles ajouteront lentement, inlassablement, leur apport à celui de la marée ; peu à peu elles déborderont les digues de canaux collecteurs, gagneront les *watergands*, prendront tout le *schorre* dans leurs mailles. C'est une

montée sournoise, muette, sans arrêt, sur un sol déjà imbibé, gonflé comme une éponge et incapable d'absorber une goutte d'eau de plus. Tout ce qui tombera là, qu'il vienne du ciel sous forme de pluie ou des collines de Cassel sous forme de torrents, demeurera en surface. Nul moyen d'arrêter l'inondation, tant que les vannes ne sont pas levées. Qui tient Nieuport, tient par ses écluses tout le pays. Ainsi s'explique l'insistance, heureusement tardive, que mettront les Allemands à essayer de s'en emparer : par les dunes de Lombaertzide et de Middelkerke, ils tenteront une surprise, qui réussirait peut-être sans la coopération que prêtera tout à point aux forces belges la flotte anglo-française ; sous le feu des monitors, l'attaque allemande devra reculer et ne parviendra pas à mettre la main sur le jeu d'écluses de Nieuport. L'inondation continuera. Quand ses dernières mailles seront nouées, toute la trame ourdie, elle s'étendra en demi-cercle sur une zone de 30 kilomètres, et cette immense lagune artificielle, large de 4 à 5 kilomètres, profonde de trois à quatre pieds, où des escadrons et des batteries légères pourraient donc à la rigueur s'engager, si les brusques dépressions des *watergands* et des canaux collecteurs n'y ouvraient à chaque pas des trappes invisibles, constituera le plus imprenable des fronts de défense, un barrage liquide défiant toutes les attaques. Dixmude, à l'extrémité de cette lagune, dans le cul-de-sac que forment là l'Yser, le canal de Handzaeme et le remblai de la voie ferrée, pourra être comparée justement à Quiberon : ce sera, comme lui, ses ponts coupés, une sorte de mince et basse presqu'île, mais un Quiberon flamand à l'ancre sur une mer immobile, sans vagues, sans flux ni reflux, piquée de têtes d'arbres, de toits de fermes noyées, et promenant sur ses eaux mortes, au fil d'une insensible dérive, des cadavres ballonnés de soldats et d'animaux, des casques à pointe, des culots de cartouches et des boîtes de conserves vides...

L'ASSASSINAT DU COMMANDANT JEANNIOT

Pour le moment, à la date du 25 octobre, l'inondation ne nous prête aucun appui. Et, quand nos troupes auraient tant besoin de se reposer, l'ennemi, sur tout leur front, resserre son étreinte. De nouveaux renforts viennent boucher ses vides ; nos éclaireurs nous signalent des corps de troupes fraîches qui descendent sur Dixmude par les trois routes d'Essen, de Beerst et de Woumen. Il faut s'attendre à un **grand coup** pour demain, sinon pour cette nuit même. Ce sera pour cette nuit. Vers sept heures du soir, la compagnie Gamas allait prendre la relève des tranchées du sud. En route, presque à la sortie de la ville, elle se heurte à une troupe allemande d'égale force qui s'est glissée là on ne sait comme. Fusillade, mêlée générale, où nos marins, à coups de crosse et de baïonnette, s'ouvrent un passage dans la bande, démolissent une cinquantaine d'Allemands et mettent les autres en fuite. Puis une accalmie. Il pleut. C'est le seul bruit qu'on entend jusqu'à deux heures du matin, où brusquement une nouvelle mousqueterie crépite près de la gare de Caeskerke, à l'intérieur même de la défense. Nos hommes ou nos alliés, énervés par cette vie d'alertes continuelles, ont-ils cédé à quelque mouvement irréfléchi ? Au témoignage des plus braves, les hallucinations sont fréquentes la nuit, dans les tranchées ; tous les pièges de l'ombre se dressent devant l'esprit ; la circulation du sang dans les artères fait le bruit d'une troupe en marche ; il suffit d'une sentinelle impressionnable qui lâche au hasard son coup de fusil pour que toute la section lui fasse écho.

Convaincu qu'il s'agit d'une méprise de ce genre, l'état-major, dont le poste est encore à la gare de Caeskerke, crie aux sections de cesser le feu. Cependant, comme la fusillade continue dans la direction de la ville, l'amiral détache en reconnaissance un de ses officiers, le lieutenant de vaisseau Durand-Gasselin, qui pousse jusqu'à l'Yser sans trouver d'ennemi. La fusillade s'est tue ; partout les voies sont libres ; le lieutenant Durand-Gasselin retourne vers Caeskerke. En route, il avise une voiture d'ambulance de la brigade qui remontait vers Dixmude et qui répond **Rouge-Croix** à son qui-vive. Un peu surpris de l'inversion, il arrête la voiture : elle était occupée par des Allemands, qui se rendirent d'ailleurs sans résistance. Mais cette capture a donné un nouveau tour aux réflexions de l'état-major : il ne fait plus de doute qu'un raid d'infanterie a été tenté sur la ville ; les Allemands de la voiture d'ambulance appartiennent vraisemblablement à la

troupe d'assaillants mystérieux qui s'est jetée dans la nuit sur Dixmude et qui s'est non moins mystérieusement évanouie après ce singulier coup d'audace. Il faut bien qu'une de nos tranchées de couverture ait craqué, mais laquelle ? Ce sont nos alliés qui tiennent la voie du chemin de fer par où les Allemands ont pénétré dans la défense en sonnant la charge... L'énigme est inquiétante ; mais, par cette nuit poisseuse, qui prête sa complicité à l'ennemi, il ne sert pas d'en chercher le mot : on ne l'aura que le matin, au petit jour, quand un de nos détachements, en surveillance sur l'Yser, apercevra tout à coup, dans une prairie, un bizarre ramassis de Belges, de fusiliers marins et d'Allemands. Nos hommes ont-ils été faits prisonniers ? Où sont-ce eux qui ramènent les Allemands ? L'incertitude dure peu. Une brève mousqueterie : les marins tombent ; la bande s'égaille. Voici ce qui s'était passé.

A la vérité, des versions assez différentes ont été données de l'incident, un des plus dramatiques de la défense et au cours duquel, avec quelques autres, tombèrent mortellement frappés l'héroïque commandant Jeanniot et le docteur Duguet, médecin principal du corps de santé¹. De l'avis général cependant, l'attaque allemande qui se produisit à deux heures et demie du matin est en étroite dépendance avec le mouvement de surprise tenté à sept heures du soir sur la route d'Eessen et que déjoua si heureusement l'intervention de la compagnie Gamas ; il n'est même pas impossible qu'elle ait été menée par les débris de la troupe que nous avons culbutée, renforcés d'éléments nouveaux et chargeant au son rauque des bugles. Ainsi s'expliquerait qu'un intervalle de plusieurs heures ait séparé les deux attaques, qui procédaient en tout état de cause d'une inspiration identique.

La nuit se poursuivant d'une façon normale et semblant ne plus devoir être troublée par aucun incident, raconte un témoin, le docteur Duguet en avait profité pour aller prendre un peu de repos dans la maison qu'il habitait et qu'une largeur de rue séparait de son ambulance. L'abbé Le Bellico, aumônier du 2e régiment, l'y avait rejoint vers une heure et demie du matin. Celui-ci confesse qu'il était bien un peu inquiet, en raison de l'échauffourée précédente, où il s'était prodigué, selon son habitude, au chevet de nos blessés. Après quelques minutes d'entretien, les deux hommes se séparèrent pour gagner leurs couchettes de paille. L'abbé dormait depuis une heure ou deux, quand des coups de feu tirés à proximité l'éveillèrent en sursaut. Il se secoua et rejoignit le docteur Duguet qui était déjà debout. Les deux hommes n'échangèrent aucune parole. Du même mouvement, sans prendre la précaution d'éteindre les lumières derrière eux, ils se jetèrent au dehors. Ils faisaient cible dans le cadre de la porte : une décharge les coucha sur le seuil. Le docteur Duguet avait été frappé d'une balle au ventre ; l'abbé Le Bellico était atteint à la tête, au bras et au rein droits. Les deux corps se touchaient. *Monsieur l'abbé*, murmura le docteur Duguet, *nous sommes perdus. Donnez-moi l'absolution... Je regrette...* L'abbé trouva la force de lever son bras alourdi et de tracer sur le mourant le signe du pardon. Puis il s'évanouit, et ce fut son salut. Ni lui, ni le docteur Duguet ne comprirent sur le moment ce qui s'était passé. D'où sortait la troupe de forbans qui venait de les

¹ Homme de devoir et d'une haute compétence professionnelle, le dévouement et l'abnégation mêmes, m'écrivit du docteur Duguet un correspondant. On ne saurait dire assez, du reste, combien le corps de santé de la brigade, depuis son chef, le docteur Seguin, jusqu'aux derniers des médecins de 3e classe, sortis la veille de l'Ecole de Bordeaux, montra d'admirables qualités au cours de la campagne. Le corps de santé fut aussi éprouvé que celui des officiers.

abattre ? Et comment avait-elle réussi à se faufiler entre nos lignes sans être vue ? Mystère. Cette fusillade éclatant dans leur dos avait causé un certain désarroi dans les sections les plus rapprochées qui s'étaient crues prises à revers et qui l'eussent été en effet, si l'attaque avait été soutenue. La bande arrivait devant l'ambulance au moment où le personnel — trois médecins belges, quelques matelots infirmiers et le quartier-maître Bonnet — s'empressait autour du docteur Duguet qui respirait encore. Elle fit prisonnier tout le paquet et l'entraîna dans sa ruée imbécile à travers la ville. Officiers et soldats devaient être ivres. On aurait peine à s'expliquer autrement une équipée aussi folle ; nous tenions tous les abords de Dixmude ; le bref mouvement de panique qui s'était produit dans certaines sections avait été tout de suite enrayé. L'invraisemblance d'une action nocturne à l'intérieur de la défense était telle que le commandant Jeannot, en réserve cette nuit-là et qui, réveillé par la fusillade, comme le docteur Duguet et l'abbé Le Bellico, était sorti de sa maison pour armer son secteur, n'avait pas mis le revolver en main. Se méprenant sur les intentions et les qualités des groupes qui s'avançaient, il court à eux pour les arraisonner et les reporter vers la tranchée. Ce petit homme replet, grisonnant, aux manières rudes et simples, est adoré de nos marins. Il n'y en a pas de plus brave. On le sait, et lui-même connaît son ascendant sur ses hommes. Quand il s'aperçoit de sa méprise, il est trop tard : les Allemands l'ont saisi, désarmé et entraîné au milieu de *hoch ! hoch !* de satisfaction. La bande continue à foncer vers l'Yser, poussant devant elle quelques fuyards et réussissant en partie à franchir la rivière au milieu de la confusion qui s'ensuit. Heureusement, l'hésitation dure peu. A la clarté d'un projecteur, le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui commande la garde du pont, identifie l'assaillant et fait immédiatement ouvrir le feu sur lui¹ : la plupart des Allemands qui se trouvent dans le rayon de nos mitrailleuses sont fauchés ; le reste se débande par les rues et court se cacher dans les décombres et les caves. Mais la tête de colonne avait passé l'eau avec ses prisonniers, qu'elle chassait à coups de crosse². Pendant quatre heures, elle va tourner sur place, perdue dans les ténèbres, en quête d'une issue qui lui permette de rallier ses lignes. Il pleut toujours. Las de patauger dans la boue, les officiers s'arrêtent derrière une haie pour tenir conseil. Une pâle lueur commence à percer la brume : c'est le petit jour et il n'est plus possible de songer à regagner en corps les lignes allemandes ; la prudence commande donc de s'égailler jusqu'au retour de la nuit. Mais que fera-t-on des prisonniers ? La majorité opine pour leur exécution. Les médecins belges protestent. Très calme, le commandant Jeannot, qui se désintéresse du débat, cause avec le quartier-

¹ Il faudrait ajouter : sur l'ordre du commandant Varney, qui, prévenu par le docteur de Groote, avait pris immédiatement toutes les dispositions. Le carnet de l'enseigne X..., plus précis sur ce point, porte : On avait réussi à placer des mitrailleuses de chaque côté du pont qui était un pont tournant et qui venait d'être ouvert par le commandant Varney.

² Il semble qu'il y ait encore ici quelque confusion dans le récit du témoin. On pourrait croire que l'ambulance du docteur Duguet se trouvait en ville et que les Allemands qui le tuèrent et blessèrent l'abbé Le Bellico se portèrent ensuite vers le pont avec leurs prisonniers. En réalité, nous écrit-on, l'affaire s'est passée entre le pont — qu'une tête de colonne avait franchi par surprise en poussant devant elle un flot de Belges, de marins et peut-être de pillards — et le passage à niveau proche de la gare de Caeskerke où cette colonne fut enfin arrêtée. C'est dans cette partie de la rue que se trouvait le poste de secours du docteur Duguet ; c'est là aussi que le commandant Jeannot, dont le poste de réserve était à Caeskerke, vint à la rencontre des assaillants. Et c'est dans les champs voisins de la berge sud de l'Yser que se rabattit la colonne, entraînant ses prisonniers, lorsqu'elle eut trouvé la route barrée devant elle.

maître Bonnet. Sur un signe de leur chef, les Boches mettent genou à terre et font feu sur les prisonniers : le commandant tombe et, comme il respire encore, on l'achève à coups de baïonnette. Il ne reste de vivant que les médecins belges, volontairement épargnés, et le quartier-maître Bonnet, qui n'a été touché qu'à l'épaule. C'est à ce moment que la bande fut aperçue. Une section chargeait aussitôt sur elle ; une autre se portait en arrière pour lui couper la retraite... Que se passa-t-il ensuite ? D'aucuns prétendent que les officiers allemands surent ce qu'il en coûtait d'assassiner des prisonniers et que nos hommes éventrèrent ces chiens séance tenante ; mais la vérité est que, malgré la bonne envie qu'on avait de venger le commandant Jeanniot, on cueillit toute la bande¹ sans lui faire de mal et qu'on l'emmena à l'amiral qui fit exécuter seulement trois des coquins les plus compromis.

¹ Une lettre de l'enseigne Gautier — la dernière, datée du 28 octobre (il devait être tué le soir même) — contient un certain nombre de détails qui ne figurent pas dans la relation précédente et qu'on ne lira pas sans intérêt : ... Avant-hier soir... l'ennemi a réussi à passer un pont au nombre d'environ 150. Le reste a été arrêté par des marins ralliés et des mitrailleuses. Les 150 passés ont parcouru la route. Entendant du bruit, le médecin à quatre galons [Duguet], l'abbé [Le Belloco] et Bonneau [enseigne de vaisseau] ouvrent la porte, Bonneau n'a rien par miracle ; le médecin est mort, l'abbé agonise. Les 150 se sont défilés en arrière. On prévient toute la ligne et on se garde en arrière. A sept heures, alerte. Je laisse mes mitrailleuses face à l'est et, avec mes 14 pourvoyeurs, je vais à l'ouest. Quelques feux. Des Allemands tombent. Le reste se rend. Je vais aux prisonniers. Un marin me dit : *Avez-vous vu le sabre du commandant ? — Quel commandant ? — Le commandant français qu'ils ont tué !* Je vais à 50 mètres de là et je trouva le pauvre commandant Jeanniot tué. Les Allemands l'avaient rencontré seul sur la route, fait prisonnier avec, ensuite, quatre marins. Ils l'ont fait marcher devant eux toute la nuit et l'ont tué quand ils ont été surpris, le matin, ainsi que trois des marins. Le quatrième a pu se sauver et raconter le fait. Nous avons fait 30 prisonniers, dont 3 officiers, que l'amiral a fait fusiller sur-le-champ... Je t'assure qu'en ce moment on ne se laisse pas attendrir facilement : j'ai presque pleuré pourtant devant le commandant Jeanniot qui était le meilleur officier de la brigade. C'était de plus un homme très bon et très aimé...

DANS LES TRANCHÉES

Ainsi se termina ce dramatique épisode dont les origines ni les suites n'ont pas encore été bien élucidées. La troupe allemande, qui avait couru la ville pendant la nuit et dont une partie seulement avait pu gagner les prairies avec les prisonniers, comprenait-elle un bataillon ou un demi-bataillon ? Le feu ouvert par le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie avait couché pas mal d'ennemis à terre. [On marchait sur leurs cadavres dans la ville](#), écrit le fusilier H. G... Et, le lendemain, nous débusquâmes des caves où ils se terraient un assez joli lot d'assaillants. Mais le plus grand nombre, servis par des complicités mystérieuses, parvinrent certainement à nous échapper.

En tout cas, l'alerte avait été chaude, et elle nous avait montré combien était nécessaire le renforcement immédiat de nos positions. L'amiral en rendit compte au quartier général, qui lui envoya de Loo deux bataillons de Sénégalais. Le bombardement avait repris dans l'intervalle. Il devint particulièrement intense entre onze heures et trois heures, visant de préférence les ponts de Dixmude et les tranchées du cimetière. Nous fîmes là d'assez grosses pertes, dont le lieutenant de vaisseau Eno¹ et une partie de la 7e compagnie du 2e bataillon. Mais le moral des hommes ne pliait pas. Témoin ce quartier-maître Leborgne, blessé à la tête, évacué sur l'ambulance pendant une accalmie, qui s'en échappait en entendant la reprise de la canonnade et revenait se faire tuer à son poste ; ou ce clairon Chaupin qui, voyant des recrues faire le gros des sous la rafale, leur criait : [Regardez-moi, les p'tiots !](#) et, magnifiquement brave, dressé de toute sa taille pour traverser la zone dangereuse, les entraînait dans son sillage d'héroïsme. Le feu de l'ennemi, grâce au repérage de ses avions et aux intelligences qu'il comptait dans la place, témoignait d'une justesse surprenante. [Dans l'espace de deux heures, de dix heures et demie à midi et demi](#), écrit un

¹ De l'émouvante allocution prononcée aux obsèques de ce brave, à Lannion, par l'enseigne de Cuverville, représentant l'amiral Berryer, détachons ce trop court passage : [La mobilisation avait trouvé Ernest Eno à Brest, au centre des formations de ces mêmes bataillons qu'il devait plus tard conduire à l'ennemi. Et nul plus que lui n'avait qualité pour donner à nos jeunes recrues, en outre de l'instruction professionnelle, ces leçons de virilité et de patriotisme qui vont au cœur et font les hommes vaillants et forts. C'est que lui aussi était un vaillant. Fils de ses œuvres, il avait gravi pas à pas les rudes échelons de la carrière. C'était un vrai marin... Dès le 13 août, il partait avec le 1er régiment de fusiliers... Sous une pluie de mitraille, autour du cimetière de Dixmude, il tombait bientôt à la tête des siens, la cuisse fracassée par un éclat d'obus. Il ne devait pas survivre à son horrible blessure. Il est mort, unissant dans sa dernière prière à Dieu les siens et sa chère Bretagne qu'il ne devait plus revoir. Ernest Eno avait été opéré sur le champ de bataille par son concitoyen et ami le docteur Taburet, un des médecins de la brigade qui montrèrent sous le feu, au chevet de nos blessés, le plus absolu mépris du danger.](#)

des officiers qui commandait une des sections les plus exposées, l'enseigne de vaisseau T. S..., il est tombé une cinquantaine de shrapnells autour de nous. A une heure, j'avais le quart de mon effectif hors de combat. Je fais demander du renfort et des vivres, — nous étions sur la ligne de feu depuis soixante heures. Le commandant me donne l'ordre verbal de me replier. Je consulte mes gradés et mes hommes : *Faut-il partir sans avoir été remplacés ? — Nous ne pouvons le faire, lieutenant !* Une heure après, l'ordre écrit m'arrivait de quitter la tranchée. Force me fut d'obéir, non sans avoir enterré nos morts et emporté nos blessés. Voilà, chers parents, de quoi sont capables nos marins : ils tiennent jusqu'à la gauche. Le soir même, la tranchée était occupée par une autre section de marins.

Et, ce même soir du 26 octobre, cette tranchée, — ou une autre, — était de nouveau attaquée et ne restait dans nos mains que par un prodige d'héroïsme. L'ennemi avait pu s'approcher à quelques mètres et chargeait **en poussant des hurrahs** ; nos mitrailleuses, encrassées, ne jouaient plus¹. Mais c'était le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières qui commandait la section. Elle barrait la route de Woumen, entre le mur du cimetière et une tranchée creusée de l'autre côté, dans un champ de betteraves. Des Pallières bondit sur le parapet.

— Mes enfants, dit-il à ses hommes, c'est avec du fer qu'il faut recevoir ces gens-là. Baïonnette au canon !

Et comme un des fusiliers, un **Parigot** qui charge avec trop d'entrain, se plaint d'avoir perdu son **épingle à chapeau** — sa baïonnette —, restée dans la **couenne** d'un Boche :

— Fais comme moi, lui répond des Pallières, cogne avec ta tête².

¹ Dans une circonstance moins critique, mésaventure semblable advint à l'enseigne Gautier et fut le prétexte d'une petite scène amusante qu'on dirait empruntée aux mathurinades de Léonec et de Gervèze. Hier, je mitraillais des Allemands à 1.200 mètres sur une route que j'ai fini par leur interdire. A un moment, enrayage. De mon blockhaus, je hurle : *Qu'est-ce qu'il y a ? — Enrayage. — Dites au chargeur de ma part que c'est une andouille !* Et l'homme de communication, un bravo pécheur breton, de répéter : *Le chargeur est une andouille, de la part du lieutenant.* Le chargeur, c'était Primat ! Quelques jours plus tard, le 10 novembre, dans Dixmude submergée, ce même Primat, qui avait survécu à son officier, pointait avec tant d'adresse et de sang-froid ses mitrailleuses sur une colonne allemande qu'il l'arrêtait net en lui fauchant trois sections.

² Conté par le fusilier Georges Delaballe. Telle était l'ardeur que des Pallières avait communiquée à ses hommes qu'on trouva le lendemain, sur la route, un fusilier marin et un Boche morts l'un sur l'autre, les doigts du fusilier entrés et encore crispés dans les joues du Boche. Une balle perdue les avait tués tous deux. Ce qui avait exaspéré les marins, c'est que le major qui conduisait l'attaque portait un large brassard de la Croix-Rouge. Leur honnêteté native se révoltait de ce recours constant à des ruses ignobles, par lesquelles nos ennemis ont trouvé le moyen de déshonorer jusqu'à leur propre héroïsme. — Martin des Pallières était le neveu de l'amiral commandant la brigade des fusiliers en 1870. Homme d'une bravoure très simple et très gaie, anéanti par un gros obus au milieu de son groupe de mitrailleuses qu'il maintenait sous un feu d'enfer, m'écrivit un correspondant. — Le docteur Caradec fait remarquer que cette nuit du 26 octobre fut particulièrement tragique. Et il rapporte à l'appui cet épisode emprunté au récit du matelot mécanicien Le L... et qui est d'une assez belle horreur, en effet :

Les Allemands ayant pris des tranchées françaises, les obus pleuvaient dans nos rangs. Tout à coup, quelques-uns des nôtres furent engloutis sous les décombres. L'un de mes amis se trouvant à moitié enfoui dans la terre, nous partîmes à deux pour lui porter secours. Mais un obus le frappa, et moi, à mon tour, je fus enfoui jusqu'au cou. La nuit

Le lendemain, un obus l'anéantissait. Entre temps, la brigade avait passé sous les ordres du général Grossetti, chargé de la défense de la ligne de l'Yser jusqu'à Dixmude inclus — détachement de l'armée de Belgique du général d'Urbal —. La journée du 27 ne fut marquée par aucune attaque en force : l'ennemi se contentait de nous bombarder. Il nous laissa respirer un peu la nuit suivante et le matin jusqu'à neuf heures. Puis, le charivari recommença. Un officier de la marine de réserve qui recevait ce jour-là le baptême du feu, le lieutenant de vaisseau Alfred de la Barre de Nanteuil, petit-fils du général Le Flô, pouvait écrire à sa famille qu'on l'avait gâté : *Un beau baptême, avec des dragées, toute la lyre, balles, shrapnells et surtout les fameuses marmites. Le hasard avait bien fait les choses.* Pour sa seule section, il comptait 4 hommes tués, 12 blessés et 11 disparus. Ce sabbat était le prélude d'une attaque brusquée : elle se produisit contre les tranchées du cimetière, particulièrement recherchées de l'ennemi. Mais nous le savions et nous avions là nos troupes les plus solides. L'attaque fut repoussée une fois de plus, en partie grâce à la fermeté du premier maître de mousqueterie Le Breton, déjà blessé le 24 octobre et qui avait pris le commandement de la compagnie, quand tous les officiers furent hors de combat¹.

Nos alliés n'étaient pas si heureux sur la ligne de Dixmude à Nieuport, où la 4e division belge, écrasée sous des forces supérieures, marquait un sensible recul jusqu'à Ramscappelle et Pervyse. L'importance stratégique de ces deux villages exigeait qu'on les reprît immédiatement. Tous les éléments disponibles de la brigade y furent envoyés dans la soirée du 29. Cela n'empêchait pas l'ennemi de

venait à grands pas. J'ai passé dans cette position quatorze heures d'angoisse. La bataille faisait rage. Près de moi se trouvaient deux amis qui poussaient des soupirs. Le plus proche me suppliait de le délivrer, mais, hélas ! j'étais serré comme dans un étau. J'assistai à sa dernière agonie... Mes forces s'épuisaient. Je perdis connaissance, quelques heures après mon ensevelissement. Ce qui me faisait le plus souffrir, c'était de distinguer les Allemands à quelques mètres de moi. J'assistais à tous leurs actes, à leurs préparatifs de mort. Dans la nuit, les tirailleurs sénégalais, ayant repris nos tranchées perdues, se mirent à débarrasser les décombres et découvrirent mes deux amis morts près de moi. Un des Sénégalais marcha sur ma tête. Sentant quelque chose d'irrégulier, il se pencha et m'aperçut. On me retira des décombres et on me transporta à la première ambulance. Au bout de quelques heures, je revins à moi. Quelle joie de me trouver près de mes amis ! Je me faisais l'effet d'un ressuscité.

¹ Parmi eux se trouvait l'enseigne de vaisseau Gautier. On a trouvé dans ses papiers l'ordre ci-après que nous communique sa famille. M. Gautier — par ordre supérieur, j'envoie une section vous remplacer, avec mission de vous transmettre l'ordre de vous porter avec votre section dans le voisinage du cimetière, derrière le mur ou le talus du chemin de fer, dans la position qui vous paraîtra la plus favorable, d'accord avec l'officier qui sera dans les tranchées voisines. La section de des Pallières, qui était au cimetière, a été démolie, des Pallières tué et enseveli sous les décombres de la tranchée. C'est à neuf heures du soir que l'enseigne Gautier fut tué. Nous dînions dans la tranchée, écrivait quelques jours plus tard à sa famille le lieutenant de vaisseau Gamas, quand on vint lui apporter l'ordre de se rendre à un poste dangereux pour y remplacer des Pallières qui venait d'y trouver la mort. Le dernier mot que me dit votre gendre fut le suivant : *Capitaine, c'est mon tour.* Puis, après un énergique échange de poignée de main et de regards profonds et affectueux, nous nous séparâmes. Le lendemain j'appris que mon pauvre ami était mort, tué par une balle allemande qui l'avait frappé au front au moment où, attaqué par des forces très supérieures, dont trois sections de mitrailleuses, il levait la tête hors de la tranchée pour mieux régler son tir et faire tout son devoir. C'est donc noblement qu'il est tombé, laissant à sa femme et à ses enfants un nom glorieux chargé d'estime et d'admiration.

continuer son bombardement de Dixmude, auquel répondirent avec efficacité cette fois les **grosses basses** de notre artillerie lourde. Nous y gagnâmes d'avoir une nuit à peu près tranquille. On les comptait, ces nuits-là, dans la brigade. **Nous ne savons plus ce que c'est que dormir**, écrit un marin. **Voilà dix jours qu'on n'a pas fermé l'œil**. L'ennemi, peut-être, était aussi las que nos hommes : quelques poignées de shrapnells sur Caeskerke et le carrefour où l'amiral avait installé son poste de commandement furent la seule manifestation de son activité nocturne. Peut-être aussi, dans cette phase des opérations, Dixmude l'intéressait-elle beaucoup moins que Ramscappelle et Pervyse. Il se jetait au petit jour dans Ramscappelle mais il échouait sur Pervyse, défendue avec leur énergie habituelle par les deux compagnies du bataillon Rabot. Ramscappelle était d'ailleurs reprise le lendemain. Mais, la veille, une **marmite** avait démoli, à Dixmude même, le pont du chemin de fer.

Aux brefs relâches de cette lutte épuisante, les yeux des défenseurs interrogeaient le **schoore** de l'Yser. Qu'elle était lente à se tendre, cette inondation annoncée par le quartier général belge dans la soirée du 25 octobre et qui, depuis cinq jours, ne faisait que des progrès insensibles ! Pourtant, là-bas, sur la grande plaine unie, il semblait qu'on la vît avancer : les **watergands** débordaient ; l'eau rapprochait ses mailles ; sa résille se resserrait autour des villages et des fermes. A la hauteur de Ramscappelle et de Pervyse, elle formait déjà une grande nappe d'un seul tenant.

Ce fut ce jour-là, **au nord à nous**, qu'on put constater les premiers effets tactiques de l'inondation. Ramscappelle avait été splendidement enlevée à la baïonnette par la 42e division, l'ennemi rejeté derrière le talus de la voie Dixmude-Nieuport, d'où il se repliait presque aussitôt sur l'Yser : autant que devant nos troupes, il reculait devant l'insidieuse montée des eaux. Le plan du grand état-major allemand était déjoué : il n'avait compté, pour atteindre Dunkerque, ni sur l'intervention de la flotte anglo-française, qui l'empêchait de longer par les dunes le rivage de la mer, ni sur les facilités qu'offrait à la défense l'inondation du bassin de l'Yser. La clef de la position n'était ni à Dixmude, ni à Pervyse, ni à Ramscappelle, ni à Ypres, comme il l'avait cru, mais dans la poche du chef-wateringue qui garde les écluses de Nieuport.

On croit sentir à cette minute de la crise comme un flottement chez l'ennemi ; sans renoncer à Dixmude, l'état-major allemand semble vouloir regarder ailleurs. A peine si, le 30 et le 31, il daigne envoyer à nos tranchées du cimetière et aux maisons des abords du pont leur ration habituelle de shrapnells et de marmites. Il pleuvait sans discontinuer depuis trois jours : nos hommes avaient de l'eau jusqu'à mi-jambes dans les tranchées. Où étaient les fringantes **demoiselles au pompon rouge** de naguère ? **Il faudrait nous voir marcher**, écrit le marin L..., d'Audierne, **on est comme des hommes de soixante-dix ans. Mes pauvres genoux et coudes, je ne les sens plus**. Mais la grande souffrance tenait au manque de chaussettes : les pieds nus dans les souliers se violaçaient, refusaient tout service. **C'est la campagne des pieds gelés**, goguenarde un de ces malheureux. Disciplinés, fatalistes par tempérament, ils ne récriminent pas, et c'est à leurs parents qu'ils s'adressent pour parer au mal. **Envoyez- moi des chaussettes. Je suis nu-pieds et il fait froid**, écrit le 1er novembre le marin J. F..., du Passage-Lanriec. Et, dans la lettre suivante, il réitère : **Je vous dirai, chers parents, qu'il fait mauvais temps ici : pluie et vent tous les jours, et du froid ! Il ne fait pas beau dormir dans les tranchées : il y a quinze jours que je n'ai pas fermé les yeux par le froid, les obus et les balles. Malgré tout cela, j'ai encore du courage. Je suis nu-pieds dans mes souliers ; j'ai toujours les pieds glacés. Si vous**

m'envoyez des chaussettes, envoyez- moi quelques paquets de tabac avec... Et cet autre bout de lettre, toujours sur le même sujet : Chère mère, vous me dites que mon frère continue à boire et il a bien tort ; mais qu'il a tiré ses bas de ses pieds pour me les envoyer. Je le remercie, car j'en avais grand besoin. Magnanimité des ivrognes bretons !

Il y a des privilégiés ici d'ailleurs, comme partout : tel cet H. L..., qui s'est confectionné des mitaines avec une paire de vieilles chaussettes trouvée dans une tranchée boche. Évidemment on ne fait pas le délicat quand on est à la guerre et qu'on porte depuis un mois, sous la pluie, dans la boue, les mêmes effets loqueteux et gluants. Tu n'oserais pas prendre mon tricot avec une pince, tellement il est infect, écrit à sa sœur le même H. L... Les officiers ne sont pas mieux partagés, — bien qu'ils aient des chaussettes. On ne se change jamais, on ne se lave jamais, on ne se brosse jamais, écrit Alfred de Nanteuil. Je suis dans la même crasse depuis mon départ de Brest. Je n'ai changé que de chaussettes. Toutes mes idées sur l'hygiène sont renversées, car, en somme, je ne me suis jamais mieux porté. Quelques-uns se plaignent bien çà et là de la nourriture. Je suis été (*sic*) trois jours dans les tranchées sans bouffer, gémit incidemment le marin J.-L. R... Mais d'autres, en plus grand nombre, constatent que la confiture de singe, n'est pas mauvaise, surtout chauffée, et qu'en somme on a son content. Sur la boisson, par exemple, le jus excepté, — fameux, le jus ! — l'opinion est unanime et tous la déclarent exécration. Ni vin, ni bière, rien que de l'eau croupie : encore on dit que les casques à pointe l'ont empoisonnée. Aussi est-il recommandé de ne la boire que dans le jus et fortement bouillie. J'ai passé des journées avec du pain, du sucre et une tasse de café les grands jours, écrit Alfred de Nanteuil. Il n'y a plus dans le pays que de l'eau infecte. Alors je reste très bien huit jours sans boire, sauf le café. François Alain, lui, est resté quatre sans boire ni manger, dans la paille d'une grange où vingt- sept de ses camarades, coupés de leur compagnie, venaient d'être éventrés à coups de baïonnette. Comment ce conscrit de dix-neuf ans échappa-t-il aux Boches demeurés à proximité ? Par un petit trou qu'il avait percé à l'aide de son couteau dans une des tuiles du toit, il observait tous leurs manèges, repérait leurs tranchées, les emplacements de leurs canons et de leurs mitrailleuses. Et un beau soir, où la lune n'était pas trop claire, il s'évadait en rampant, abattait un officier allemand qui lorgnait les positions françaises, et rentrait dans nos lignes sous une pluie de balles, avec une cargaison de renseignements précieux, un fourreau de boue et des dents aiguisées par quatre-vingt-seize heures de jeûne¹. Et l'admirable, c'est que dans cet état, ruisselants, le ventre vide, les pieds gelés et le crâne en feu, aucun de ces hommes ne perd le sourire. Dans toutes leurs lettres revient la même note : Quoique ça, tout va bien, et l'on ne se fait pas de bile, surtout quand on peut f... une tournée aux Boches. Ceci console de cela. Les risques de la tranchée, ils les connaissent et ils les préfèrent à l'inaction de la vie en réserve. Et voilà douze jours de bataille, écrit le 28 octobre le fusilier C..., d'Audierne, et, ce soir, nous devons aller en première ligne, car on est mieux au feu qu'au repos. Paradoxe ? Forfanterie ? Non. Ils parlent comme ils pensent. Ce sont des embusqués à rebours.

¹ *Journal de Paimpol* du 24 janvier 1915. François Alain, un enfant de Bréhat de dix-neuf ans, engagé de février 1914, a été décoré de la médaille militaire par les mains mêmes du général Foch.

L'ATTAQUE DU CHÂTEAU DE WOUMEN

La Toussaint fut presque aussi calme que les deux jours précédents. Nous refîmes nos tranchées ; l'amiral mit de l'ordre dans ses régiments et transporta son quartier général à Oudecappelle. Alfred de Nanteuil, depuis la veille en deuxième ligne, constatait dans son journal cette trêve des marmites, sinon des shrapnells et des balles, qui sifflent un peu comme certaines mouches en été. Mais, sur le vaste horizon, des fermes brûlaient. La triste nuit de novembre était éclairée et comme jalonnée par ces brasiers qui attestaient que, pour avoir changé de forme, les distractions de l'ennemi n'avaient pas acquis plus d'aménité. Un de mes hommes, note Alfred de Nanteuil, a trouvé l'autre jour, dans le sac d'un Allemand, une main de petit enfant coupée... Et, à Essen, où l'abbé Deman, un jeune prêtre de vingt-huit ans, servait comme vicaire, ses bourreaux, après s'être donné le divertissement de lui faire creuser sa fosse, le fusillaient dans le cimetière même de sa paroisse.

Nous eûmes, du reste, le lendemain, l'explication de cette apparente inertie de l'adversaire. Quelques marmites sur les tranchées et les fermes où nous avions nos services de ravitaillement ne suffirent pas à nous donner le change. Dans le sud-ouest, sur la route d'Ypres, on percevait depuis quelques jours un grondement ininterrompu : c'était l'ennemi qui avait déplacé une partie de ses forces et qui cherchait, vers Mercklem, le contact avec nos territoriaux et les corps britanniques. L'occasion semblait bonne pour briser le corset de fer qui nous étreignait et soulager un peu nos positions. Le moral des hommes n'avait jamais été meilleur. Des bruits d'offensive générale couraient dans la brigade, et rien n'est plus propre que la pensée de se porter en avant à redresser le caractère français. Le 3 novembre, des avions à nos couleurs passaient au-dessus de Dixmude, en route vers les lignes allemandes ; dans l'ouest, un sphérique se balançait.

Heureux présages ! écrivait Alfred de Nanteuil. Tous ces encouragements nous manquaient au cours de cette longue défense... J'ai le cœur allègre. Tout indique que nous allons avancer. Les marmites ont disparu, ce dont personne ne se plaint. Je suis en première ligne depuis hier soir... Il fait du soleil, l'alouette chante, la boue sèche. Nous sommes ignobles à voir... Relevés par les Belges à la nuit, je vais chercher pour les guider ceux qui remplacent ma compagnie... En rentrant, éreinté, j'arrête sur la route une barrique de soupe belge et y puise une louchée exquisite. Mon bataillon est en réserve depuis hier soir. Nuit dans une grange, les hommes dans la tranchée. Aujourd'hui, dès le matin, sac au dos.

Où allons-nous ? se demandait un peu plus loin l'intrépide et charmant officier. Et il se répondait à lui-même en souriant : Peut-être n'allons-nous nulle part. En tout cas, la canonnade fait rage, et cette fois ce sont nos braves, nos chers canons, si impatiemment attendus. On n'entend plus les autres. Je crois que ça va bien.

Alfred de Nanteuil ne se trompait pas : c'étaient nos 75, cette fois, qui menaient la danse. Le commandement avait décidé de faire déboucher de la ville une attaque soutenue par une puissante artillerie et se proposant pour objectif principal le château de la route de Woumen, à un kilomètre de Dixmude. Cette attaque était montée par quatre bataillons d'infanterie de la 42e division, un bataillon de marine sous les ordres du commandant de Jonquières servant de réserve, le reste de la brigade de repli éventuel. Et elle était conduite par le général Grossetti, — Grossetti l'invulnérable, comme on l'appelait depuis sa magnifique défense de Pervyse, où il recevait les obus, assis sur un pliant.

L'attaque commença vers huit heures par un déblayage énergique de la position. Il y eut peut-être quelque hésitation dans les mouvements qui suivirent, et le fait est qu'en ne s'ébranlant qu'à onze heures et demie du matin, nos fantassins perdirent le principal bénéfice de la préparation : l'ennemi avait eu le temps de se reprendre ; le 8e bataillon de chasseurs ne put déboucher du cimetière par la route de Woumen qu'avec l'appui du bataillon de Jonquières. Encore s'arrêta-t-il au bout de 200 mètres. Le 151e d'infanterie, qui opérait par la route d'Essen, gagnait péniblement dans le même laps de temps un autre front de 200 mètres. Ce fut tout le profit de la journée. Le 3 au matin, nous reprenions l'offensive, mais sans plus de succès que la veille. L'attaque manquait toujours de souffle. Nous avançons à peine, quoique bien soutenus par nos 73, qui affirmaient une fois de plus leur supériorité sur l'artillerie ennemie. Pour lui donner quelque élan, le commandement décida d'appuyer l'attaque par toute la 42e division et deux nouveaux bataillons de fusiliers. La journée s'acheva en préparatifs de passage sur l'Yser, en aval et à un kilomètre de Dixmude. Deux passerelles volantes furent amenées de Dixmude à cet effet. Brouillard dense, le meilleur des temps pour ces sortes d'opérations. L'un des bataillons de fusiliers devait attaquer parallèlement à l'Yser ; les deux autres, le franchissant plus en amont, devaient se rabattre sur le château, tandis que le 8e bataillon de chasseurs continuerait l'attaque par le nord. Cinquante pièces d'artillerie concentraient leurs feux sur le parc et les bâtiments ; mais décidément ce manoir enchanté, avec ses fougasses, ses tranchées profondes, ses réseaux de fils barbelés, ses meurtrières à tous les murs, ses mitrailleuses à tous les étages, ses caponnières à tous les coins, dégageait on ne sait quelle électricité répulsive qui avait la propriété, sinon de briser l'élan de nos troupes, tout au moins de l'amortir singulièrement. Le terrain, haché de *watergands*, n'était pas des plus favorables sans doute. Et dans la brume couvrait une tourmente. Bref, à la nuit, nos troupes n'étaient encore qu'à 400 mètres du château : nous n'avions pu pénétrer dans le parc. Du côté d'Essen, nous n'avions même marqué aucun progrès. Enfin, vers Beerst, les troupes belges qui défendaient le front nord de Dixmude nous signalaient qu'elles ne suffisaient plus à garnir les tranchées, et l'amiral dut détacher à leur secours deux compagnies du bataillon de Kerros placées en première réserve. Petit désagrément, compensé par l'arrivée de deux nouvelles pièces de 120 long, qui étaient immédiatement mises en batterie au sud du passage à niveau de Caeskerke.

Cependant la nuit du 5 novembre ne fut pas troublée autour de Dixmude. Aussi, dès l'aube, l'attaque reprit-elle sur le château de Woumen. Et, cette fois, on put

croire au succès. Surgissant de leurs tranchées provisoires, nos bataillons, échelonnés sur la plaine, s'ébranlèrent du même mouvement au cri de : **Vive la France !** La charge sonnait. En quelques bonds, malgré une terrible mousqueterie et des salves de mitrailleuses à bout portant, le parc et la ferme furent enlevés ; nos troupes arrivèrent jusqu'au pied du château. Mais là leur élan se brisa. Quoi qu'on ait raconté, le château ne fut pas pris : la défense intérieure avait été formidablement organisée, et peut-être dès le temps de paix. L'ennemi cependant laissait entre nos mains une centaine de prisonniers retranchés dans le pavillon de l'entrée principale. Piètre butin. A la nuit, le commandement donnait l'ordre du repli général : le bataillon de Jonquières rentra dans ses cantonnements ; la 42e division partit dans une autre direction¹ et la brigade se trouva de nouveau seule à Dixmude, avec les Belges et une poignée de Sénégalais².

Nous ne bougeons pas, écrit Alfred de Nanteuil à la date du 6 novembre. On nous retire les renforts. Visité l'église de Dixmude et l'Hôtel de Ville. Effroyable ! Tout cela n'est plus qu'une ruine sans nom. Il ne reste pas une maison entière. Certains quartiers ont perdu jusqu'au souvenir de leurs fondations : un monceau de pierres et de briques... Il reste de Messine plus que de cette malheureuse cité.

¹ A Dixmude même, les journées du 4 et du 5 s'étaient passées dans une tranquillité relative. Il pleut, écrit le 4 Alfred de Nanteuil. Cinq heures de station sur la route, sac au dos. Roue affreuse. Traversé Dixmude. Vision d'horreur. Désert. Lueurs de pillards. Charognes. Ruines sans nom... La nuit dans une ferme abandonnée, pleine de charognes, saccagée d'une façon affreuse. Tout y décèle les habitudes propres, pieuses, rangées, des honnêtes cultivateurs flamands. Nuit assez calme. Six heures de sommeil dans nos vêtements mouillés. Impossible de se changer. Le 5 : Aujourd'hui temps exquis ; du soleil ; tout est calme. Les canaux reflètent les célèbres paysages des maîtres flamands, enveloppés de ouates légères. Les bestiaux qui ont échappé au bombardement ruminent sur les digues. Enfin on respire. On respire !... On est tout heureux de vivre. Je commence à croire que nous sommes ici pour longtemps.

² Elle passait en même temps sous les ordres du général Bidon.

LA MORT DE DIXMUDE

Elle n'est pas tout à fait morte, pourtant. Scalpée, fracassée, incendiée, elle garde encore une étincelle de vie, tant que nous sommes là. Ce charnier où nous campons et dont les rues ne sont plus que des pistes méphitiques sinuant entre des monceaux de cadavres, des tas de moellons et les abîmes ouverts par les marmites boches, palpite obscurément dans ses profondeurs. La vie y est devenue souterraine ; Dixmude a ses catacombes, où nos hommes se coulent au sortir des tranchées. D'autres hôtes, moins catholiques, circulent peut-être dans ce réseau de caves et de celliers d'une exploration difficile ; les lueurs suspectes aperçues certain soir par Alfred de Nanteuil ne sont peut-être pas toutes des lueurs de pillards. Seule de toute la ville, par un mystérieux privilège, une maison a échappé au bombardement, la minoterie, dont la plate-forme en ciment armé, debout sur ce champ de décombres, continue à dominer, près du Haut-Pont, toute la vallée de l'Yser...

La 42e division, en nous quittant, nous a laissé deux de ses batteries de 75. C'est quelque chose, bien qu'insuffisant pour remplacer les soixante-douze pièces de campagne qui garnissaient à l'origine le front de la défense et dont cinquante-huit sont hors de service. Nous n'avons de sérieux que notre artillerie lourde, mais elle n'a pas la mobilité des 75. D'autre part, notre offensive sur le château de Woumen semble avoir inquiété les Allemands, qui sont revenus en force sur Dixmude. Le bombardement de la ville et des tranchées recommence ; une assez vive attaque de l'infanterie ennemie sur nos tranchées du cimetière est repoussée dans la soirée. Sur la route d'Essen, on sent aussi la pression. Pertes assez fortes des deux côtés. Une reprise de l'attaque semble probable pour la nuit. Et tant de vides déjà ont éclairci nos rangs¹ !

Maman, écrit de Dixmude à la date du 7 novembre le fusilier G..., d'Audierne, c'est toujours le fournement au des et paré au coup de feu sous la mitraille des canons allemands que je t'écris ces quelques lignes pour te donner de mes nouvelles, qui sont très bonnes, et je désire que cette missive te trouve de même ainsi que la famille. Maman, ainsi que toute la famille, vous revoir, je ne compte plus, car pas un de nous ne reviendra. Enfin j'aurai donné ma vie pour

¹ Aux officiers dont nous avons donné les noms plus haut, joignons, pour la période comprise entre le 24 octobre et le 6 novembre, les lieutenants de vaisseau Cherdel, Fefeu, Lanes, Richard, les enseignes Rousset, Le Coq, Vigouroux, l'officier des équipages Hervé, tués ou morts des suites de leurs blessures ; parmi les officiers blessés mais qui ont survécu à leurs blessures, le lieutenant de vaisseau Antoine, modèle du parfait officier, fils de l'amiral Antoine (*Corresp. part.*), et Revel qui, blessé à la cuisse, donnait l'ordre de repli à sa compagnie décimée en lui prescrivant de le laisser dans la tranchée où il était tombé.

faire mon devoir de soldat et de marin. J'ai déjà reçu deux balles : une dans la manche de ma capote et une dans ma cartouchière de droite, et la troisième sera la bonne.

A notre escouade, écrit le même jour le fusilier A. G..., sur seize, nous sommes encore trois. Cependant la nuit du 6 au 7 fut assez tranquille. Et la journée qui suivit lui ressembla. La petite mortification que nous avait causée l'échec de notre offensive sur Woumen était déjà oubliée et l'on se reprenait à l'espoir.

Je crois, écrivait Alfred de Nanteuil, que ma compagnie ne bougera guère d'ici longtemps... Je fournis, suivant les besoins, une ou deux sections de renfort, les autres et moi-même demeurant ici dans ma tranchée que nous perfectionnons et dans le voisinage d'une ferme qui nous permet de manger chaud. Paille à discrétion. En somme, le grand confort.

L'impression générale est qu'on est accroché d'un bout à l'autre du front. Bombardement et fusillade. Guerre de siège partout. Cela finira bien un jour. En attendant, conclut gaiement Alfred de Nanteuil, bon moral, bonne santé.

Dans l'après-midi cependant, on remarqua, sur l'autre rive de l'Yser, des va-et-vient assez suspects et, comme il était facile de battre cette partie du front ennemi, on se hâta de pointer dans sa direction une de nos pièces de campagne. Était-ce un piège ? Ou quelque espion, par derrière, faisait-il des signaux ? La pièce n'était pas plus tôt en action qu'une batterie allemande se démasquait et la prenait sous son feu : un des projectiles tua net le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui surveillait les effets du tir¹.

Désormais les attaques ne vont plus cesser. La nuit du 7 au 8 ne fut qu'une longue série de tentatives sur notre front, qui toutes furent repoussées. Elles reprirent au jour sur les tranchées du cimetière. Le mur d'enceinte était tombé depuis longtemps sous les coups de l'artillerie allemande ; par les meurtrières des créneaux, on voyait l'immense plaine de betteraves au bord de laquelle nous combattions, le dos à Dixmude et à son *schoore* presque entièrement reconstitué. A l'horizon, sur sa butte solitaire, l'imprenable château de Woumen, enveloppé de bois et de fumée, commandait la position ; les flocons blancs des batteries s'accrochaient aux branches, qui semblaient perdre leur duvet. Comme toujours, l'ennemi préparait ses attaques par un déblayage en règle du terrain : shrapnells et marmites fracassaient les dalles, hachaient les croix, les grilles, les couronnes et les cercueils eux-mêmes, — ces cercueils qu'à cause de l'extrême perméabilité du sous-sol flamand on ne descend pas à plus de cinquante centimètres et dont tous les hôtes s'étaient évadés dans un affreux pêle-mêle. Mains fusiliers furent blessés par des esquilles d'ossements mobilisés... Dans les brouillards des Flandres, quand le mystère nocturne et l'énorme disque enflammé de la lune ajoutaient leurs fantasmagories à la scène, elle passait en horreur les plus macabres imaginations du romantisme ; si familiers que soient nos Bretons avec les choses de l'Au-delà, un frisson les parcourait. Et ils attendaient l'attaque ennemie comme une délivrance, la fin d'un cauchemar².

¹ Le commandant de Sainte-Marie fut provisoirement remplacé à la tête de son bataillon par le lieutenant de vaisseau Dordet qui y montra les plus belles qualités.

² Et pourtant ces tranchées du cimetière, c'était en quelque sorte l'abri, la sécurité relative : avant d'y parvenir, il fallait traverser une zone rase de 200 mètres, continuellement balayée par les balles et les shrapnells. On passait en courant, la file indienne, le sac sur la tête, et l'on piquait dans les caves de la maison du gardien — ceux

On ne mollissait pas quand même, écrivait le fusilier G... Mais on comprenait que tout le monde ne fût pas organisé comme nous et les moricauds (Sénégalais), et on avait pitié de ces pauvres Belges, si éprouvés, qui, eux, vraiment, n'en pouvaient plus, surtout leurs chasseurs à pied¹. Il fallait bien leur donner un coup de main et les remplacer aux tranchées, même quand nous n'étions pas de relève. Il y avait continuellement, sur nous, deux ou trois aviatiks², qu'on avait beau fusiller et qui revenaient toujours aux mêmes heures, comme la misère sur le monde. Quand ils avaient regagné leurs perchoirs, on était sûr de son affaire : les marmites vous arrivaient droit dans l'œil. Et quelle musique !

Quelle musique, en effet, surtout comparée au tousotement de nos petits canons belges ! Le 9 novembre enfin, un groupe de douze 75, tout battant neufs, vint relever ces asthmatiques. On les répartit entre Caeskerke et l'Yser. Le cimetière restait notre point noir. Une des tranchées que nous y occupions avait été prise par les Allemands ; mais une vigoureuse contre-attaque de l'enseigne Melchior les en délogeait presque aussitôt. Exaspéré de tant d'efforts stériles, écrit le lieutenant de vaisseau A..., l'ennemi se décida, le 10 novembre, à frapper un coup décisif. Vers dix heures du matin commença le plus terrible bombardement que la brigade ait eu à supporter. Le tir, très ajusté, bouleversa les tranchées et fit subir à nos compagnies de très grosses pertes³. Et, à onze heures, 40.000 Allemands marchèrent sur Dixmude⁴.

C'était l'attaque par masses profondes, comme au début du siège, mais mieux soutenue, montée par des troupes fraîches ou renforcées et qui connaissaient les points faibles de l'adversaire. Encore n'est-il pas sûr qu'elle eût réussi sans l'inconcevable fléchissement de nos positions de la route d'Eessen. Cette partie du secteur sud⁵, la moins exposée, était la seule qui ne fût pas défendue par des marins. Il faut qu'elle ait été complètement démolie, avec les Sénégalais qui la flanquaient aux deux côtés, et son contingent tout de suite hors de combat. De fait, le feu ennemi était si intense sur toute la ligne qu'Alfred de Nanteuil, qui occupait une tranchée d'arrière du secteur nord, avait dû mettre son monde à l'abri d'un tas de paille. Impossible de lever le nez hors de nos trous, écrit un officier, tant les obus se succédaient sans interruption. La colonne attaquante put

qui ne restaient pas en route ! — on poussant un ouf ! de soulagement. (Conté par Georges Delaballe.)

¹ Souvenons-nous que les Belges se battaient depuis trois mois et que, jusqu'au 23 octobre, sinon à Dixmude, du moins au-dessus jusqu'à Nieuport, ils avaient été à peu près seuls contre les forces allemandes. Et eux aussi eurent leurs héros !

² Sans parler d'un *dracken ballon*. — Violent bombardement de nos tranchées, dirigé par les ballons cerfs-volants saucisses : faible réponse de l'artillerie belge et française, note sur son carnet, à la date du 8, l'enseigne X... Et, à la date du 9 : Continuation du bombardement. Attaque de nuit des petits postes, qui se replient.

³ Cité par le docteur CARADEC. — L'artillerie allemande (batteries de 105 et de 77) était postée à 2.000 mètres : derrière le château de Woumen, près de Vladsloo, à Korteckeer et à Kastorthoeck.

⁴ Mais déjà, à neuf heures et demie, sur le front de la 9e et de la 10e compagnie (1er régiment) qui occupaient, vers Beerst, l'un des côtés de l'arc de cercle dessiné autour de Dixmude par nos tranchées et dont chaque pointe reposait sur l'Yser, une attaque assez vive s'était prononcée. Les Allemands essayaient de s'infiltrer entre l'Yser et l'extrémité de la 9e compagnie. L'attaque fut repoussée par les deux compagnies, appuyées par nos tranchées de l'Yser et une batterie de 76.

⁵ Un peu au-dessus de la gare de Dixmude, exactement entre le talus du chemin de fer et la route d'Eessen.

ainsi passer le canal de Handzaeme et tomber, par une manœuvre de flanc, sur les tranchées de la 11e compagnie, que battaient, à gauche, l'artillerie de Korteckeer et de Kasterthoeck et, de face, une violente mousqueterie dirigée d'un groupe de fermes en amont du canal : la compagnie n'eut que le temps de se replier vers les tranchées voisines (10e et 9e compagnies). Mais un détachement ennemi, qui s'était glissé le long du canal, avait réussi à pousser jusqu'au poste de commandement du 3e bataillon en faisant prisonnière sur la route l'ambulance du docteur Guillet, établie au débouché du pont romain. Nos tranchées n'étaient pas reliées téléphoniquement ; le service de liaison, assuré par des hommes, ne **fonctionnait** plus. Quatre fusiliers seulement, sur les 60 de la réserve du commandant Rabot, parviennent à s'échapper. Du toit de la ferme où elle est tapie, une sentinelle les aperçoit et jette l'alarme :

— Les Boches... à 400 mètres !

— Aux armes ! crie de Nanteuil. Aux tranchées.

Lui-même, pour observer l'ennemi, se porte au point le plus exposé ; mais, pris en enfilade, il est atteint d'une balle au cou, qui lèse la moelle épinière. Comment ses hommes réussirent-ils à l'emporter ? Il gardait sa connaissance et ne se faisait pas d'illusion. Toute son énergie semblait concentrée dans ce désir : aller mourir en France. Son souhait a été exaucé¹.

Et alors, ces lignes de la route d'Eessen enfoncées, la digue crevée au centre, le secteur nord coupé du secteur sud, ce fut le débordement. La vague allemande nous submergeait. L'ennemi, qui avait pénétré dans l'intérieur de la défense et que de nouvelles colonnes renforçaient à tout instant, nous prenait d'écharpe, de flanc et de revers. L'une après l'autre, nos positions craquaient. Déjà les premiers fuyards arrivaient devant Dixmude.

— Où vas-tu ? crie un officier à un marin auquel il barre le passage.

— Capitaine, un obus a cassé mon fusil dans la tranchée. Mais donnez-m'en un autre et j'y retourne.

On lui donne le fusil d'un mort et ce brave replonge dans la fournaise. Un autre, tout jeune, erre comme une âme en peine à la lisière des champs. Un officier lui demande ce qu'il cherche :

¹ On lit dans le Bulletin de la Société archéologique du Finistère : Officier de marine en retraite, M. de Nanteuil, dès les premiers jours de la guerre, avait repris du service et fut al laché à la défense des abords de Brest. Mais ce poste lui semblait trop de repos et, malgré son état précaire de santé, il multiplia les démarches pour être envoyé sur la ligne de feu. Quinze jours après y être arrivé, il était tué... C'est un héros de plus dans cette famille de héros... Erudit archéologue, tout particulièrement en ce qui concerne l'architecture militaire, [il] avait déjà publié de belles études sur nos vieux châteaux féodaux dans les Bulletins de l'Association bretonne, d'excellentes notes historiques et descriptives sur le château de Brest, les monuments de Morlaix et de Saint-Pol-de-Léon, les églises de Guimiliau, Lampaul, Saint-Thégonnec et Pleyben... — Il partit plein d'entrain et de vaillance, nous écrit-on d'autre part, le cœur ivre de marcher à l'ennemi. Tous ceux de ses amis qui l'ont vu au moment de son départ ont pu remarquer le rayonnement de sa physionomie... [Blessé mortellement — presque tout de suite la paralysie se déclara — et transporté à l'ambulance], il gardait toute sa lucidité ; il s'inquiétait des phases de la bataille, demandant si les ennemis avaient été repoussés. Bravement il supporta ses souffrances sans se plaindre. Dans la soirée et bien qu'il fût très faible, on le transporta sur son désir à Malo-les-Bains, car il voulait mourir en terre de France.

— Ma compagnie. On a trinqué aujourd’hui. Il ne doit pas en rester lourd.

Et, subitement redressé, une flamme aux yeux :

— Mais ça ne fait rien, capitaine, ils ne passeront pas !

Ils ne passeront pas, mais, pour les empêcher d’entrer dans Dixmude, c’est trop tard. Des mousqueteries éclatent dans notre des ; il y a un fusil derrière chaque tas de moellons. L’ennemi fût brusquement sorti de terre qu’on n’eût pas été plus surpris. Il se peut qu’un certain nombre des assaillants qui s’étaient réfugiés dans les caves de Dixmude, après l’échauffourée du 25 octobre, soient sortis à ce moment de leurs terriers pour ajouter à la confusion. On connaîtra quelque jour peut-être l’explication du mystère. De tous les côtés, hors ville, en ville, sur le canal, sur l’Yser, nous étions dans le feu. C’était la **guerre des rues, avec ses surprises et ses embuscades**, dit le lieutenant de vaisseau A... Qu’étaient devenues nos compagnies de couverture, celles du cimetière et celles de la route de Beerst ? De la réserve du commandant Rabot, traquée de fossé en fossé, son chef tué ou disparu¹, il ne reste que quinze hommes ralliés dans un arroyo fangeux autour du lieutenant de vaisseau Sérieyx et qui luttent avec lui jusqu’au **dernier fusil**. Blessé, désarmé, Sérieyx est joint à quelques autres éclopés dont la colonne attaquante se fait un pare-balles pour arriver jusqu’au confluent du canal et de l’Yser. **Spectacle abominable**, dit le lieutenant de vaisseau A..., **de prisonniers français obligés de marcher en avant des Boches qui, à genoux derrière eux, tiraient entre leurs jambes !** Nos hommes, de l’autre côté de l’Yser, n’osaient riposter.

— Criez-leur de se rendre, ordonne le major à Sérieyx.

— Comment pouvez-vous penser qu’ils se rendront ? répond avec une sublime impudence le nouveau Regulus. Ils sont dix mille et vous n’êtes qu’une poignée² !

Au même instant une vive fusillade éclate sur la droite de l’ennemi et détourne son attention : faisant signe aux siens, Sérieyx se jette dans l’Yser, le traverse à la nage, malgré son bras cassé, et court rendre compte de ce qui se passe à l’amiral.

C’est une contre-attaque lancée par le commandant de la défense et menée par le lieutenant de vaisseau d’Albia qui l’a dégagé. Une autre compagnie, avec le commandant Mauros et le lieutenant de vaisseau Daniel³, parvient à se retrancher derrière la barricade du passage à niveau de la route d’Eessen ; sur

¹ C’est bien tué qu’il faut lire. On a su depuis que le commandant Rabot avait été frappé d’une bulle au-dessus de l’oreille en se hissant, pour inspecter la position, sur le **rebord très élevé du ruisseau** qu’il occupait avec ses hommes.

² Le major lui avait précédemment demandé s’il n’y avait pas un passage pour traverser l’Yser. Sérieyx lui avait répondu : **Je n’en connais qu’un : le Haut-Pont**. Or, à 50 mètres de lui, se trouvait une passerelle que nos marins étaient précisément en train de franchir pour tomber sur le flanc des Boches. De grand hasard, un rideau de brousses et de maisons masquait la passerelle. Sérieyx, pour occuper le major, avait pris un crayon et traçait un plan compliqué de la position. De temps en temps une décharge claquait : Sérieyx et ses hommes se plaçaient stoïquement devant les Boches, puis Sérieyx reprenait son crayon. Le plan parut trop embrouillé au major qui jugea plus simple d’employer son prisonnier à obtenir la reddition des tranchées. Pour tous autres détails, v. le *Moniteur de la Flotte* du 12 décembre 1914.

³ La 8e compagnie en réserve, renforcée par une section de la 5e compagnie du 2e régiment.

toutes les voies aboutissant à l'Yser et spécialement au Haut-Pont, à la passerelle et au pont du chemin de fer, des sections s'établissent fortement ou consolident les sections qui les occupent déjà. Ces dispositions, prises à la hâte par le commandant Delage, réussiront-elles à sauver Dixmude ? Tout au plus permettront-elles de prolonger un peu son agonie. Les minutes, désormais, lui sont comptées. Après avoir traversé à la baïonnette la colonne ennemie qui s'était aventurée jusqu'à l'Yser, la section du lieutenant d'Albia se heurtait à d'autres colonnes débouchant par la Grand'Place et les rues avoisinantes ; la barricade de la route d'Eessen était emportée. Allemands et Français ne formaient plus qu'une grande mêlée hurlante qui tourbillonnait en ville et sur les bords du canal. On se fusillait à bout portant ; on s'égorgeait à la baïonnette, au couteau, à coups de crosse, et, quand les crosses étaient rompues à force de cogner, on avait encore ses pieds, ses poings, sa tête, ses dents. A trois heures de l'après-midi, la moitié de nos hommes étaient hors de combat, tués, blessés ou prisonniers, et les colonnes allemandes, par la brèche ouverte dans la défense, continuaient à tomber dans Dixmude. Elles nous refoulaient vers les ponts que nous tenions toujours, que nous tiendrons jusqu'au bout. L'ennemi pourra prendre Dixmude, — le petit matelot a raison, — il ne passera pas l'Yser. Une dernière fois, pour dégager la compagnie Mauros qui se replie sous un feu terrible, les débris des sections se reforment, officiers en tête. Et c'est de nouveau la charge, la mêlée tourbillonnante par les rues, le choc effroyable de deux électricités rivales. Écumant, la face pourpre, un marin, qui a vu tomber son frère, jure qu'il aura la peau de vingt Boches. Il les compte à mesure que sa baïonnette plonge : **Et d'un ! Et de deux ! Et de trois ! Et de quatre !...** Ainsi jusqu'à vingt-deux. Quand il n'a plus de ventre boche à crever, il se retourne contre ses compagnons : il était fou...

Mais que peuvent les plus beaux traits d'héroïsme contre le pullulement de ces masses d'hommes qui sortent du pavé à mesure qu'on les écrase ? **C'est des punaises !** soupire un quartier-maître. Et la nuit tombe. Dixmude a cessé de panteler. Il y a six heures qu'on se bat sur ce cadavre en miettes. Plus un pignon, plus un mur n'est debout, à l'exception de la minoterie. Un banc de laves, voilà Dixmude. La conservation de ce **tas de cailloux**, qui se complique d'un foyer de pestilence, ne vaut pas le petit doigt d'un de nos hommes. A cinq heures du soir, après avoir fait sauter les ponts et la minoterie, l'amiral se replie de l'autre côté de l'Yser¹.

¹ On a conté que, si Dixmude tomba le 10 novembre, ce fut l'intervention d'une vieille femme qui en décida. Les forces alliées occupant Dixmude, dit le *Daily Mail*, consistaient en un escadron de cavalerie campé sur la rive droite de l'Yser, deux batteries de 75, un régiment d'infanterie et un bataillon de zouaves (!). La bataille commença par un feu d'artillerie très violent avec la grosse distillerie du centre de la ville comme objectif principal. Deux des 76 étaient en position au premier étage d'une tannerie, les autres au-dessous sur un petit tertre où on nettoie les peaux. Notre artillerie était capable de tenir l'ennemi en échec. Avec ses obus explosifs, elle ouvrait de larges brèches dans les rangs ennemis. Un canon ennemi avait perdu son attelage et une simple salve fauchait des rangs de uhlans. Notre cavalerie et notre infanterie n'attendaient qu'un mot pour entrer en action. Juste à ce moment, parut une vieille femme que des zouaves avaient traitée avec bonté parce qu'elle paraissait misérable. Elle les avait suivis, s'appuyant sur le bras de l'un ou de l'autre. Elle avait partagé leur soupe. Elle monta dans la tannerie jusqu'au premier étage. Enfin, quand chacun craignait pour sa sécurité, elle disparut. Un moment après on put voir une lumière sur le toit de la distillerie. Elle parut trois fois avec un mouvement de droite et de gauche. Rien de plus. Cinq minutes plus tard, les obus

Chère mère, écrira quelques jours plus tard le fusilier E. J..., d'Audierne, je vous dirai que, le 10 de ce mois, je ne chantais pas la gloire à Dixmude, car, sur ma compagnie, on est retourné une trentaine. Ce jour-là, je croyais y rester ; mais, comme le courage m'a emporté, j'ai pu me retirer avec beaucoup de misère. Et il y en a beaucoup qui étaient forcés de se f... à la nage pour se sauver.

Sans doute les prisonniers qui, avec l'héroïque Sérieyx, s'étaient jetés dans le canal et, de là, dans l'Yser. On ignorait encore que le lieutenant de vaisseau Cantener, qui avait pris le commandement après la mort de son chef, s'était maintenu jusqu'à la nuit sur la route de Beerst avec trois compagnies de fusiliers. Dans l'ombre, par les fossés pleins d'eau, les trous de vase où l'on enfonce jusqu'au ventre, il aura la joie — et la gloire — de ramener la presque totalité de ses hommes dans nos lignes ; ils sont 450, — 450 blocs de boue, — non pas, comme on l'a dit, épuisés, sans armes, sans équipement, mais en formation de marche sur colonne par quatre, la baïonnette au canon, aussi calmes qu'à l'exercice, les blessés devant et chaque compagnie protégée par une section d'arrière-garde¹. Trop des nôtres encore demeuraient entre les mains de

allemands commençaient à pleuvoir exactement sur le point repéré par la lumière. En peu de temps, le bâtiment fut très endommagé. Des explosions suivirent et l'alcool en feu alluma l'incendie dans toutes les maisons avoisinantes. Ne pouvant arrêter ni le déluge d'obus ni l'incendie grandissant, le général commandant les forces françaises décida d'évacuer la ville et de se retrancher sur les rives du canal. Avec de grandes difficultés, les 75 furent descendus de la terrasse où ils avaient été placés et sauvés. Avant de quitter la ville, les soldats purent voir, gisant à terre, la vieille femme, sous les jupes de laquelle on distinguait l'uniforme des uhlans. Tout est d'imagination pure dans ce récit. L'espionnage joua certainement un rôle dans la chute de Dixmude ; trop de gens qui se donnaient pour des réfugiés ou des habitants attachés aux ruines de leur foyer servirent de complices et d'indicateurs à l'ennemi. Mais tout d'abord Dixmude n'était pas défendue par les zouaves ; ensuite le poste d'observation de notre artillerie n'était pas sur une tannerie ; enfin nous n'avions aucune cavalerie à notre disposition. Le narrateur n'a oublié que le seul corps qui barra la route au mascaret allemand : les fusiliers marins.

¹ Voici quelques détails sur cette retraite admirable. Avant de donner la parole au correspondant à qui nous en devons le récit circonstancié, rappelons que les Allemands, qui étaient tombés sur la réserve du commandant Rabot, n'avaient pas détruit la 11e compagnie, à peu près intacte. Dixmude était déjà tombée que les capitaines des trois compagnies se rassemblaient pour examiner la situation et décidaient de tenir coûte que coûte. — En conséquence la 10e compagnie place un petit poste en avant, sur la route de Beerst, avec deux sentinelles doubles ; un autre à l'arrière, à l'ancien moulin. La compagnie elle-même se place : un rang face en avant, un rang face en arrière ; les tranchées sont aménagées pour faire face à toutes les directions ; les mitrailleuses belges abandonnées sont remises en état et dirigées prêtes à battre la route de Beerst. — 6 h. 30. Le petit poste du nord est attaqué par un fort contingent allemand. D'après les ordres qu'il avait reçus, il se retire après un feu de salve. Ouverture du feu sur toute la ligne, les mitrailleuses de la 10e en action. Les Allemands, qui ne s'attendent pas à une résistance aussi opiniâtre, subissent de grosses pertes. La bataille, sans se voir, a duré une heure, les hommes à leur poste, personne n'abandonnant la tranchée. Tous les tués, dont le capitaine Baudry, lieutenant de vaisseau, l'ont été de balles à la tête ; tous les blessés, à la tête et aux bras, par conséquent dans la position de tir. A ce moment une légère attaque de l'arrière se dessine : il est temps de battre en retraite, n'ayant plus aucune liaison avec l'état-major du bataillon. Les compagnies partent successivement et en protégeant leur repli par deux sections d'arrière-garde. Retraite admirable — et inénarrable on raison du chemin à parcourir. Arroyos (trous de vase) partout. Les hommes passent en enfonçant jusqu'aux épaules, se faisant précéder de leurs blessés. Ils sont aussi calmes qu'à l'exercice. Après deux heures de cette marche

l'ennemi ou sous les ruines de Dixmude¹. Leur sacrifice n'avait pas été inutile cependant, puisque, Dixmude tombée, l'ennemi nous retrouvait en face de lui, sur l'autre rive de l'Yser, nos anciennes lignes de repli devenues notre front de défense, mais un front inexpugnable, bien garni d'artillerie lourde et derrière lequel, exacte au rendez-vous, l'inondation maintenant tendait son inflexible réseau. Tout le bassin de l'Yser ne faisait plus qu'un lac, une mer morte, sur laquelle Dixmude, avec ses alignements de pierres noircies, s'avavançait comme un cap qui s'effrite, un Quiberon désagrégé. La prise de ce [tas de cailloux](#) avait coûté aux Allemands 10.000 hommes ; 4.000 blessés étaient transportés le lendemain à Liège, d'après les *Nieuws van den Dag*. Et l'on ne comptait pas ceux qui râlaient dans les ambulances du front. En prenant Dixmude, les Allemands s'étaient simplement rendus maîtres de deux têtes de pont. Encore est-ce trop dire, car de la berge septentrionale de l'Yser, nous continuions à commander Dixmude qu'ils tentaient vainement d'[organiser](#) et que foudroyait l'artillerie du colonel Coffec. Tandis que là-bas, entre l'Yser et la digue du chemin de fer de Nieupoort, des milliers d'Allemands, devant Ramscappelle et Pervyse, sur les petits tertres où ils avaient hissé leurs mitrailleuses et leurs mortiers, voyaient avec épouvante monter heure par heure autour d'eux le flot impitoyable de l'inondation, dans la région même de Dixmude, où l'amiral avait fait procéder à l'explosion de l'écluse Sud de la borne 16², une colonne allemande de quinze cents hommes, cernée par les eaux, s'enlisait misérablement avec l'îlot qui la portait ; une nouvelle inondation s'ajoutait à la précédente ; l'ancien [schoore](#) de Dixmude était définitivement reconstitué : ni aujourd'hui, ni jamais, l'ennemi ne pouvait plus passer.

pénible, mais en ordre parfait, ils arrivent devant la passerelle de l'Yser. Une ferme-minoterie se trouve près de là : les Allemands y ont installé des mitrailleuses dont le feu balaie la passerelle. Le lieutenant de vaisseau Cantner, faisant fonction de commandant, décide d'enlever la ferme. L'opération réussit merveilleusement : les Allemands sont débusqués, la ferme incendiée. On peut alors passer l'Yser, les blessés d'abord, puis les compagnies, qui sont ramenées au croisement des routes de Caeskerke et, de là, dans les tranchées-abris d'Oudcapelle. — Complétons ce beau récit par une note empruntée au carnet de l'enseigne X... : C'est à 11 heures du soir que la 9e, la 10e et les débris de la 11e compagnie, battant en retraite à travers des marécages où on enfonce jusqu'au ventre, en emportant leurs blessés, réussissent à traverser l'Yser sur une petite passerelle mobile gardée par les marins du secteur nord. Montgolfier, enseigne, tué.

1 D'après M. Pierre Loti, les fusiliers marins auraient perdu devant Dixmude la moitié de leur effectif et 80 pour 100 de leurs officiers. L'estimation n'est pas trop forte, si l'on y fait entrer les blessés et les disparus. Furent tués le 10 novembre, ou moururent des suites de leurs blessures, le capitaine de frégate nabot, les lieutenants de vaisseau Baudry, Kirch, d'Albia, de Nanteuil, les enseignes de Montgolfier, de Lorgeril, le médecin principal Lecœur ; blessés, le capitaine de vaisseau Varney, le lieutenant de vaisseau Sérieyx, les enseignes Melchior, Kez-Lombardie, de Saizieu, Thépot, les officiers des équipages Paul et Charrier ; portés comme disparus, les lieutenants de vaisseau Lucas, Gouin, Modet, l'enseigne Aldebert, le médecin de 1re classe Guillet, le médecin auxiliaire Chastang, l'élève de l'École navale Verdat. Parmi les officiers échappés à l'hécatombe qui se distinguèrent au cours de la journée et outre ceux dont nous avons déjà donné les noms, il convient encore de citer le lieutenant de vaisseau Léon des Ormeaux et l'enseigne de 1re classe Geslin dont l'Officiel a relevé la belle conduite.

2 L'opération fut exécutée par un simple quartier-maître, Le Bellé, porté à l'Officiel, sur la liste des médaillés militaires, comme ayant [traversé une rivière pour aller faire sauter la porte d'une écluse située à quelques mètres des tranchées allemandes](#).

LA NUIT DU 10 NOVEMBRE

Pouvions-nous conserver Dixmude ? Le commandement ne s'était-il pas trop hâté de couper les ponts, et l'entrée en ligne de nouvelles forces n'aurait-elle pas fait changer de camp à la fortune ?

La ville était tombée, mais le secteur Nord de la défense s'était ressaisi, et toute contre-offensive vigoureuse qui fût partie du Haut-Pont l'eût trouvé prêt à l'appuyer. Il semble bien que le commandement ait connu trop tard la situation exacte de ce secteur, auquel il n'était pas relié téléphoniquement et qui n'avait pu faire parvenir jusqu'à lui un seul de ses hommes de communication : la colonne allemande qui s'y était introduite par le pont romain, en capturant sur sa route l'ambulance du docteur Guillet et en démolissant la réserve du commandant Rabot, avait été enfoncée presque aussitôt par la colonne d'Albia, les abords du canal nettoyés, les mitrailleuses belges de la route de Beerst remises en action, les tranchées organisées et renforcées d'un rang de tireurs dans les chemins de ronde pour répondre à l'éventualité d'une attaque combinée. Mais, ni au nord, ni au sud, l'ennemi ne revint sérieusement à la charge : aucune de nos patrouilles ne trouva le contact, sauf devant [une petite maison en bordure de la route](#), où le maître Tilizien, en épaulant, fut tué raide d'une balle au front. Les compagnies Béra, de Nanteuil, Baudry et Cantener, ou ce qui en restait, demeurèrent sur leurs nouvelles positions jusqu'à sept heures du soir et ne se résignèrent à les quitter que quand tout espoir d'une contre-offensive fut perdu. Quelque quinze cents mètres les séparaient de l'Yser : elles mirent cinq heures à les franchir, et il est vrai qu'elles emportaient leurs blessés et tout leur matériel. [Le ciel est couvert](#), écrit dans son journal le lieutenant de vaisseau Cantener, [qui avait pris le commandement au titre de plus ancien en grade. Pas de lune](#). Mais le lieutenant de vaisseau Béra avait reconnu le terrain la veille ; puis une ferme rougeoyait dans l'ouest, phare primitif comme ces bûchers qui brûlaient autrefois sur les caps pour guider les navigateurs. On marchait à la file, dans le plus grand silence, et les blessés eux-mêmes étouffaient leurs gémissements. Enfin, les communications n'étaient pas complètement rompues, et la chance voulut qu'il restât sur l'Yser, à Toom, un petit [pont de tonneaux](#) où les hommes passèrent un à un. Ainsi les circonstances, la connaissance des lieux, l'habileté du commandement, le sang-froid et la discipline des éléments, qui avaient pour consigne de ne répondre à aucun coup de fusil et de ne servir l'ennemi qu'à l'arme blanche, tout favorisa l'écoulement de cette longue cohorte d'hommes manœuvrant dans l'obscurité, à travers un inextricable lacs de buissons, de poches d'eau et de clôtures barbelées. Un tiers seulement de l'effectif du secteur

manquait à l'appel. Sur 850 hommes, le capitaine Cantener en ramenait dans nos lignes 480, tant valides que blessés. La brigade, qui les croyait détruits jusqu'au dernier, regardait avec stupeur défilé dans la nuit ces revenants. *A une heure et demie du matin, écrit un des officiers de la compagnie Béra, l'enseigne P..., nous dormions loin du feu, dans la paille d'une grange.*

Mais, si Dixmude pouvait être sauvée, ce qui, en tout cas, eût exigé de lourds sacrifices, il n'est pas aussi certain que Dixmude dût être sauvée, et la décision de l'amiral, conforme à la nouvelle tactique de l'état-major, semble avoir reçu l'approbation de tous les esprits compétents. La bataille de l'Yser, engagée depuis le 16 octobre, prenait de plus en plus, de notre côté, le caractère d'une bataille défensive ; sur tout le front septentrional, d'Arras à Nieuport, l'ennemi essayait de percer dans la direction du détroit : *Kales ! Kales !* criaient en chargeant Wurtembergeois et Bavares. Pendant sept mois, du 16 octobre 1914 à la fin d'avril 1915, leurs masses énormes rouleront avec le même cri sauvage vers cette Jérusalem des espérances teutonnes sur la Manche. Et, pendant sept mois, sauf pendant la courte tentative d'offensive générale du 17 au 23 décembre, la tâche des armées alliées consistera uniquement à leur opposer un *mur d'acier*. Dans ces conditions, avec un flanc désormais à l'abri de toute surprise, largement couvert par 30 kilomètres de zone inondée, quel intérêt pouvait bien présenter encore pour nous la possession d'un saillant aussi frêle, aussi instable que Dixmude ? Même si l'ennemi ne nous l'avait pas disputée, n'eût-il pas mieux valu couper délibérément cette *excroissance*, rectifier notre front et l'adapter à la configuration hydrographique du terrain ? La plupart des forteresses et des camps retranchés ont été emportés sans résistance, au cours des diverses offensives allemandes : les vrais réduits, qui n'ont pas cédé, sont ceux dont quelque filet d'eau avait fait tous les frais et qui n'étaient défendus que par une ceinture flottante et des palissades de roseaux.

C'est à ces raisons vraisemblablement que se rendit l'amiral en ordonnant l'évacuation de Dixmude. La guerre d'usure, la guerre de sape et de mine, commençait : les cavaliers eux-mêmes vidaient l'arçon ; le front s'ensevelissait. La brigade devait suivre l'exemple et, sans quitter la région de l'Yser, tantôt à la boucle médiane, tantôt à l'embouchure du petit fleuve tragique qu'on franchissait, au soir des grandes tueries, sur des ponts de cadavres, se terrer à son tour, gratter la glaise et plier à une besogne de taupe sa frémissante activité. Une dernière raison empêchait peut-être l'amiral de vouloir conserver Dixmude, raison qu'il est permis de faire connaître aujourd'hui : le défaut de munitions. Le groupe de 75 qui était en batterie à Caeskerke, au point de jonction des deux lignes de la voie ferrée, avait dû se retirer, *ses coffres vides*. Ainsi s'expliquait le silence de nos canons pendant ces lugubres journées du 9 et du 10 novembre où la brigade resta exposée à un feu incessant de toute l'artillerie ennemie. Dixmude était évacuée que le feu continuait toujours. Il ne s'arrêta pas de toute la nuit : les tranchées de l'Yser, les maisons des abords du Haut-Pont, Caeskerke et sa gare reçurent le plus gros de l'averse. Non seulement nos ambulances régimentaires, mais toutes les fermes, toutes les granges, toutes les caves étaient pleines de blessés. Vainement le service sanitaire se prodiguait sous la direction du docteur Petit-Dutaillis, médecin-major du 1er régiment, dont un shrapnell avait traversé le maxillaire supérieur quelques jours auparavant. La tête bandée, le vaillant docteur courait de l'ambulance du docteur Le Marc'hadour à celle du docteur Taburet. Même encombrement dans l'une et dans l'autre : on n'y pénétrait qu'en *enjambant des brancards*, sur une litière de pansements individuels et d'effets ensanglantés. Dans l'ambulance du docteur Le

Marc'hadour, la plus rapprochée du Haut-Pont, un officier des équipages, le flanc ouvert par un éclat d'obus, agonisait, et un jeune enseigne, assez gravement touché, serrait en souriant la main que lui tendait le commandant Delage. Peut-être l'enseigne Thépot, dont c'était le premier combat, ou l'enseigne de Lorgeril, dont c'était le dernier.

— Docteur, dit le commandant, aujourd'hui nos pertes sont lourdes.

Dans la bouche de notre vénéré *colonel*, qui n'énonçait jamais que le plus parfait optimisme, ces paroles, observe le docteur Petit-Dutaillis, prenaient une signification spéciale. Le pis est qu'on ne savait comment évacuer les blessés. Nos voitures d'ambulance qui, pendant toute la journée, avaient fait la navette entre Forthem et Caeskerke, ne se décidaient pas à revenir. Egarées ou perdues, on l'ignorait. Disparues aussi, ces souples et confortables autos de l'ambulance anglaise qui nous avaient rendu tant de services au cours du siège et que pilotaient depuis notre repli sur l'Yser les mêmes jolies chauffeuses en kaki des plus impressionnants, guêtres de cuir, pantalons bouffants, redingote de chasse..., le tout assaisonné de beaucoup de grâce et de gaieté.

De beaucoup de courage surtout. Dans maints carnets de la brigade, au tournant d'un feuillet jauni, taché de boue et de sang, passe, comme dans une échappée shakespearienne, la vision furtive de ces Rosalindes du volant, impassibles sous les balles et qui, à la minute critique, bondissaient sur la ligne du feu, chargeaient nos blessés et repartaient en coup de vent. Pour ne rien cacher, leur grément masculin avait d'abord fait un peu sourire les hommes, jusqu'au jour où, conquis par tant de bravoure, ils nommèrent l'ambulancière-major, lady Dorothée F..., fusilier honoraire du 1er régiment et lui décernèrent le ruban de leur formation qui orne depuis son bonnet. Mais lady Dorothée et ses jeunes amies, manquant pour la première fois d'à-propos, s'étaient portées, ce soir-là, sur un autre point du front. Un médecin de la division belge eut enfin pitié de notre embarras : se rendant aux prières du docteur Petit-Dutaillis, il promit de nous venir en aide, bien qu'il eût l'ordre formel de ne pas exposer ses voitures. S'était-il engagé à la légère ? La nuit s'avancait, les autos belges n'arrivaient pas. Et le bombardement redoublait.

L'attente fut longue, écrit le docteur Petit-Dutaillis. Sur une chaise, Le Marc'hadour, exténué, s'était endormi d'une pièce ; son aide Arnould s'occupait des blessés de la grange voisine ; le bon aumônier Pouchard, la tête dans une main, conversait avec Dieu. Des obus de campagne, vomis par une batterie allemande amenée non loin du pont, passaient en sifflant devant notre porte, puis détonaient un peu plus loin ; sur le pavé, sur nos murs, les balles grêlaient ; et, dans les champs voisins, les dernières marmites de la fête s'écrasaient. Nous attendions celle qui, en toute probabilité, devait nous rendre visite, quand, dans un moment d'accalmie, cinq autos d'ambulance belge lancés à toute allure s'arrêtèrent devant le poste. Comment, sur cette route balayée d'obus, ont-ils pu être chargés sans lumière et arriver à Forthem sans accident ? Comment avons-nous pu nous porter de ce poste de secours avancé sur le second avec tout notre matériel à des d'homme ? Comment, de ce point, Arnould put-il encore aller relever les derniers blessés signalés dans les tranchées de l'Yser et que nous enfournâmes dans une voiture à chevaux quérie à 4 kilomètres de là ? Comment, avec ce dernier convoi, pus-je regagner mon ambulance régimentaire, sous une pluie incessante d'obus qui maintenant nous prenaient de flanc et durant tout le jour avaient défoncé la route, tout cela sans avoir aucune perte à déplorer ? Le docteur Petit-Dutaillis se le demande encore, mais il ajoute, — et c'est peut-être

une explication, — que **le bon abbé Pouchard** ne l'avait pas quitté d'une semelle au cours de ce miraculeux transbordement.

L'ADIEU À DIXMUDE

Mon cher oncle, écrira le 18 novembre l'enseigne de Cornulier-Lucinière, veuillez m'excuser si je vous ai adressé voici quelques jours une missive de forme peu correcte. Nous venions de terminer une journée qui nous avait coûté beaucoup de monde et une position importante, et je ne voyais que deux alternatives : ou bien la reprendre [par] une offensive qui aurait sans nul doute achevé la destruction de mon bataillon, ou bien subir un nouvel effort allemand qui, vu notre état d'affaiblissement et l'ordre de se maintenir coûte que coûte, valait pour votre neveu la bonne croix de bois. Aucune de ces éventualités ne s'est produite ; les Allemands ont manqué de souffle et nous ont laissés nous reformer...

En quatre lignes, qui pourraient lui servir d'argument, voilà résumé l'épilogue du drame. Mais l'ennemi ne s'est pas résigné du premier coup à cette défaite de ses espoirs. Tous les jours qui vont suivre la prise de Dixmude, et la nuit comme le jour, jusqu'au 15 novembre, le bombardement continuera avec la même intensité, visant exclusivement les chaussées des routes, des canaux et la zone non inondée, au sud de la ferme Roode-Poort et du réservoir à pétrole. L'enseigne de vaisseau H..., le 11, s'amuse à faire le compte des obus qui pleuvent autour de la maison où il déjeune : 6.000 (calcul effectué), au prix desquels messieurs les Boches ont réussi à y arracher deux clous. Il sait, dit-il, des tapissiers qui travaillent mieux et à meilleur marché. C'est royalement chic, écrit de son côté, le 13 novembre, un des nouveaux officiers supérieurs de la brigade, le capitaine de frégate Geynet, qui remplace le commandant de Sainte-Marie. On dort, mange, rêve en musique. Depuis mon arrivée, cela ne cesse pas. Mais, Dieu ! quelle dépense de munitions allemandes pour peu de résultat ! C'est le cas de dire : *Beaucoup de bruit pour rien...* — Le bombardement a duré trois jours, écrit le même à la date du 19 novembre. Je n'ai eu que trois tués, mais des blessés... Tout le monde autour de nous, on le verra plus loin, ne s'en tirait pas à si bon compte.

Cette inefficacité de l'artillerie allemande tenait sans doute aux dispositions que l'amiral avait prises, dès l'évacuation de Dixmude, pour consolider le front de l'Yser. Le petit fleuve, à cet endroit, mesure quelque vingt mètres de large ; il est endigué sur ses deux rives, mais la digue occidentale surplombe de deux mètres la digue orientale, et le génie belge l'avait solidement gabionnée avec des sacs de sable. Les tranchées de première ligne furent renforcées ; d'autres tranchées construites à la hâte en arrière, qu'on perfectionna au cours des jours suivants ; le 12, débarquait à la brigade un contingent de Toulon qui permit d'y boucher quelques brèches. La grande affaire, c'était de contenir l'ennemi dans Dixmude, comme on l'avait contenu dans la boucle de Tervaete. Il fallait à tout prix qu'il ne

pût utiliser cette nouvelle tête de pont ; on réussit à pousser devant elle, bien abrités, un canon de 37 et une pièce de 75 ; aux pièces lourdes de la défense on prescrivit de tirer sans relâche sur les abords de la ville. Nous avons enfin reçu des munitions, même de l'artillerie, tout un régiment, sous les ordres du colonel Coffec. Ah ! si elle était arrivée plus tôt ! laisse échapper le lieutenant de vaisseau Cantener. N'ayant pu conserver Dixmude, c'était à notre tour de consommer sa ruine. Le colonel Coffec, en bon Breton, s'y employait de tout son cœur. De nouveaux brasiers s'allumaient près du Haut-Pont ; l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde française ne cessaient de tonner, en réponse à l'artillerie allemande. Dans ces sortes de duels, il est rare que les artilleries aux prises, soigneusement défilées, s'endommagent réciproquement : leurs effets se font sentir presque uniquement sur les tranchées et les localités repérées. L'amiral avait maintenu son poste de commandement à Oudecapelle, qui n'était pas encore menacée, mais qui n'allait pas tarder à l'être. Pour le moment, l'ennemi continuait de s'acharner sur le secteur de la défense qui faisait directement face à Dixmude et qu'il lui fallait nettoyer avant d'essayer d'y prendre pied ; la préparation terminée, on pouvait s'attendre à une attaque en force, qui se produisit en effet dans la nuit du 12. Mais nos précautions étaient prises et l'attaque fut enrayée.

Dépité, l'ennemi se rejeta sur son artillerie, dont toutes les bouches rentrèrent en action. Elles n'éprouvèrent qu'assez faiblement nos tranchées ; mais, le long du quai, sur la route de Caeskerke et à Caeskerke même, le docteur Taburet constate au matin que toutes les maisons sont en loques. L'ébranlement causé par la canonnade est tel qu'on se croirait en mer, par gros temps, sur le pont d'un navire. Je titubais, dit encore le témoin cité. A peine évacuée, son ambulance s'était remplie de nouveaux blessés que le service sanitaire devait faire prendre à la nuit. Mais par quels chemins ? Chaussées, bas côtés ne sont plus que bouillie. On s'en tirerait encore le jour, si le bombardement permettait de s'y aventurer. La nuit, sans lumière, cela devient un problème presque insoluble. D'ailleurs, ses repères établis, l'artillerie lourde de l'ennemi n'arrête pas plus la nuit que le jour. Le docteur Taburet, qui s'est hasardé sur la route, reçoit un éclat d'obus dans le dos, sur son revolver, qui le protège ; il n'a que le temps de rentrer pour éviter les trois autres coups fatidiques. Il se hasarde de nouveau à minuit pour chercher les voitures d'ambulance : les obus brisants qui l'encadrent l'obligent encore à rétrograder... Des deux postes de secours que nous conservions dans ce secteur de la défense, à proximité des tranchées, comme l'exige le règlement, un seul, celui du Haut-Pont, avait pu être ramené légèrement en arrière.

Le plus avancé, écrit à la date du 14 novembre le docteur Petit-Dutaillis, est maintenant au passage à niveau de Caeskerke, dans les ruines de la maison du bourgmestre, dont les alentours ont été arrosés aujourd'hui par plus de trente obus de gros calibre. L'autre est au croisement de la route d'Oudecapelle. Je vis dans l'anxiété constante de perdre à leur tour ces deux formations sanitaires. Il m'est difficile d'obtenir de Taburet qu'il consente à s'abriter : on ne voit que lui sur les routes, la canne sous le bras, au plus fort de la danse des marmites, qui, deux fois de suite, l'ont barbouillé de fange. Quant à Le Marc'hadour, le 420 en personne ne saurait altérer sa gaieté.

Elle résiste même à la pluie, ou plutôt à cette sorte de spleen liquide qu'est la pluie flamande, et qui, à peine moins ténue que la brume, ne s'en distingue que par un léger grésillement. Tout l'horizon fume depuis trois jours. C'est l'hiver qui vient, le triste hiver, annoncé par le cri monotone des vanneaux dont ces prairies

sont l'habituel cantonnement. Us ne tarderont pas à en être chassés par la canonnade. De l'autre côté de l'Yser, dans les pâtés de décombres qui avoisinent le Haut-Pont, les Allemands ont installé des mitrailleuses qui se démasquent subitement. Ordre est réitéré à nos pièces d'achever la destruction de ces ruines. Si frénétique que soit le bombardement ennemi, on le supporte sans trop d'énervement, depuis que notre artillerie à nous-mêmes fait sa partie dans le concert. Les obus se croisent en tous sens. Un coup n'attend pas l'autre. C'est un tonnerre continu, une immense trame de bruit, si serrée, si dense, que, quand quelque accroc se produit, le silence fait l'effet d'un choc. L'activité allemande, peu sensible à l'œil nu, est très grande sur la partie du front qui nous aspecte. On la devine, si on ne la voit pas. Refoulée par l'inondation sur toute la ligne inférieure et moyenne de l'Yser, **sauf en un endroit de la rive gauche**, dit le communiqué du 13 novembre, **où il occupe de 2 à 300 mètres**, l'ennemi entend tout au moins prendre sa revanche devant Dixmude ; chaque nuit, sous le couvert de mitrailleuses montées sur radeaux, ses sapeurs et ses pontonniers travaillent d'arrache-pied à lui frayer un passage, et, chaque matin, nos 75 démolissent l'ouvrage de la nuit. Mais il s'entête, et il est rusé. Pour en finir avec ce petit jeu, il faudrait compléter l'isolement de la ville, provoquer une nouvelle inondation sur la rive droite de l'Yser et du canal de Handzaëme, dans la région Beerst-Blout, qui correspond à l'ancien secteur Nord de la défense. Des négociations sont ouvertes à cet effet, le 12, avec le grand quartier général belge. C'était le capitaine de frégate Geynet qui commandait vers Beerst-Blout. Son bataillon était réduit à 468 hommes ; mais chacun de ces hommes était comme doublé par la pensée d'un frère, d'un ami à venger. Puis, à mesure que le temps passait, l'ardeur ennemie se refroidissait sensiblement. Les alertes nocturnes étaient encore fréquentes, mais ce n'étaient plus les attaques en force, et l'on se tenait les uns et les autres sur ses positions. De temps en temps, une balle claquait. Un cri d'angoisse, le bruit sourd de l'eau qui s'ouvre et se referme : quelque ennemi qui tombait dans l'Yser, **touché par une balle française...**

La guerre, de ce côté, tournait à la petite guerre d'embuscade, au **grignotage**, comme devait dire le généralissime. Dans les formations assez mêlées que nous avions devant nous, se trouvaient, paraît-il, des **étudiants de Heidelberg**. Ils **faisaient des paris**. Un de ces prétentieux jouvenceaux passait la rivière à la **nage**, pour essayer de voler un fusil ; le factionnaire, qui ne dormait que d'un œil, affectait de **tenir basson arme**, et, quand l'étudiant croyait la saisir, l'homme l'assommait d'un coup de crosse ; s'il échappait et se rejetait à l'eau, **on le tuait à bout portant**. Le comique se mêlait au macabre dans ces aventures. **Il y a des histoires d'un drôle !** écrit le 19 novembre le commandant Geynet. **L'autre jour, nous dégringolons trois Prussiens du côté de notre berge. Le soir, j'envoie quatre hommes pour les enterrer. L'un d'eux prend le Prussien par les pieds pour lui enlever ses bottes : le Prussien, qui faisait le mort, envoie un formidable coup de pied dans le ventre du matelot, qui tombe à la renverse, et le Prussien court encore.**

L'homme se consola peut-être du coup de pied, mais il regretta sûrement les bottes, qui étaient excellentes, et contre lesquelles il eût troqué volontiers ses savates éculées. C'était toujours la grande souffrance de cette vie, ce manque de chaussures. Pour une fois, les Bretons donnaient un démenti à leur romancier Paul Féval, qui prétend qu'ils ne sont frileux que des oreilles. **On souffre du froid**, écrit le commandant Geynet ; nos hommes sont **sans chaussettes** dans **leurs souliers troués**. On souffre aussi de plus en plus du manque d'eau potable. L'eau de l'Yser est si **infecte** qu'on lui préfère celle des entonnoirs de marmites. Mais

elle est venue là par infiltration, et d'où ? Il y a tant de tombes et de débris de chevaux, vaches, cochons tués aux environs ! L'enseigne de Cornulier se demande comment ses hommes ne sont pas encore tous claqués de la typhoïde. Vrai sujet d'émerveillement, en effet ! Mais, bien qu'assez éprouvés par la dysenterie, ils ne veulent pas convenir de leur épuisement ; ils se roidissent contre le mal ; ils exagèrent même, par défi, leur vantardise et leur imprudence naturelles, s'amusant à forcer des lièvres à la course ou se glissant hors des tranchées, la nuit, pour aller chaparder des casques boches. J'ai dû infliger des punitions de vingt jours de prison pour ce fait, écrit le commandant Geynet ; mais Jean Gouin est incurable. Il lui faut des casques boches : c'est son trophée personnel dans cette guerre, sa prime, son scalp. Il voit déjà le casque suspendu à une solive dans sa petite maison de pêcheur, entre deux côtes de lard, ou posé triomphalement sur la corniche d'un vaisselier. Et tout cède devant ce mirage.

Pendant ce temps et sans négliger complètement les tranchées du front, l'ennemi allongeait peu à peu son tir ; le bombardement s'étendait à nos lignes d'arrière. Tous les pâtés de maisons de la rive ouest étaient déjà tombés, puis les fermes, la gare et le village de Caeskerke. L'ennemi passe maintenant aux villages environnants : à la croisée des routes de Dixmude et d'Oudecapelle, des éclats d'obus viennent jusque dans l'infirmerie du docteur Le Marc'hadour. L'amiral lui-même est marmité à Oudecapelle, le 14. C'est la grosse artillerie allemande qui tire. Le quartier général de la brigade était près de l'église. Grave imprudence ! Pourquoi aussi se mettre près du clocher ? remarque ironiquement le docteur T... On sait assez que les obus allemands ont un faible pour les clochers. Dégâts tout matériels, heureusement ! Mais le même jour, à Saint-Jacques-Capelle, terminus de notre ligne, une marmite tombait dans une cave de brasseur, où cantonnaient 50 hommes du 94e d'infanterie : 29 ont eu la tête écrasée ; les autres, tous blessés et mutilés. Et, sur un autre point du front, près de Bien-Acquis, un obus, égaré ou guidé par quelque avion, brisait le frein d'un de nos mortiers.

Le lendemain seulement arrivait du quartier général belge la réponse à la demande de l'amiral concernant l'extension de l'inondation à la rive est de l'Yser. Comme on s'y attendait, la réponse était favorable. Les instructions transmises à notre état-major portaient que le génie belge, avec l'aide des marins, ferait sauter une écluse au nord de la borne 16. Mais, pour atteindre cette écluse, il fallait passer l'Yser sous le feu de l'ennemi. Opération peu commode : le génie belge, qui l'avait préparée, nous laissait le soin de l'exécuter. Un homme de bonne volonté s'offrit, un jeune quartier-maître nommé Le Bellé. On n'a ni barque, ni plate : une planche clouée sur deux barriques fera l'office de radeau. Le quartier-maître y embarque avec sa dynamite pendant la nuit.

Nous écartions les Prussiens à coups de fusil, raconte le commandant Geynet. Mon petit bonhomme a bien pris son temps, puis a laissé dériver son radeau, sur lequel les Prussiens se sont acharnés, et il est revenu en nageant entre deux eaux.

La médaille militaire l'attendait sur la berge. Au matin, le commandant monta sur le parapet pour voir l'effet de l'explosion. On m'a tiré dessus pendant dix minutes, écrit-il, ça sifflait, mais ils sont maladroits : les matelots riaient en voyant que je faisais signe aux Boches que leur tir passait trop à ma droite. Et l'on peut une fois de plus trouver bien téméraires ces officiers supérieurs qui s'amusent à se faire prendre pour cible par l'ennemi. Ceux qui leur font ces reproches ne soupçonnent pas la vertu de certaines démonstrations,

parfaitement vaines en apparence : à la guerre, vingt exemples récents en témoignent, l'ascendant moral s'acquiert par les actes de cette sorte, dont c'est souvent la seule utilité. Sur le moment, d'ailleurs, il était malaisé de se rendre compte des effets de l'explosion : l'eau avait gagné Beerst-Bloot, mais l'infiltration se faisait lentement. C'est un peu plus tard que le commandant Geynet apprit que l'opération avait pleinement réussi : l'écluse nord de Dixmude avait sauté. [Les Allemands ont pris un grand bain dans leurs tranchées, écrit-il à la date du 1er décembre : ils les ont abandonnées. Ce n'est pas encore là qu'ils perceront la ligne.](#)

L'ennemi lui-même, après réflexion, semble s'être rangé à cet avis. Il ne croit plus que la chute de Dixmude lui ouvrira le chemin de Calais. La réalité a dissipé ces fumées : sa coûteuse victoire du 10 est une victoire sans lendemain.

C'est le glas des espoirs allemands dans cette région. La bataille de l'Yser continue, mais son siège ou du moins le principal de son effort est transporté autour d'Ypres et devant les écluses de Nieuport. Cependant, comme si l'ennemi n'entendait pas nous faire grâce d'un seul jour, il canonne encore notre arrière avec son artillerie lourde. Cela prend si bien la tournure de quelque chose d'habituel qu'un des officiers note sur son carnet à la date du 15 : [Journée ordinaire.](#) En face de Dixmude, à Caeskerke, l'ennemi n'a plus rien à détruire : tout y est pulvérisé. Oudecapelle, qu'il recherchait depuis le 14, va subir le même sort les jours suivants. L'aimable petit village s'effondre au bout de quelques heures, [y compris la maison occupée par l'état-major, qui était heureusement à l'abri dans un solide souterrain.](#) Si indifférent au danger que soit l'amiral, il lui faut bien cette fois déménager et reporter son quartier général plus loin, dans la ferme Den Raablar, sur la route d'Oudecapelle à Forthem. Peu après, le dernier pan de l'église s'écroule : les Allemands ont atteint leur double objectif, et le bombardement cesse presque aussitôt.

Il a duré jusqu'à notre départ. A quatre heures du soir, le 16, arrivent les ordres pour la relève : les fusiliers marins seront remplacés aux tranchées de l'Yser par des hommes de la 89e division territoriale — 94e régiment d'infanterie —, sauf le 1er bataillon du 2e régiment, commandé par le capitaine de frégate Geynet, qui restera dans ses lignes jusqu'au 17.

La nouvelle se propage de poste en poste. On l'attendait ; on s'en réjouissait d'avance, bien que la guerre eût changé beaucoup de ces garçons insoucients et donné à leurs regards une teinte de gravité qui étonnait un nouvel arrivant, l'enseigne Domenech. [Un bruit commence à circuler avec persistance,](#) écrivait le fusilier Luc Platt, à la date du 14 : [nous devons partir pour la France. C'est cela qui serait intéressant ;](#) dans la tranchée du capitaine de Malherbe, les hommes, sur un vieux phonographe échappé au naufrage de Dixmude, s'exerçaient à répéter le *Chant du Départ*...

Peut-être le bonheur n'aime-t-il pas l'escompte. Le vent, qui s'était mis à la neige le 15 novembre, avait de nouveau changé d'aire et sauté de l'est au nord-ouest. C'était cet humide et terrible Circius auquel l'empereur Auguste fit élever un autel dans les Gaules. Le *schoore* mugissait. [Temps de chien,](#) écrit le docteur Taburet. [Routes ignobles.](#) Mais elles mènent vers la France, vers le répit, l'allégeance, sinon vers la paix définitive. Et cependant personne n'a le cœur dispos. Il est bien vrai qu'un lien subtil nous fait les prisonniers des lieux où nous avons le plus souffert. Ce soir du 16 novembre, il y a comme un malaise sur la brigade. [C'est donc fini, Dixmude !](#) écrit un des officiers. [En pensant à ce départ prochain, le matin, seul, sur la route, j'ai pleuré.](#) Le quartier-maître Rabot, neveu

de l'héroïque commandant tombé à Dixmude, raconte que, le 25 octobre, des prisonniers allemands demandèrent s'il était vrai qu'ils fussent en Bretagne. On avait ri de leur naïveté. C'étaient eux pourtant qui avaient raison et on s'en aperçoit aujourd'hui : Dixmude, hier encore, n'était qu'une bourgade perdue de la Flandre occidentale ; beaucoup ignoraient jusqu'à son existence. Mais tant des nôtres ont rougi de leur sang le pavé de cette petite ville qu'elle a reçu le baptême breton. Elle est devenue une seconde patrie pour nos hommes. En la quittant, il semble qu'ils partent pour l'exil. Dans la nuit, sur les routes où s'engage leur colonne hésitante, ils tourneront plus d'une fois la tête pour regarder, à la lueur des obus, cette cité de misère et de nostalgie.

Les dernières sections, qui forment l'arrière-garde, ne sont parties à la file indienne que le soir du 17. La relève s'est faite en silence. Les routes étaient si ravinées qu'on buttait à chaque pas. Par surcroît de malchance, les Boches avaient aussi fait sauter une digue, écrit le même officier ; le fossé que j'avais vu à sec était rempli d'eau. Il faisait nuit noire : je suis tombé jusqu'au cou dans un fossé et je n'ai pu me changer que le lendemain, en arrivant au cantonnement. J'ai fait à pied les 27 kilomètres, tout mouillé.

Le reste de la brigade n'était pas en meilleur point : le vent qui soufflait en tempête, chargé de neige fondue, plaquait les capotes sur les corps ; les hommes avaient de la boue jusque dans leur barbe. Mais comment se fussent-ils plaints, quand leur vieux colonel en personne, le commandant Delage, mal remis de sa blessure, mais toujours aussi énergique, marchait à côté d'eux, tirant la jambe et traînant une vache, comme un brave fermier qui se rend à la foire ? Pour compléter l'illusion, là-bas, à Hoogstaede, une musique belge jouait. Elle n'éveillait aucune gaieté chez les fusiliers. Mais les quelques douzaines de Sénégalais qui survivaient à ces journées atroces n'avaient pu l'entendre sans un frémissement de plaisir. Ils oubliaient les tranchées, le vent, la pluie, la boue ; ils revoyaient la terre rose du bled, les nuits langoureuses d'Afrique. Et ils dansaient.

Les pauvres ! dit un officier.

SUR LA ROUTE DE FRANCE

Et maintenant, croit-on, ça va être la vie en cantonnement, la vie d'arrière, sans imprévu, sans alerte, sans bombardement, presque aussi insipide que la vie de caserne, mais **abondante, régulière et facile** ; on va pouvoir **se déséquiper**, se laver, quitter la carapace de boue et de crasse qu'on habite depuis un mois et **dont l'odeur est si forte**, au dire d'un témoin, **qu'elle précède la brigade de cinquante pas**. Ainsi, quand les morutiers reviennent du Banc, tout chargés d'odeurs de saumure et de **massacre**, le vent porte jusqu'au fond des ruelles de Saint-Malo, à plusieurs milles, les lourds relents qui annoncent leur arrivée sur rade...

Et puis les âmes elles-mêmes ont besoin de relâche. Elles ne pourraient supporter longtemps, sans de graves désordres, cet état d'exaltation où elles sont tendues depuis un mois. Tous les carnets de la brigade signalent vers cette date, en l'attribuant d'abord à l'alcool, à des saouleries clandestines, l'éclat extraordinaire des yeux des hommes. C'est la fièvre du combat qui les fait si brillants. Les verbes sont précipités, hachés, comme dans la colère. Plusieurs cas de folie ont été observés. Il en est de trop explicables.

Mais, sans prendre cette forme aiguë, on constaterait dans toute la brigade un état de nervosité qui, à la longue, pourrait devenir inquiétant. Le commandant Geynet en est frappé. Nouveau venu à la brigade, il a encore tout son calme, bien que lui-même soit essentiellement un nerveux. Au fur et à mesure que les journées de cantonnement avancent, il note : **Les marins se refont, les yeux sont moins brillants, les traits se reposent**. Et le 1er décembre : **Cet exercice dans la campagne, de une heure à quatre heures, est bon ; cela reforme les hommes. Les figures se remplissent, les yeux sont moins fiévreux, moins cernés...** Mais il faudra bien des jours pour que l'âme et le corps, chez ces hommes, reprennent leur niveau. **Nous n'en pouvions plus après le 10 novembre**, confesse un de leurs officiers. Et, au dernier moment, si on eût écouté certains d'entre eux, peut-être ne les eût-on pas relevés encore. A quel sentiment complexe obéissaient-ils ? Le même officier nous l'apprend : sur les routes où ils s'enfonçaient tout à l'heure, ce n'était pas la tristesse seulement, un regret nostalgique, qui alourdissait leur marche, c'était aussi le doute, la crainte de n'avoir pas fait assez, puisqu'ils n'avaient pas su garder Dixmude.

L'étrange scrupule ! Pourtant on les a cités, dès le 26 octobre, à l'ordre du jour de l'armée ; un ancien ministre de la Guerre britannique, le colonel Seely, qui les a vus à l'œuvre sur l'Yser, leur a dit le 27 : **Vous avez sauvé la situation**. Et un

officier français du même grade, le colonel de cavalerie Le Gouvello, en termes plus pittoresques leur a exprimé la même opinion le 4 novembre : **Vous avez une fameuse presse dans les tranchées. A vous, jusqu'ici, le maximum de bombardement !** Mais c'était avant la prise de Dixmude. Et leur tiendrait-on ce langage, maintenant que la ville est tombée ? Quel accueil leur réserve le général d'Urbal, qui doit les passer en revue dès demain, sans même leur laisser le temps de se débarbouiller et quand, tombés dans un cantonnement archicomble, ils ont encore dans les jambes les 27 kilomètres de leur marche nocturne sur Hoogstaede et Gyverinchove ? Maisons, fermes, tout est bondé, au point que des officiers durent coucher dans les autos. Mais le commandant de la VIII^e armée n'a pas voulu attendre une heure de plus. Et peut-être, pour une âme de soldat, est-ce bien le plus beau spectacle qu'elle se puisse donner que celui de ces débris d'une troupe de héros saisie à l'état brut, si l'on peut dire, et dans sa croûte de gloire mal séchée.

Le matin du 18 novembre, sous un ciel brumeux et triste, que perçaient les premières flèches de l'hiver, le général d'Urbal, suivi d'un peloton de trente dragons portant son guidon tricolore, passait au galop sur le front de la brigade, descendait de cheval et décorait au son du canon le contre-amiral Ronarc'h et deux des plus jeunes fusiliers des 1^{er} et 2^e régiments, la vieille marine et la nouvelle, symbolisées par ces trois hommes, dont l'un recevait la cravate de commandeur, et les deux autres, **âgés de dix-sept ans et demi**, la médaille militaire. Les assistants remarquèrent que, par dérogation au règlement qui ne prescrit l'accolade que pour les légionnaires, le général, au lieu de serrer la main des deux matelots, les embrassa. Il expliqua brièvement que, sur leurs joues imberbes, il embrassait la brigade tout entière, quatre semaines d'héroïsme, le front de l'Yser consolidé, Dixmude rendu inutilisable pour l'ennemi, notre victoire affirmée par son désistement. **C'était superbe**, écrit le commandant Geynet. Les têtes se redressaient, les poitrines respiraient mieux, comme si le geste du général les avait libérées de leur secrète oppression...

La prise d'armes fut courte, — une prise d'armes de front de bandière. A quelques kilomètres de là, tonnait l'artillerie lourde de l'ennemi. **Les coups font trembler les maisons**, observe l'enseigne Boissat-Mazerat, qui rejoignait la brigade à Hoogstaede ce jour même : **C'est bien ma veine. J'arrive quand la fête s'arrête. Nous sommes présentement dans un village de 300 habitants, avec des Sénégalais et des hussards. C'est plutôt encombré.**

Et c'était l'encombrement dans la boue. De guerre lasse, après avoir casé leurs hommes, vaille que vaille, dans tous les réduits susceptibles de leur offrir un abri provisoire, les officiers s'étaient partagé les dernières soupentes inoccupées.

Les nouveaux venus, qui s'attendaient à entrer tout de suite en campagne, se montraient un peu déçus. La brigade vient de recevoir une nouvelle fournée d'officiers : le capitaine de vaisseau Paillet, qui remplace le **colonel** Varney, blessé le 10 novembre, le capitaine de frégate Bertrand, historiographe des marins de la Garde, dont les fusiliers continuent la glorieuse tradition, les lieutenants de vaisseau Ferrât, Roux, Huon de Kermadec, l'enseigne Goudot, le médecin principal Brugère, les docteurs Cristau, Le Goffic, etc. D'autres sont attendus.

Le froid semble maintenant se fixer. Il gèle chaque nuit. La campagne est toute blanche : **c'est une harmonie nouvelle dans un cadre ancien**, écrit joliment l'enseigne Humbert. La grande plaine flamande, avec son moutonnement de petites fermes basses, de bourgades en rond sous la houlette de leurs clochers

obliques, continue de s'étendre à l'infini ; la neige égalise peu à peu le paysage bouleversé ; elle pansse de sa ouate les plaies de la glèbe, comble les entonnoirs des **marmites**, nivelle les longues routes droites où ne cessent de défiler les convois et les caissons d'artillerie. Des coloniaux passent, venant de Dixmude et faisant un crochet pour tourner vers Ypres. La canonnade, dans le lointain, n'arrête pas ; des taubes sillonnent le ciel. Inévitablement, après leur visite, les gros obus vont pleuvoir : nous sommes ici les uns sur les autres et ces grouillements de troupes sont une cible trop tentante pour l'ennemi.

Quant à espérer de reformer la brigade en pareil lieu, c'est impossible. L'amiral s'est plaint au quartier général : il insiste pour qu'on lui assigne un autre cantonnement, plus loin du front, moins encombré surtout, où les régiments puissent poursuivre la remise en état de leurs unités. Mais toutes les villes belges de l'arrière sont aussi encombrées. Il faut pourtant **se déhaler** de là coûte que coûte, fût-ce au prix d'une marche forcée, et gagner la frontière française. Enfin on apprend que l'amiral brusque les choses et qu'on va partir pour Dunkerque. Mais les ordres ont-ils été mal donnés ou mal interprétés ? Toujours est-il que ce départ à six heures du matin, en pleine nuit noire et **en pagaille**, le 22 novembre, ne ressemble guère à notre retraite méthodique de Gand : les troupes sont coupées à chaque instant par des convois ; des voitures s'embourbent ; **Jean Gouin**, attelé à ses mitrailleuses, **souque dur**. Mais on a trop compté sur ses forces en lui imposant une traite de 35 kilomètres à exécuter en une seule journée, avec une simple halte de trois quarts d'heure pour déjeuner et une autre petite halte d'un quart d'heure après Bergues. Et les médecins ici ne peuvent recourir au stratagème qu'ils avaient employé avec tant de succès au lendemain de Melle, sur les routes du pays de Waës ; quand un marin lâchait la rampe, un de nos docteurs s'approchait du lendore, le carnet à la main, et lui demandait d'un ton détaché l'adresse de sa famille.

— Pour quoi faire ? —

Mais pour la prévenir que tu es prisonnier, mon pauvre garçon. Les Boches sont à un quart d'heure de marche, et tu ne supposes pas qu'ils vont te renvoyer goûter le cidre de tes parents...

Besoin n'était d'autre spécifique, et **Jean Gouin** retrouvait instantanément des jambes. Cette fois, il sait trop bien que l'ennemi ne galope pas à ses trousses. Vaille que vaille, Fort-Mardyck, Saint-Pol et Petite-Synthe sont atteints par le gros de la troupe vers cinq heures et demie. En temps normal et pour des fantassins un peu entraînés, cette traite de neuf lieues n'aurait rien eu d'excessif. Mais **Jean Gouin** est fini, claqué par trente-cinq jours de tranchée, suivant le mot de l'enseigne Boissat-Mazerat : les hommes sont arrivés dans un état lamentable d'épuisement. Les officiers ne sont pas moins fourbus que les hommes. Il a fallu créer à Saint-Pol une formation sanitaire nouvelle, un **dépôt d'éclopés**. Toute la nuit et la journée suivante, des traînards ralliaient ce dépôt, les pieds en sang. Piteux défilé ! La brigade trouvait une compensation dans la bonne grâce des habitants. La brigade, choyée, fêtée, était reçue **à bras ouverts** et déjà les hommes prenaient leurs dispositions pour passer sur place la quinzaine de repos dont ils avaient tant besoin ; cent trente sacs de lettres en souffrance à Dunkerque allaient calmer enfin leur fringale de nouvelles, quand brusquement, vers midi, le 23 novembre, arriva l'ordre de se tenir prêts au départ. **Choisir les hommes les plus solides, compléter les cartouches à 200, donner un repas froid et deux jours de réserve**, telles étaient les instructions passées aux officiers : le

lendemain, à six heures du matin, les autobus devaient venir prendre la brigade et la transporter dans un lieu que les instructions ne précisait pas.

Pendant un an encore, sur l'Yser, à Steenstraete, à Saint-Georges, à Nieuport, les fusiliers marins allaient ajouter à l'histoire de leur brigade des pages de gloire. Une nouvelle épopée commençait.

FIN DE L'OUVRAGE